

Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire: Langues et traditions

édité par

Elena Simonato, Irina Ivanova, Marco Giolitto



Cahiers de l'ILSL, N° 51, 2017

Unil

UNIL | Université de Lausanne

**Les communautés suisses de Crimée
et de la mer Noire : Langues et
traditions**

Cahiers de l'ILSL n° 51, 2017

L'édition de ce volume a été rendue possible grâce à
l'aide financière des organismes suivants:

- *Centre de linguistique et des sciences du langage,
UNIL*

Ont déjà paru dans cette série :

Cahiers de l'ILSL

- L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne
(2003, n° 14)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Travaux de linguistique. Claude Sandoz (2005, n° 19)
Un paradigme perdu : la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête : jugements esthétiques en Suisse romande et
alémanique sur les langues (2006, n° 21)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée : Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
L'édification linguistique en URSS : thèmes et mythes (2013, n° 35)
La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes
(2014, n° 40)
L'école phonologique de Leningrad (2015, n° 43)
Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories
linguistiques (2016, n° 49)

Les cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole
CH-1015 LAUSANNE

renseignements :

<http://www.unil.ch/clsl/page67767.html>

Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire: Langues et traditions

Centre de linguistique et
des sciences du langage

numéro édité par
Elena SIMONATO, Irina IVANOVA
et Marco GIOLITTO

Illustration de couverture: Musée de Chabo

Cahiers de l'ILSL, n° 51, 2017


UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers de l'ILSL peuvent s'obtenir auprès du CLSL
Le Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des Lettres
Anthropole
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne, Suisse
au prix de CHF 20.- le numéro

ISBN: 978-2-9700958-6-6

Préface

Denis DAFFLON
Université de Lausanne

Le volume que vous tenez entre vos mains constitue une plongée fascinante dans un chapitre relativement méconnu de l'histoire de l'émigration suisse: celui de l'installation de communautés suisses en Crimée et sur la côte nord de la mer Noire pendant le XIX^e siècle. Fruit d'une conférence ayant eu lieu à Lausanne en octobre 2016, cette publication s'inscrit dans le cadre d'un vaste projet de recherche financé par le Fonds national suisse et mené conjointement par la section des langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne et le département des langues romanes de la Faculté des lettres de l'Université de Saint-Pétersbourg. Se voulant résolument interdisciplinaire, le volume a pour ambition d'établir les caractéristiques principales de ces communautés, autant sous leurs aspects historiques que linguistiques. Regroupant aussi bien des contributions d'historiens que de linguistes et de philologues, ce volume atteste également de la vitalité de la collaboration scientifique entre la Suisse et la Russie.

Le volume s'ouvre sur l'article de Peter Collmer, qui ambitionne de dresser un bilan sur l'état de la recherche relative à l'émigration suisse en Russie. Sa contribution permet au lecteur de prendre conscience des spécificités de l'émigration propre à chaque canton et des catégories professionnelles touchées par le phénomène; il fait également ressortir les facteurs d'incitation et les facteurs d'attraction (*push and pull factors*) liés à l'émigration suisse vers la

Russie. Il aborde également les enjeux et défis de l'installation des communautés en Russie et conclut avec la question du retour en Suisse de certains émigrés.

La contribution d'Olivier Meuwly aborde le cas particulier de l'émigration vaudoise en Russie, dont le représentant le plus célèbre, Frédéric-César de La Harpe, a ouvert la voie à une longue lignée d'enseignants et gouvernantes tentant leur chance sur les terres de Russie. L'auteur analyse ainsi les raisons qui ont poussé ces derniers à l'exil dans le contexte spécifiquement vaudois.

Sergey Kashchenko, Elena Kashchenko et Irina Ivanova se fixent comme objectif, dans leur contribution, de faire l'inventaire des documents d'archives existant en Russie sur les colonies suisses, abordant notamment les archives d'Etat à Moscou et Saint-Pétersbourg, mais également des régions d'Orel, de Smolensk et de Crimée. Rédigés en langues russe, française ou allemande, ces différents documents officiels, lettres ou correspondances sont autant de témoignages permettant aux chercheurs de remonter le fil des histoires personnelles et de reconstituer l'historique de certaines relations commerciales.

Lorenzo Tomasin aborde quant à lui la question de l'usage des langues romanes sur les côtes de la mer Noire au Moyen Age, soulignant les spécificités de certaines dynamiques sociolinguistiques, en particulier «des phénomènes d'interférence et d'emprunt lexical où se manifeste l'échange non seulement entre langues occidentales et langues orientales, mais aussi à l'intérieur du groupe des langues romanes impliquées».

Vittorio Dell'Aquila et Gabriele Iannàccaro abordent sous un angle théorique la question importante de la cartographie des données linguistiques, soulignant ses pouvoirs lorsqu'elle est réalisée à l'ordinateur, dans la mesure où elle transforme la cartographie «non seulement en un instrument de description, mais aussi en un instrument heuristique pour l'analyse linguistique». Etablissant une typologie de la cartographie des langues, les auteurs soulignent que la carte n'est jamais neutre et ne présente que certains

phénomènes de la réalité étudiée, qui résultent du choix des chercheurs.

Marina Samarina évoque quant à elle la question de la diaspora italienne en Crimée. Elle retrace en particulier l'histoire de l'arrivée des premiers colons génois et vénitiens au XIII^e siècle, suivis entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle de communautés de marins et d'agriculteurs invités par le gouvernement de l'Empire russe. La communauté traversera les tourments du XX^e et verra sa population diminuer pour ne compter que 316 descendants de nationalité italienne en 1992. L'auteure évoque enfin la question de la réhabilitation de la communauté italienne et la reconnaissance de ses membres en tant que victimes des répressions stalinienne.

L'article de Svetlana Kokoshkina aborde l'histoire des études linguistiques relatives aux dialectes des Italiens établis au Sud de la Russie. Elle souligne notamment le rôle central joué par l'académicien Vladimir Šišmarëv dans l'émergence de la romanistique russe et met en exergue ses études plus générales sur l'histoire et la culture des peuples romanophones du bord de la mer Noire.

L'article de Maria Miretina et de Mikhail Marousenko s'inscrit dans le prolongement de celui de Svetlana Kokoshkina puisqu'il porte sur les aspects linguistiques des dialectes suisses de Crimée et de la côte nord de la mer Noire. S'appuyant sur l'index de vitalité des langues tel que défini par l'UNESCO, les deux auteurs ne peuvent que constater la disparition des derniers locuteurs desdits dialectes et en appellent à des mesures de conservation de la mémoire des communautés suisses, en particulier la muséification par des chercheurs et des muséologues.

Deux articles enfin traitent plus spécifiquement de la colonie de Chabag fondée en 1822 non loin d'Odessa par des viticulteurs et agriculteurs vaudois. L'article d'Olivier Grivat fait le récit de leur émigration et expose les péripéties des colons de Chabag confrontés aux aléas climatiques et sanitaires qui frappent la région. L'auteur évoque la tentation et le choix de certains colons de rejoindre l'Australie à la fin

du XIX^e siècle pour écrire une autre page de l'histoire de l'émigration suisse. Il s'interroge ainsi sur la perpétuation de la mémoire de cette colonie à l'époque contemporaine.

Elena Simonato quant à elle évoque les spécificités du parler de Chabag, fruit des relations qu'entretenait la communauté avec les villages voisins et les autorités locales. Si les premières années permettent de faire le constat d'une forme d'isolement de la communauté, cette dernière s'ouvrira progressivement à la communauté environnante, notamment suite à l'introduction de l'enseignement obligatoire du russe en 1861. L'article d'Elena Simonato met en exergue certaines spécificités grammaticales ou lexicales du parler de Chabag, nées de l'interaction entre les communautés linguistiques. Comme le dit l'auteure en conclusion, «Chabag représente un cas typique de lieu de frontière entre le monde russophone et francophone, parcouru par des courants et des dynamiques de nature variée».

Deux textes originaux et rares complètent ce volume, tous les deux de la plume de linguistes ayant visité Chabag en 1939 et en 1963, Vasile Dulamangiu et Melitina Borodina.

Par la diversité des questions abordées et des approches disciplinaires des auteurs, ce volume apporte une contribution importante à l'histoire de l'émigration suisse en Russie et constitue une lecture passionnante pour tout chercheur en langues et civilisation slaves.

L'histoire de l'émigration suisse en Russie: état de la recherche et perspectives

Peter COLLMER
Université de Zürich

INTRODUCTION

L'histoire des migrations suisses en Russie est relativement bien connue. Nous pouvons compter aujourd'hui sur toute une série de monographies et d'articles scientifiques, qui éclairent les différents aspects de ce mouvement migratoire ou en analysent le développement.

Une partie considérable des études disponibles a vu le jour dans le cadre du projet de recherche «Émigration de la Suisse en Russie», commencé à l'université de Zurich dans la seconde moitié des années 1970 par le professeur Carsten Goehrke, ses collègues et étudiants. Pendant plus de vingt ans, ce projet a incité de nouvelles générations d'étudiants et de doctorants à s'occuper de l'émigration suisse en Russie, en particulier celle d'avant 1917.

Le présent article voudrait donner un bref aperçu de l'état de la recherche et attirer l'attention sur certaines publications, en se focalisant surtout sur le projet de recherche zurichois susmentionné¹.

¹ Voir aussi Collmer 2011, p. 706-709.

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

Carsten Goehrke et ses étudiants étaient particulièrement intéressés par deux aspects systématiques de la migration suisse en Russie: les dynamiques spécifiques à chaque canton et la question des principales occupations des émigrants². La question des causes de la migration et de la relation entre la génération des émigrés et celle de leurs descendants dans l'Empire russe a toujours été aussi étroitement liée à ces sujets.

C'est avec la série de publications *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, publiée par Goehrke à partir de 1985, que la recherche s'oriente directement vers la question des activités professionnelles des émigrés. Le livre *Schweizer im Zarenreich*, qui ouvrait la collection, offrait une première vue d'ensemble, basée sur les sources disponibles et sur un support statistique (Bühler *et alii* 1985). Les volumes 2 à 7 sont des monographies, pour la plupart des thèses de doctorat, chacune dédiée à l'émigration de gens exerçant une profession spécifique (industriels, fromagers, médecins, théologiens, savants, officiers, fonctionnaires et diplomates)³. Les volumes 8 et 9 contiennent enfin des éditions de témoignages, comme des extraits de journaux intimes, des mémoires et des lettres de Suisses de Russie, du début du XIX^e à la fin du XX^e siècle⁴.

Sous l'égide de Carsten Goehrke est encore parue une autre série, liée thématiquement à la première: *Die Schweiz und der Osten Europas*, où ont été publiés deux aperçus généraux sur les relations diplomatiques entre la Suisse et la Russie (et ensuite l'Union soviétique), qui contiennent aussi des informations sur les aspects politiques et administratifs de l'émigration suisse en Russie (par exemple sur le traité de

² Quand elles se réfèrent au projet zurichois, les définitions «Suisses de Russie» ou «émigration en Russie» comprennent tout l'Empire russe et non seulement la Russie ethnique.

³ Rauber 1985; Tschudin 1990; Mumenthaler 1991; Schneider 1994; Mumenthaler 1996a; Soom 1996.

⁴ Collmer 2001a; Derendinger 2006. A partir de volume 9 la série est éditée par Nada Boškowska.

commerce et d'établissement conclu en 1872 entre la Suisse et l'Empire russe) (Gehrig-Straube 1997; Collmer 2004). Dans cette deuxième série a aussi été traitée sporadiquement la circulation des personnes entre la Suisse et l'Union soviétique⁵.

D'autres publications ont vu le jour dans le sillage du projet zurichois: une thèse détaillée sur l'émigration grisonne en Russie (Bühler 1991), un catalogue d'exposition (Zimmermann 1989), plusieurs recueils interdisciplinaires sur les échanges helvético-slaves (Bankowski *et alii* 1991; Brang *et alii* 1996), ainsi que de nombreux articles et contributions sur des sujets spécifiques⁶. Toutes les recherches zurichoises n'ont pas été publiées. Il y a aussi quelques mémoires non publiés consacrés par exemple aux gouvernantes suisses dans l'Empire russe⁷, à la migration appenzelloise en Russie (Oberarzbacher 1993) ou à la migration de retour après la Révolution d'Octobre (Voegeli 1979).

Depuis la retraite de Carsten Goerke en 2002, l'émigration suisse en Russie a un peu perdu de l'importance comme sujet de recherche à l'université de Zurich. Il semblerait cependant que l'on n'ait publié aucun nouveau travail qui ait modifié de façon substantielle les résultats du projet zurichois. Ils continuent donc de constituer un point de départ important pour la poursuite des recherches sur ce sujet.

En 1998, Goehrke a fait le point sur le travail accompli, a soumis à une évaluation critique l'étude pilote de 1985 et a modifié son jugement sur certains faits sur la base de nouvelles données. Les résultats de 1985 ont été substantiellement confirmés. Cependant, au fil des nouvelles recherches, il était apparu que, dans un premier temps, la migration des classes populaires dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (souvent temporaire et difficilement identifiable dans les sources) avait reçu trop peu de considération. Dans ce

⁵ Voir par exemple Uhlig 1992. A partir de volume 12 la série est éditée par Nada Boškowska.

⁶ Deux exemples: Kälin 1998; Maeder 2002.

⁷ Bischof 1990; voir aussi Bischof 1989.

contexte, l'estimation du nombre total d'émigrants a dû être revue à la hausse⁸.

L'émigration suisse en Russie a été évidemment étudiée, et elle continue de l'être, aussi en dehors de Zurich⁹. Il faudrait par exemple mentionner des publications sur l'émigration genevoise et neuchâteloise (Herrmann 1998; Maeder 1993), ou les travaux remarquables qui proviennent du canton de Vaud sur les précepteurs suisses dans l'Empire russe ou sur la colonie de Chabag, fondée en 1822-1823 par des vigneron vaudois en Bessarabie (Grivat 1993). Une attention particulière doit être réservée à Frédéric-César de la Harpe (1754-1838), peut-être le plus célèbre émigré suisse en Russie, qui a été précepteur du futur tsar Alexandre I^{er} dans les années 1784-1795 et a promu l'influence des Lumières européennes à la cour de Russie¹⁰.

Par ailleurs, on peut toujours trouver des informations sur les Suisses de Russie dans des projets de recherche internationaux consacrés à d'autres groupes, comme les Allemands de Russie¹¹ ou les communautés protestantes de l'Empire russe (Amburger 1998).

ARCHIVES

Parmi les différentes archives qui contiennent des documents sur l'émigration suisse en Russie, nous n'en signalerons que deux. Tout d'abord, les Archives fédérales suisses à Berne, où on peut trouver, entre autres, les actes et les rapports des consulats suisses en Russie. Dans leurs dossiers nous pouvons trouver une mine d'informations sur les colonies suisses et leurs habitants, sur les naissances, les décès, les mariages, etc.

⁸ Goehrke 1998. Voir aussi Goehrke 2009.

⁹ A Zürich sont parues aussi des publications qui n'ont qu'un lien faible avec le projet cité, par exemple: Maeder *et alii* 2008.

¹⁰ Voir par exemple Tozato-Rigo, Andreev 2014, Tozato-Rigo 2014. D'autres contributions sur La Harpe et les relations du canton de Vaud avec la Russie se trouvent aussi chez Karapetyants, Meuwly 2012.

¹¹ Voir Plevé 1998.

Il semblerait que ces fonds n'aient encore jamais été systématiquement dépouillés jusqu'à présent. En ce qui concerne les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire, ce serait d'un intérêt tout particulier de consulter les fichiers du consulat d'Odessa, créé en 1820. En outre, les Archives fédérales suisses, ainsi que les Archives du ministère russe des Affaires étrangères, font partie des endroits principaux où se rendre si on veut étudier les relations diplomatiques entre la Suisse et la Russie. Une publication qui remonte à 1994 est consacrée à ce sujet et contient une sélection de sources importantes de ces archives (Fleury, Tosato-Rigo 1994).

Les deuxièmes archives sont les Archives des Suisses de Russie ('*Russlandschweizerarchiv*', RSA)¹². Il s'agit d'un recueil de documents, témoignages, photographies et d'autres sources sur l'histoire de l'émigration suisse en Russie, qui a été créé dans le cadre du projet de recherche basé à Zurich. Après la fin du projet, ces archives ont été transférées aux Archives sociales suisses à Zurich en 2013, où elles ont été mises à la disposition du public¹³.

Un des plus grands trésors de ces archives est le registre des membres de l'Association des Suisses de Russie, fondée à Berne en 1918 pour regrouper les Suisses de Russie retournés dans leur ancienne patrie après la Révolution d'Octobre. Ce fichier contient les noms de plus de 5'000 citoyens suisses qui ont vécu dans l'Empire russe avant 1917, ainsi que des informations personnelles telles que le lieu d'origine, l'année de naissance, la profession et le lieu de résidence en Russie, l'état civil et la situation financière ou des demandes de réparations. Markus Lengen a digitalisé ce registre et a ainsi pu dresser un profil structurel des dernières générations des Suisses de Russie avant la Première guerre mondiale (Lengen 1998).

¹² Voir Mumenthaler 1996b.

¹³ Voir www.sozialarchiv.ch/?s=russlandschweizer.

PRINCIPAUX RÉSULTATS DE LA RECHERCHE JUSQU'À AUJOURD'HUI

Considérons maintenant quelques résultats clés de la recherche sur l'émigration suisse en Russie.

PORTÉE ET HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION

On suppose que, entre la fin du XVII^e siècle et 1917, environ 25'000 citoyens suisses ont émigré dans l'Empire russe, de façon temporaire ou définitive (Goehrke 1998: 316). L'étude pilote de 1985 contient une visualisation de la courbe migratoire vers la Russie et de celle de la migration de retour (1701-1945), sur la base de l'état des connaissances de l'époque (voir image 1). La courbe migratoire atteint son maximum au XIX^e siècle, puis retombe brusquement au début du XX^e siècle – en relation avec la Première guerre mondiale et les révolutions de 1917. La courbe de la migration de retour présente pour une longue période des niveaux bas, pour aller par contre rapidement vers le haut à la fin du régime tsariste.

QUI A ÉMIGRÉ EN RUSSIE?

Si on essaie d'écrire une biographie collective des émigrés suisses en Russie jusqu'en 1917, qui se fonde sur des données statistiques, il devient immédiatement clair qu'il y avait, parmi les émigrants, des professions spécifiques (par exemple des fromagers, marchands, industriels, confiseurs, scientifiques, précepteurs et gouvernantes) et des cantons d'origine spécifiques (par exemple Zurich, Vaud, Berne, Grisons et Tessin). L'étude pilote de 1985 a représenté sur une carte, entre autres, le rapport entre le nombre d'émigrants connu à ce stade de la recherche et la population de chaque canton en 1850 (voir image 2).

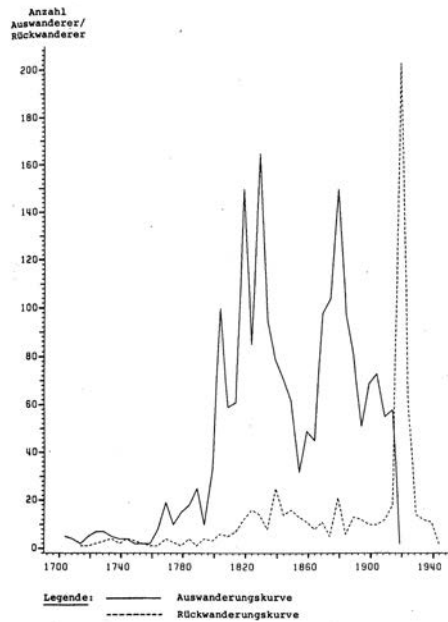


Image 1. L'évolution chronologique de l'émigration et du retour (1701-1945)¹⁴

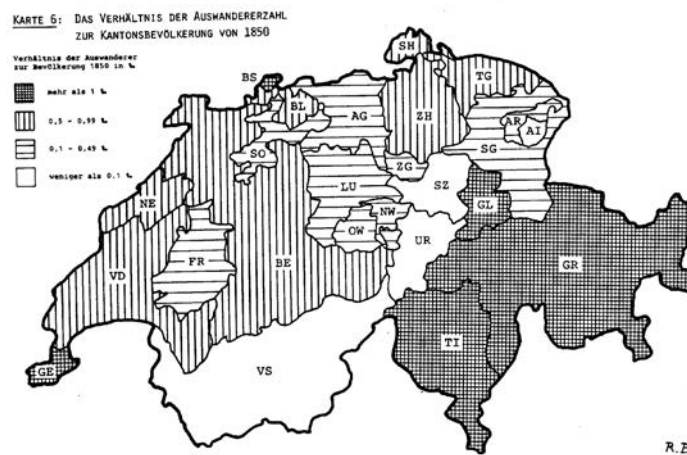


Image 2. Rapport du nombre d'émigrés avec la population de chaque canton en 1850¹⁵

¹⁴ La carte est tirée de Bühler *et alii* 1985, p. 83.

Il est intéressant de constater qu'il existe un lien entre les groupes professionnels et les cantons d'origine des émigrés. Les professionnels du textile venaient souvent du canton d'Appenzell Rhodes-Extérieures, les fromagers de l'Oberland bernois, les confiseurs du canton des Grisons, les précepteurs et les gouvernantes de la Suisse romande, les architectes du Tessin. La surreprésentation de chaque secteur professionnel par des gens venant de certains cantons est principalement due à la structure sociale et au profil économique des cantons ou régions d'origine. Dans le cas des précepteurs et des gouvernantes s'y ajoute le besoin d'enseignants de langue française de la part des classes instruites de la Russie, ce qui a donné un avantage aux Suisses romands et a fait qu'ils constituent probablement plus d'un tiers des Suisses de Russie à la veille de la Première guerre mondiale (Goehrke 1998: 296-297, 315-316).

Il existe aussi une relation entre la profession et la chronologie de l'émigration. Parmi les premiers émigrés suisses en Russie aux XVII^e et XVIII^e siècles, il y avait des officiers, des diplomates et des fonctionnaires. Ils ont été suivis par des savants, des médecins, des architectes, des théologiens et des confiseurs. Au début, nous rencontrons dans les sources surtout une émigration individuelle, constituée souvent par des gens célèbres. Des exemples bien connus parmi eux sont le Genevois François Le Fort (1656-1699), qui a mené une brillante carrière militaire sous Pierre le Grand dans les années 1680 et 1690 et est devenu le premier amiral de la flotte russe; ou le Vaudois Frédéric-César de La Harpe, que nous avons déjà cité, en tant que précepteur d'Alexandre I^{er}¹⁶. Quand, au XIX^e siècle, le chemin de fer a offert des possibilités de transport nouvelles, plus rapides et moins chères, les émigrants individuels ont été suivis par une émigration relativement de masse, entre autres des précepteurs, des gouvernantes ou des fromagers. L'émigration

¹⁵ La carte est tirée de Bühler *et alii* 1985, p. 79.

¹⁶ Sur François Le Fort (Lefort) voir par exemple Soom 1996, p. 23-55.

suisse en Russie, cependant, n'a jamais été une migration massive des classes rurales, comme pour celle qui allait en Amérique¹⁷. La dernière génération de Suisses de Russie d'avant 1917 était essentiellement représentée par des précepteurs et commerçants (Lengen 1998: 374-378).

RAISONS DE L'ÉMIGRATION

Pour analyser les raisons de l'émigration, le projet zurichois a suivi la distinction classique entre les facteurs d'incitation au départ (facteurs 'push') et les facteurs d'attraction (facteurs 'pull') – autrement dit, entre les raisons qui incitent certaines personnes à quitter leur ancienne patrie (Suisse), et les circonstances qui rendent la Russie attrayante en tant que destination migratoire.

En ce qui concerne les facteurs d'incitation au départ, il faut d'abord prendre en considération les crises économiques en Suisse, notamment la famine de 1816-1817. S'y ajoutent aussi les changements structurels à plus long terme qu'un pays agricole comme la Suisse a subis dans le contexte de l'industrialisation et qui ont remis en question des pans entiers du monde du travail. L'émigration des fromagers, par exemple, trouve son origine, entre autres, dans la marginalisation économique des zones de montagne et dans la crise de l'économie laitière alpine qui a eu lieu vers 1850 (Tschudin 1990: 27-29). Il s'est enfin produit dans la Confédération une offre excédentaire de spécialistes, en particulier avant le développement du système d'enseignement supérieur suisse au XIX^e siècle. Tout cela a motivé beaucoup de gens à tenter leur chance à l'étranger.

Si c'est justement l'Empire russe qui a représenté pour certains d'entre eux une destination attrayante, c'est précisément parce qu'avait lieu en Russie à ce moment-là un processus de modernisation qui avait été lancé par le tsar

¹⁷ Sur l'émigration en Amérique, voir Ritzmann 1992. Pour comparer l'émigration suisse en Russie avec celle vers l'outre-mer (qui s'est déroulée en partie de façon complémentaire), voir Goehrke 1998, surtout les pages 317-321.

Pierre le Grand. Les efforts de l'élite russe pour ouvrir le pays aux développements économiques, sociaux et, dans une certaine mesure, culturels, ont offert de bonnes opportunités de carrière aux personnes hautement qualifiées, notamment à celles qui venaient d'Europe occidentale. Les ingénieurs militaires expérimentés étaient les bienvenus dans les forces armées russes. Compte tenu de l'insuffisance des soins médicaux dans l'Empire russe jusqu'au XIX^e siècle, les médecins étrangers ont eu beaucoup à faire. On demandait des pasteurs protestants de la Suisse dans les églises réformées de Saint-Petersbourg et Moscou, ainsi que dans les implantations le long de la Volga et dans le sud de l'Empire, où, à cause de leur pénurie, on n'exigeait même pas qu'ils aient fait des études. Et les femmes célibataires de langue maternelle française pouvaient espérer trouver un poste comme gouvernantes dans une famille russe noble et raffinée, même si elles ne disposaient d'aucune autre qualification professionnelle (Goehrke 1998: 298-304).

Si on considère la combinaison de facteurs d'incitation au départ et d'attraction, il est clair que l'émigration suisse en Russie avant la Révolution était motivée dans une large mesure par des raisons économiques. Elle était composée surtout par des gens ayant des compétences spécifiques.

CONCENTRATIONS RÉGIONALES EN RUSSIE

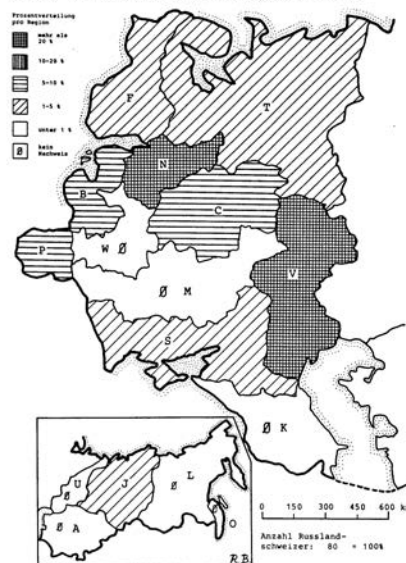
L'étude pilote zurichoise de 1985 a analysé statistiquement le lieu de résidence d'environ 4'000 Suisses qui exerçaient une profession en Russie. Le résultat a montré que ceux qui avaient émigré s'étaient concentrés surtout dans la région des deux capitales, Saint-Petersbourg et Moscou, ainsi qu'en Ukraine et dans la Russie méridionale. On trouve aussi d'importantes régions d'établissement des Suisses dans le Royaume de Pologne et en Finlande¹⁸.

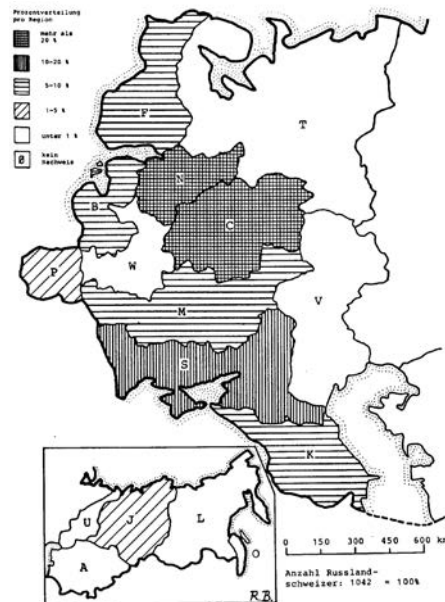
Des changements remarquables se sont cependant produits au cours des années. Une carte qui représente l'année

¹⁸ Sur les Suisses en Finlande, voir Leitzinger 1991. Sur la Pologne (pas seulement dans le contexte de l'Empire russe), voir Andrzejewski 2002.

1790 (image 3) montre qu'à l'époque, à côté de la région de Saint-Pétersbourg (indiquée sur la carte par un N), la région de la Volga (V) représentait aussi une destination migratoire de choix pour les Suisses. A l'époque de Catherine la Grande, le régime tsariste avait essayé de faire venir des paysans étrangers dans cette région; cette politique n'avait pas attiré que des Allemands, mais aussi un certain nombre de Suisses. La recherche la plus récente a cependant montré que le rôle des Suisses dans la fondation des colonies de la Volga était bien moins important que ce que l'on pensait autrefois (Pleve 1998: 128; Goehrke 1998: 307-308).

Au début de la Première guerre mondiale (image 4), la région de la Volga avait presque complètement perdu son importance pour les Suisses de Russie, alors que, à côté de Saint-Pétersbourg, c'étaient la Russie centrale et Moscou (C) qui étaient devenues importantes, ce qui correspond au pourcentage toujours plus élevé de commerçants et d'industriels parmi les Suisses de Russie.





Images 3 et 4. La répartition des Suisses dans l'Empire russe en 1790 et 1914¹⁹

Les immigrants suisses s'installaient seuls ou par groupes de familles dans les villes ou les villages. Particulièrement intéressantes sont alors les deux implantations au sud du pays qui furent créées par des groupes de colons suisses: en 1803, dans le cadre de la politique russe de peuplement, environ 250 Suisses, provenant surtout du canton de Zurich, sont allés en Russie; en 1805 ils ont reçu des terres en Crimée, où ils ont fondé le village de Zurichtal. En 1822-1823, environ 30 Suisses, provenant surtout du canton de Vaud, ont établi en Bessarabie le village viticole de Chabag (Schaba, Schabo). Contrairement aux autres émigrants, ces colons ont, en règle générale, renoncé à leur nationalité et sont devenus des sujets russes²⁰.

¹⁹ Ces cartes sont tirées de Bühler *et alii* 1985, p. 208 et 211.

²⁰ Stricker 1998, p. 24-25. Récemment a été publiée une édition du journal de voyage d'un jeune de 16 ans de Lausanne, François-David Noir, qui a

PERCEPTIONS ET STÉRÉOTYPES

Beaucoup de Suisses ont pu bâtir une vie heureuse et pleine de succès sous le régime tsariste. Et même si, à l'aube de la Première guerre mondiale, une grande partie d'entre eux ne disposait pas de beaucoup d'argent, la Russie leur avait offert des chances d'ascension sociale bien meilleures que celles qu'ils auraient eu dans la Suisse de l'époque²¹.

Tout cela ne signifie cependant pas que les émigrants avaient complètement adopté la façon de vivre et la mentalité de leurs voisins russes. Tout au contraire: surtout les Suisses de Russie de la première génération (ceux qui étaient nés et avaient grandi en Suisse) cultivaient leur identité suisse même loin de leur pays. Ils s'organisaient souvent un espace de sociabilité à l'intérieur des colonies suisses et dans leur for intérieur se sentaient tout à fait étrangers à leur nouvelle patrie²². Dans les mémoires et lettres qu'ils nous ont laissés, les immigrés suisses décrivent les Russes la plupart des fois comme chaleureux et hospitaliers, mais aussi comme irascibles. Ils se considéraient comme des gens plus cultivés, plus travailleurs et plus propres que les Russes. De telles attributions correspondaient en bonne partie aux stéréotypes, aux interprétations et aux attentes que les émigrés avaient déjà emmenés avec eux en Russie depuis la Suisse²³.

Les Suisses de Russie de la première génération ont donc davantage vécu à côté de la population locale russe, plutôt qu'*ensemble* avec elle. Ce ne sont que les générations

participé à l'expédition des colons de Chabag en 1822 (Noir 2016). Sur Chabag, voir aussi surtout: Gander-Wolf 1974; Grivat 1993.

²¹ Sur la situation financière (difficile à déterminer) de la dernière génération des Suisses de Russie avant la Révolution, voir Lengen 1998, p. 378-387; Goehrke 1998, p. 314.

²² Sur la question de la perception, voir, entre autres, les recueils *Bild und Begegnung* (Brang *et alii* 1996) et *Fakten und Fabeln* (Bankowski *et alii* 1991), par exemple Zimmermann 1996. Sur l'image de la Russie chez les émigrants temporaires au début du XX^e siècle, voir aussi Collmer 2001b.

²³ Voir Goehrke 1998, p. 311; Moser 2006. Sur les modes de perception traditionnels dans la relation Russie-Europe occidentale, voir aussi Scheidegger 1993.

suivantes, nées en Russie, qui ont commencé à s'identifier plus intensément avec la nouvelle patrie et à s'intégrer à la société locale, même du point de vue linguistique et religieux. On peut remarquer que les Suisses alémaniques ont pu maintenir, d'une génération à l'autre, une certaine autonomie linguistique envers leurs voisins russes, en parlant l'allemand littéraire et en s'adaptant au groupe bien plus nombreux des Allemands de Russie²⁴.

L'IMPORTANCE ÉCONOMIQUE DE L'ÉMIGRATION SUISSE EN RUSSIE

On a identifié environ 300 entreprises industrielles suisses fondées dans l'Empire russe jusqu'en 1917, surtout dans les secteurs mécanique, alimentaire et textile. Le capital industriel suisse investi en Russie correspondait, en 1917, à environ 300 millions de francs suisses. Des entrepreneurs suisses ont introduit en Russie plusieurs innovations techniques, comme la presse rotative et le tissage mécanique des tapis et ont fondé aussi la première fabrique d'horloges et de lampes incandescentes.

C'est justement dans le secteur commercial et industriel, par exemple dans l'horlogerie, que l'émigration suisse en Russie était liée aux relations commerciales bilatérales. La Russie importait de Suisse surtout des produits finis (horloges, fromages, textiles, machines, véhicules, instruments de précision, produits chimiques) et exportait en Suisse essentiellement des matières premières (céréales, huiles, métaux, lin, chanvre). A l'orée de la Première guerre mondiale, la Russie était le septième marché pour les exportations suisses, et même le troisième pour les horloges (Rauber 1985: 324-355, 370).

²⁴ Sur le comportement linguistique et religieux des Suisses de Russie de la première génération ainsi que de leurs descendants en Russie, voir Stricker 1998, p. 26-27.

RETOUR EN SUISSE APRÈS 1917 ET NOUVELLE ÉMIGRATION EN UNION SOVIÉTIQUE

Suite à la Révolution d'Octobre et à la politique d'expropriation des bolchéviques, les Suisses de Russie ont perdu une très grande partie de leurs biens et de leurs moyens de subsistance. Environ huit mille d'entre eux sont retournés en Suisse, souvent sans rien. Ceux qui travaillaient dans certains secteurs, comme les fromagers, ont trouvé du travail encore pour quelques années, mais la collectivisation forcée de l'agriculture a rendu impossible pour eux aussi de continuer à vivre en Union soviétique. Les spécialistes qui étaient restés ont été expulsés en 1938, lorsqu'ils ont refusé de prendre la citoyenneté soviétique²⁵.

Dans les années 1920 et 1930, plus de 200 Suisses ont émigré en Union soviétique. Il s'agissait surtout d'intellectuels de gauche, membres du Komintern et sympathisants du parti communiste, qui voulaient prendre part à la création d'une société égalitaire en Russie. Le cas le plus connu est celui d'un groupe d'une centaine de Suisses, pour la plupart des artisans et ouvriers, qui ont essayé d'établir, en 1923-1924, des coopératives agricoles exemplaires dans la région de la Volga, sous la direction de l'ancien conseiller national Fritz Platten. L'entreprise n'a cependant pas eu de succès, surtout parce que les émigrés n'avaient pas de notions d'agriculture (Schneider 1985; 1987). La tentative d'une soixantaine de travailleurs de l'horlogerie provenant du canton du Jura a également échoué en 1937 et ils sont rapidement rentrés en Suisse²⁶.

²⁵ Un exemple en est le dessinateur Ernst Derendinger. Voir Derendinger 2006, p. 537-549; Goehrke 2009, p. 21-22.

²⁶ En général, sur les communistes suisses et leur relation avec l'Union soviétique, voir Huber 1994; Studer 1994. Sur la perception que les Suisses en Russie avaient de l'Union soviétique, voir par exemple Uhlig 1996; Uhlig 1992.

PERSPECTIVES

L'état de la recherche que nous avons présenté ici se réfère à des études publiées pour la plupart il y a assez longtemps. Il serait souhaitable que les résultats de ces recherches soient repris dans d'autres projets et qu'ils soient aussi analysés et développés à la lumière des discours et des intérêts actuels. Il faudrait attirer l'attention aussi sur des sujets qui n'ont été que très peu exploités jusqu'à maintenant, comme le destin des descendants des émigrés en Union soviétique ou bien l'émigration dans la Russie actuelle postcommuniste.

Des approches interdisciplinaires peuvent contribuer à mieux comprendre les sources dont nous disposons et à les faire fructifier en faisant surgir de nouveaux questionnements. C'est justement ici que je vois les possibilités du projet de Lausanne. Du point de vue de l'historiographie, ce projet n'est pas seulement intéressant parce qu'il permettra de décrire plus précisément l'histoire de Chabag et de Zurichthal, mais parce que la prise en compte des points de vue historique, linguistique et culturel offre une approche pour comprendre de façon nuancée la vie quotidienne des Suisses de Russie et pour mieux cerner les identités changeantes des migrants et de leurs descendants.

© Peter Collmer

Traduit de l'allemand par Marco Giolitto

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMBURGER Erik, 1998: *Die Pastoren der evangelischen Kirchen Russlands vom Ende des 16. Jahrhunderts bis 1937: Ein biographisches Lexikon*, Lüneburg: Nordostdeutsches Kulturwerk.
- ANDRZEJEWSKI Marek, 2002: *Schweizer in Polen: Spuren der Geschichte eines Brückenschlages* (= Basler Beiträge

- zur Geschichtswissenschaft, 174 / *Studia Polono-Helvetica*, IV), Basel: Schwabe.
- BANKOWSKI Monika, BRANG Peter, GOEHRKE Carsten, KEMBALL Robin (éds), 1991: *Fakten und Fabeln: Schweizerisch-slavisches Reisebegegnung vom 18 bis zum 20 Jahrhundert*, Basel/Frankfurt a. M.: Helbing & Lichtenhahn.
- BISCHOF Petra, 1989: «Schweizer Erzieherinnen und Erzieher im Zarenreich», In: Werner G. Zimmermann (éd): *Schweiz-Russland/Rossija-Svejcarija: Beziehungen und Begegnungen. Begleitband zur Ausstellung der Präsidialabteilung der Stadt Zürich*. [Museum Strauhof, 6. Juni bis 31. Juli 1989], Zürich: OZV Offizin Zürich Verlags-AG, p. 35-40.
- BISCHOF Petra, 1990: *Weibliche Lehrtätige aus der Schweiz im Zarenreich 1870-1917: Zur Geschichte einer Frauenauswanderung*, Mémoire de licence inédit, Zürich.
- BRANG Peter, GOEHRKE Carsten, KEMBALL Robin, RIGGENBACH Heinrich (éds), 1996: *Bild und Begegnung: Kulturelle Wechselseitigkeit zwischen der Schweiz und Osteuropa im Wandel der Zeit*, Basel/Frankfurt a. M.: Helbing & Lichtenhahn.
- BÜHLER Roman, GANDER-WOLF Heidi, GOEHRKE Carsten, RABER Urs, TSCHUDIN Gisela, VOEGELI Josef, 1985: *Schweizer im Zarenreich: Zur Geschichte der Auswanderung nach Russland (= Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer Bd. 8)*, Zürich: Hans Rohr.
- BÜHLER Roman, 1991: *Bündner im Russischen Reich: 18. Jahrhundert – Erster Weltkrieg: Ein Beitrag zur Wanderungsgeschichte Graubündens*, Disentis: Desertina.
- COLLMER Peter, 2001a: *Die besten Jahre unseres Lebens: Russlandschweizerinnen und Russlandschweizer in Selbstzeugnissen, 1821-1999. (= Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer, 8)*, Zürich: Chronos.
- , 2001b: «Das Herbarium der Olympe Rittener: Zur Wahrnehmung des Fremden in den Selbstzeugnissen von Russlandschweizerinnen und Russlandschweizern», In: P. Collmer, *Die besten Jahre unseres Lebens:*

- Russlandschweizerinnen und Russlandschweizer in Selbstzeugnissen, 1821-1999.* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 8), Zürich: Chronos, p. 359-380.
- , 2004: *Die Schweiz und das Russische Reich 1848-1919: Geschichte einer europäischen Verflechtung* (= *Die Schweiz und der Osten Europas*, 10), Zürich: Chronos.
- , 2011: «Russie: L'empire des tsars», In: *Dictionnaire historique de la Suisse*, Vol. 10, Hauterive: Attinger, p. 706-709.
- DERENDINGER Ernst, 2006: *Erzählungen aus dem Leben: Als Graphiker in Moskau von 1910 bis 1938.* Herausgegeben von Christine Gehrig-Straube und Carsten Goehrke unter Mitwirkung von Claude Hämmerly (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 9), Zürich: Chronos.
- FLEURY Antoine, TOSATO-RIGO Danièle, 1994: *Švejcarija-Rossija: Kontakty i razryvy/Suisse-Russie: Contacts et ruptures/Schweiz-Russland: Aufbau und Krisen der Beziehungen 1813-1955: Documents tirés des Archives du Ministère des Affaires étrangères de Russie et des Archives fédérales suisses, choisis, annotés et présentés pour l'édition suisse par Antoine Fleury, Danièle Tosato-Rigo, pour l'édition russe par Julija Basenko, Vjačeslav Ovčinnikov, Petr Proničev*, Bern/Stuttgart/Wien: Paul Haupt.
- GANDER-WOLF Heidi, 1974: *Chabag: Schweizer Kolonie am Schwarzen Meer. Ihre Gründung und die ersten Jahrzehnte ihres Bestehens*, Lausanne: Multi-Office.
- GEHRIG-STRAUBE Christine, 1997: *Beziehungslose Zeiten: Das schweizerisch-sowjetische Verhältnis zwischen Abbruch und Wiederaufnahme der Beziehungen (1918-1946) aufgrund schweizerischer Akten* (= *Die Schweiz und der Osten Europas*, 5), Zürich: Hans Rohr.
- GOEHRKE Carsten, 1998: «Die Auswanderung aus der Schweiz nach Russland und die Russlandschweizer: Eine vergleichende Forschungsbilanz», *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 48/3, p. 291-324.

- , 2009: «Auswandern – Einwandern – Rückwandern: Schweizer in Russland und Russen in der Schweiz vom 17. Jahrhundert bis heute», In: Eva Maeder, Peter Niederhäuser (éds), *Käser, Künstler, Kommunisten: Vierzig russisch-schweizerische Lebensgeschichten aus vier Jahrhunderten*, Zürich: Chronos, p. 15-28.
- GRIVAT Olivier, 1993: *Les Vignerons suisses du Tsar*, Chapelle-sur-Moudon: Ketty & Alexandre.
- HERRMANN Irène, 1998: «Entre modernisme et tradition, réalités et représentations: L'émigration des Genevois en Russie (1906-1914)», *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 48/3, p. 325-359.
- HUBER Peter, 1994: *Stalins Schatten in die Schweiz: Schweizer Kommunisten in Moskau. Verteidiger und Gefangene der Komintern*, Zürich: Chronos.
- KÄLIN Ursel, 1998: «Die Kaufmannsfamilie Schlatter – ein Überblick über vier Generationen», *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 48/3, p. 391-408.
- KARAPETYANTS Irina, MEUWLY Olivier (éds), 2012: *Rol' kantona Vo i ego predstavitelej v istorii i kul'ture Rossii: Kollokvium 16 sentjabrja 2009 / Les Vaudois et la Russie: Colloque 16 septembre 2009*, Moskva: Kalligraf.
- LEITZINGER Antero, 1991: *Schweizer in Finnland: Schweizer Auswanderung nach Finnland bis 1917*, Helsinki.
- LENGEN Markus, 1998: «Ein Strukturprofil der letzten Russlandschweizer-Generation am Vorabend des Ersten Weltkrieges», *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, N° 48/3, p. 360-390.
- MAEDER Alain, 1993: *Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'empire russe (1800-1890)* (= *Cahiers de l'Institut d'histoire, 1*), Neuchâtel.
- MAEDER Eva, 2002: «Dem Vergnügen nicht widerstehen, den Landsleuten zu dienen: Johannes von Muralt zwischen Zarenhof und Schweizer Kolonie in St. Petersburg», In: Nada Boškovska, Peter Collmer, Seraina Gilly, Rudolf Mumenthaler, Christophe von Werdt (éds), *Wege der*

- Kommunikation in der Geschichte Osteuropas*, Köln: Böhlau, p. 349-374.
- MAEDER Eva, NIEDERHÄUSER Peter (éds), 2008: *Von Zürich nach Kamtschatka: Schweizer im Russischen Reich* (= *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, 75 / 172. Neujahrsblatt), Zürich: Chronos.
- MAEDER Eva, NIEDERHÄUSER Peter (éds), 2009: *Käser, Künstler, Kommunisten: Vierzig russisch-schweizerische Lebensgeschichten aus vier Jahrhunderten*, Zürich: Chronos.
- MOSER Andreas, 2006: *Land der unbegrenzten Unmöglichkeiten: Das Schweizer Russland- und Russenbild vor der Oktoberrevolution* (= *Die Schweiz und der Osten Europas*, 12), Zürich: Chronos.
- MUMENTHALER Rudolf, 1991: «Keiner lebt in Armuth»: *Schweizer Ärzte im Zarenreich* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 4), Zürich: Chronos.
- , 1996a: *Im Paradies der Gelehrten: Schweizer Wissenschaftler im Zarenreich (1725-1917)* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 6), Zürich: Chronos.
- , 1996b: «Das Russlandschweizer-Archiv (RSA): Entstehung und Aufbau», In: *25 Jahre Osteuropa-Abteilung des Historischen Seminars der Universität Zürich 1971-1996*, Zürich, p. 37-45.
- NOIR François-David 2016: *Journal de voyage: Lausanne – Chabag – Odessa, 1822-1825*, Présenté et annoté par Jean-Pierre Bastian, Bière: Cabédita.
- OBERARZBACHER Marta, 1993: *Die Auswanderung von Appenzellerinnen und Appenzellern ins Zarenreich: Ein Beitrag zur Geschichte der Russlandschweizer*, Mémoire de licence inédit, Université de Zürich.
- PLEVE Igor', 1998: *Nemeckie kolonii na Volge vo vtoroj polovine XVIII veka / Deutsche Kolonien an der Wolga in der zweiten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts*, Moskva: Gotika.
- RAUBER Urs, 1985: *Schweizer Industrie in Russland: Ein Beitrag zur Geschichte der industriellen Emigration, des Kapitalexportes und des Handels der Schweiz mit dem*

- Zarenreich (1760-1917)* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 2), Zürich: Hans Rohr.
- RITZMANN Heiner, 1992: «Eine quantitative Interpretation der schweizerischen Überseemigration im 19. und frühen 20. Jahrhundert: Kurvenverlauf und regionale Konzentration als Gegenstand von Regressionsanalysen», In: Beatrix Mesmer (éd.), *Der Weg in die Fremde*, (= *Itinera*, 11), p. 195-250.
- SCHEIDEGGER Gabriele, 1993: *Perverses Abendland – barbarisches Russland: Begegnungen des 16 und 17 Jahrhunderts im Schatten kultureller Missverständnisse*, Zürich: Chronos.
- SCHNEIDER Barbara, 1985: *Schweizer Auswanderer in der Sowjetunion: Die Erlebnisse der Schweizer Kommunisten im revolutionären Russland (1924-1930)*, Schaffhausen: Schaffhauser az.
- , 1987: *Schweizer Auswanderung in die Sowjetunion: Dokumente der Vereinigung der Auswanderer nach Russland (V.A.R.) im Ortsmuseum Dietikon* (= *Neujahrsblatt Dietikon*, 1988), Dietikon: Kommission für Heimatkunde.
- SCHNEIDER Harry, 1994: *Schweizer Theologen im Zarenreich (1700-1917): Auswanderung und russischer Alltag von Theologen und ihren Frauen* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 5), Zürich: Hans Rohr.
- SOOM Jost, 1996: «*Avancement et fortune*»: *Schweizer und ihre Nachkommen als Offiziere, Diplomaten und Hofbeamte im Dienst des Zarenreiches* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 7), Zürich: Hans Rohr.
- STRICKER Gerd, 1998 : «Schweizer im Zarenreich», *G2W*, N° 26/6, p. 22-27.
- STUDER Brigitte, 1994: *Un parti sous influence: Le Parti communiste suisse, une section du Komintern, 1931 à 1939*, Lausanne: L'Age d'homme.
- TOZATO-RIGO (= TOSATO-RIGO) Danièle, ANDREEV A.Ju. (éds), 2014: *Imperator Aleksandr I i Frederik-Sezar Lagarp: Pis'ma. Dokumenty*: vol. 1, Moskva: ROSSPEN.

- , TOZATO-RIGO (= TOSATO-RIGO) Danièle 2014: «Pol'sujut'sja reputaciej ljudej porjadočnyx i ser'jėznyx»: *Švejcarskie guvernėry i guvernantki v Rossii (1750-1850)*, *Rodina*, N° 1 (2014), p. 30-34. [‘Ont la réputation de personnes honnêtes et sérieuses’: les gouverneurs et gouvernantes suisses en Russie (1750-1850)’]
- TSCHUDIN Gisela, 1990: *Schweizer Käser im Zarenreich: Zur Mentalität und Wirtschaft ausgewanderter Bauernsöhne und Bauerntöchter* (= *Beiträge zur Geschichte der Russlandschweizer*, 3), Zürich: Hans Rohr.
- UHLIG Christiane, 1996: «‘Nicht dass es schlecht wäre, aber es ist, wie alles hier, nicht fertig’: Das Russlandbild schweizerischer Aufbauhelfer in der Sowjetunion 1917 bis 1939», In: Peter Brang, Carsten Goehrke, Robin Kemball, Heinrich Riggenbach (éds), *Bild und Begegnung: Kulturelle Wechselseitigkeit zwischen der Schweiz und Osteuropa im Wandel der Zeit*, Basel/Frankfurt a. M.: Helbing & Lichtenhahn, p. 105-123.
- , 1992: *Utopie oder Alptraum? Schweizer Reiseberichte über die Sowjetunion 1917-1941* (= *Die Schweiz und der Osten Europas*), Zürich: Hans Rohr.
- VOEGELI Josef, 1979: *Die Rückkehr der Russlandschweizer 1917-1945*, Mémoire de licence inédit, Université de Zürich.
- ZIMMERMANN Ilse, 1996: «Zum Russlandbild schweizerischer temporär Auswanderer um die Jahrhundertwende», In: Peter Brang, Carsten Goehrke, Robin Kemball, Heinrich Riggenbach (éds), *Bild und Begegnung: Kulturelle Wechselseitigkeit zwischen der Schweiz und Osteuropa im Wandel der Zeit*, Basel/Frankfurt a. M.: Helbing & Lichtenhahn, p. 97-104.
- ZIMMERMANN Werner G. (éd), 1989: *Schweiz-Russland /Rossija-Švejcarija: Beziehungen und Begegnungen. Begleitband zur Ausstellung der Präsidialabteilung der Stadt Zürich*. [Museum Strauhof, 6. Juni bis 31. Juli 1989], Zürich: OZV Offizin Zürich Verlags-AG.

Le contexte vaudois de l'émigration en Russie

Olivier MEUWLY
Lausanne

La Russie ne constitue pas la cible première des candidats helvétiques à l'émigration. Celle à destination du Nouveau Monde, d'ailleurs mieux connue, a drainé l'essentiel des espoirs en un monde meilleur que pouvait éveiller le rêve migratoire. Il n'empêche que, dans le panorama des pays ayant su capter les ambitions des Suisses en mal de fortune, de reconnaissance ou de sensations fortes, la Russie occupe une place particulière. Depuis que le Genevois François Le Fort (1856-1899) s'est hissé au rang d'ami intime du tsar modernisateur Pierre le Grand, la Russie a acquis une position puissante comme pôle d'attraction pour les Suisses. A la même époque, on connaît le rôle que jouent les architectes tessinois dans la construction de Saint-Pétersbourg, mais on retrouvera aussi l'un de leurs héritiers spirituels aux commandes de la reconstruction de Moscou détruite devant l'invasion française. L'époque des Lumières donnera une nouvelle impulsion à l'intérêt que les Suisses portent à la Russie.

LE RÔLE DE FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE

On se souvient que le célèbre mathématicien bâlois Leonhard Euler (1707-1783) ne résistera pas aux sirènes de la Grande Catherine, qui séduit aussi joailliers et horlogers désireux de quitter leur contrée d'origine. Si l'arrivée de précepteurs et gouvernantes issus de la Suisse francophone commence en effet au XVIII^e siècle lorsque le français est déclaré langue

officielle, c'est encore Catherine qui donne un élan décisif à la tradition de confier l'instruction et la garde des enfants des classes supérieures à des instituteurs nés entre Léman et Jura. Certes, des militaires, qui y gagneront un grand prestige et parfois un titre de noblesse, comme Henri Jomini (1779-1869), Charles-Henri Warnery (1720-1726), ou Jean-François de Ribaupierre (1754-1790), sont nombreux. Mais ce métier correspond à l'une des activités économiques habituelles de la Suisse, à savoir le service étranger. On repère aussi des commerçants, prêts à affronter le climat russe pour le profit de leurs affaires. Enfin, la Suisse allemande déversera nombre de ses excédents de population en Russie, dans l'artisanat, l'agriculture (fromagers et éleveurs), la confiserie ou les professions techniques. Mais la Suisse romande fournira des légions d'enseignants, au point de s'en faire une véritable spécialité.

Catherine II va ainsi cimenter la réputation de ces instituteurs qu'il deviendra une habitude de recruter en Suisse romande. En engageant Frédéric-César de La Harpe pour prendre en charge l'instruction de ses petits-fils Alexandre et Constantin, elle offre un brevet de capacité exceptionnel à tous ses compatriotes soucieux de sortir de la misère... ou d'élargir leurs horizons. La Harpe n'arrive pas directement au service de l'impératrice. Chaperon de Iakov, frère cadet de l'un des favoris de Catherine, le prince Alexandre Lanskoi (1758-1784), La Harpe l'accompagne durant son voyage en Italie (Stroev 2011). Il apprend bientôt que son nom a été soufflé à la tsarine, qui a déjà décidé de déposer le destin des Romanov entre les mains de ses petits-fils plutôt que dans celles de son fils Paul I^{er}. Le canton de Vaud est de plus déjà connu de maintes familles importantes de la cour, puisque Paul lui-même y avait séjourné et y avait rencontré Henri Monod (1753-1833), ami de La Harpe.

La Harpe s'investit pleinement dans sa mission, oriente ses élèves vers les idées nouvelles de liberté auxquelles leur grand-mère, dans une certaine mesure, n'est pas insensible. La Harpe, le républicain, à grands renforts d'exemples historiques, apprend à Alexandre, avec lequel il développe une

sincère amitié, les préceptes d'un bon gouvernement (Auberson, Gex 2011). Apparaît l'un des critères qui favorisera la carrière, parfois brillante, de cette cohorte d'instituteurs et d'institutrices romandes en Russie. Mieux vaut un enfant des idées républicaines et protestant qu'un Français noble, dont les desseins réels pourraient nuire à la couronne impériale. Les Vaudois sont plus rassurants. Comme le dira Jeanne Huc-Mazelet (1765-1852) à propos du pasteur du Puget, mais son commentaire vaut pour les Suisses en général: ils sont «sans façon» et d'esprit «point arrangé» (Perrochon 1937; Grisoni 2015). Et la religion protestante, avec sa réputation de rigueur, de la plupart d'entre eux n'est point un inconvénient, au contraire...

LES RAISONS D'UNE ÉMIGRATION

Avec La Harpe, une foule de Vaudois vont trouver un emploi dans les couloirs du palais impérial. Jeanne Huc-Mazelet, déjà évoquée, accompagnée d'Esther Monod (1764-1844), cousine de Monod et future épouse du général russe Simon Rath (1765-1819), et Elisabeth-Louise de Sybourg, deviennent les gouvernantes des grandes-duchesses Marie, Hélène et Catherine. Le frère d'Elisabeth revêt la charge de lecteur d'Alexandre et de Constantin, alors que le pasteur du Puget, lui aussi déjà cité, se charge du préceptorat des grands-ducs Nicolas et Michel (Tosato-Rigo 2012). Florent de Gilles, un Genevois mais d'origine vaudoise, enseigne le français en Russie puis est nommé bibliothécaire de l'empereur. Si les Vaudois et les Genevois livrent les contingents les plus fournis d'enseignants et de gouvernantes, ils ne jouissent d'aucun monopole.

Les Neuchâtelois sont présents en masse dans l'empire et, si le commerce notamment lié à l'horlogerie conduit plusieurs d'entre eux à entreprendre un si long périple, l'enseignement absorbe les forces les plus nombreuses, soit huit sur dix. De par sa «consommation» en instituteurs neuchâtelois, entre 1851 et 1865, la Russie pointe en troisième position des destinations privilégiées par ceux-ci, de peu derrière l'Allemagne, avec laquelle la principauté prussienne

entretient des liens particuliers, et la France (Maeder 1990). Pour la même période, on compte parfois entre 51 et 67% de femmes candidates au départ! Malgré leur confession catholique, de rares Fribourgeois parviennent à se faire engager, de même que quelques Valaisans, pourtant plus prompts à garnir les effectifs de l'armée impériale, comme Auguste Ducrey (1804-1853) qui, licencié du service de France, rejoint l'armée russe en 1831 où il termine sa carrière avec le grade de colonel (Syburra-Bertelleto 2007: 25-26). Quelques instituteurs ont cependant été enregistrés, comme Michel Pignat (1831-1901) qui émigra en 1850 en Russie après que sa commune de Vouvry eut décidé de remplacer les régents religieux par des laïcs (Bertrand 1938-1939).

Le destin de certains Jurassiens est mieux connu grâce aux riches témoignages qu'ils ont laissés. Ainsi Jean-Baptiste-Constantin Lovis (1807-1837), né 1807 et décédé quatre-vingts ans plus tard. Fils d'agriculteurs plutôt aisés, comptant plusieurs notables, il quitte son village en 1824 sans plan préconçu et, malgré une formation inachevée, se fait engager dès 1840 comme précepteur par Alexandre Sabouroff (1799-1880), aide de camp de Nicolas I^{er} puis condamné à l'exil en Sibérie et dont un des fils sera l'éphémère ministre de l'instruction publique d'Alexandre II. En 1847, il entre au service de la famille princière Narychkine, sortie de sa disgrâce par Catherine II. En parallèle, et après avoir passé les examens nécessaires, il enseigne le français au gymnase réorganisé en 1802 par Alexandre I^{er} (Lovis 2007: 94). Poste prestigieux qui lui permet d'être anobli. Marié à une protestante de Montbéliard, une région protestante d'où vient l'épouse d'Alexandre I^{er} et qui concurrence Neuchâtel sur le marché du préceptorat, il s'installe à Lausanne à son retour en Suisse, fortune faite. Plusieurs professeurs neuchâtelois connaîtront un destin similaire: enseignant dans des instituts publics, ils accèdent au titre de conseiller d'Etat en Russie, qui donne droit à la noblesse personnelle, ou au «Conseil d'Etat» actuel, fonction agrémentée de la noblesse héréditaire (Maeder 1990: 89-90). Un autre Jurassien, Henri Farron (1802-1870), a rédigé ses souvenirs qui retracent sa belle carrière dans

l'entourage d'une grande famille, en l'occurrence celle du prince Alexis Soltykov (1806-1859) (Moeschler 2016). Son aventure s'achèvera cependant dans une certaine amertume: le décès prématuré de son puissant protecteur à la cour, le comte Golovkin, l'empêchera d'entrer dans le cercle intime de la famille impériale. Son rêve de succéder à La Harpe comme mentor d'un rejeton impérial s'évanouit. Sa sœur, Amie Farron (1816-1896), gouvernante dans la famille du général Mouraviev, écrira à son tour son journal.

Mais pourquoi ces vagues d'émigration vers la Russie, si friande d'instituteurs et de gouvernantes capables de prodiguer une excellente maîtrise de la langue française à la progéniture des grandes familles plus ou moins proches de la cour, un art que l'enseignement public, en amélioration, ne pouvait satisfaire? Certains motifs ont été mentionnés. Alain Maeder a tenté de les analyser de manière plus systématique pour le canton de Neuchâtel (Maeder 1990: 49-60). Les raisons économiques sont évidemment centrales. En 1886, le Conseiller d'Etat Auguste Cornaz (1834-1896) reconnaît qu'une fille sans fortune peut éprouver de la difficulté à trouver un mari. La voie de l'exil peut dès lors paraître un projet attrayant. Plus globalement, l'insuffisance des ressources que procurent l'agriculture et l'industrie dans les cantons romands pousse leur jeunesse à arpenter le vaste monde en quête d'opportunités nouvelles.

Ces motifs sont sans aucun doute transposables au canton de Vaud, comme l'ambition personnelle ou l'humeur voyageuse susceptible de s'emparer de nombreuses personnes, et même si l'industrie neuchâteloise est peut-être davantage sujette aux crises économiques. C'est dans l'espoir de s'initier aux affaires que François-David Noir (1806-1877), âgé de seize ans, s'embarque dans l'expédition de Chabag, en 1822 (Noir 2015: 23-43). Et la bonne réputation des Suisses, jugés moins frivoles que les Français, surtout s'ils sont protestants, crée une indiscutable demande... Pour Jeanne Huc-Mazelet, l'espoir d'améliorer la situation financière de sa famille prédomine, mais elle fait également valoir son désir d'indépendance et d'émancipation (Eimann 2005: 25). Mais il

existe aussi une raison sociale, clairement identifiée à Neuchâtel: dotés d'un salaire modeste mais investis d'une responsabilité morale inversement proportionnelle à la reconnaissance matérielle de leur métier, les maîtres d'école sont tentés d'aller quérir à l'étranger la considération qu'ils estiment mériter. Cette fatalité qui pèse sur le corps enseignant accable-t-elle également les régents vaudois? On ne peut le nier.

ALEXANDRE ET LA LIBERTÉ VAUDOISE

Par la personnalité et le rayonnement de La Harpe, le canton de Vaud occupe une place centrale dans l'émigration suisse en direction de la Russie. S'il n'est pas celui qui fournit les plus grosses cohortes de candidats au départ, il figure dans le trio de tête. Mais faut-il parler d'un contexte spécifiquement vaudois qui expliquerait l'intérêt pour une émigration vers l'est? Il serait hardi de franchir ce pas. Au début du XX^e siècle, l'ancien Pays de Vaud souffre toutefois d'un handicap. Il n'est un Etat souverain membre de la Confédération helvétique que depuis relativement peu de temps. Sous la houlette de La Harpe, entre autres, le territoire lémanique sujet de l'oligarchique République bernoise s'est libéré en 1798, dans le sillage de l'arrivée des armées françaises. Est installée une République «une et indivisible» sur le modèle hexagonal; les frontières cantonales sont redessinées; les cantons perdent leur autonomie et sont relégués au rang de simples préfectures. D'un autre côté, d'importantes réformes sont mises en œuvre dont certaines inspireront les institutions de la Suisse de 1848, comme le système directorial en vigueur pour l'exécutif.

Mais la Suisse devient le champ de bataille de l'Europe et, surtout, se déchire entre les fédéralistes partisans de l'ancien ordre des choses et les centralisateurs, adeptes de la République et en général issus des anciens territoires sujets. Alors que le chaos menace d'écraser la Suisse, Bonaparte, qui s'est entre-temps emparé du pouvoir à Paris et qui ne peut supporter une Suisse trop turbulente et source d'instabilité au pied des Alpes, impose à la Suisse l'Acte de Médiation, en 1803. Bénédiction pour le canton de Vaud, il confirme

l'existence des cantons libérés de leurs maîtres en 1798 et, en restaurant le système fédéraliste, fait de ceux-ci de véritables cantons égaux des autres. Vaud est désormais un canton à part entière de la Confédération, et sa reconnaissance envers le futur vainqueur d'Austerlitz, immense.

Le canton se met immédiatement à la tâche et organise les bases administratives qui lui manquaient. Une obsession l'anime: démontrer que son indépendance n'est pas usurpée et qu'il mérite la place qui lui a été octroyée. Pour prouver qu'il n'a pas besoin de la tutelle bernoise, il va se doter d'institutions à même de conforter sa capacité à assumer seul son destin. Il construit une armée capable de défendre le nouvel Etat, établit un cadre institutionnel relativement démocratique et surtout adossé à une grande modération: les élections donneront au jeune canton un Grand Conseil où les zéloteurs de la révolution comme les tenants du régime bernois sont largement minoritaires. Enfin, par une gestion très prudente des deniers publics mais aussi par une économie basée sur la liberté des échanges, les autorités vaudoises cimentent leur indépendance financière, qui doit accompagner l'indépendance politique dont elles sont dépositaires. Le canton de Vaud s'apprête, ainsi équipé, à traverser la période de la Médiation dans une profonde sérénité, loin des ambitions bernoises, sous la protection de Napoléon. La défaite que ce dernier subit à Leipzig en octobre 1813 fait dès lors l'effet d'un choc à Lausanne. Que va-t-il se passer pour le jeune canton?

Paralysé, le gouvernement est désemparé. Encouragé par les Autrichiens, les Bernois ne perdent pas de temps et appellent leurs anciens sujets vaudois et argoviens à rejoindre leur giron dans les plus brefs délais. Les dirigeants vaudois sont tétanisés. Puis ils se ressaisissent sous l'impulsion d'Henri Monod, qui comprend le parti que peut tirer son canton de l'amitié que La Harpe entretient avec le tsar Alexandre, patron incontesté de la coalition sur le point

d'abattre Napoléon. La suite est bien connue¹. Alexandre promet, malgré sa haine de l'empereur, de ne pas toucher ce qu'il a construit pour la Suisse. L'abondance de Vaudois dans son entourage, l'éducation «vaudoise» que lui et ses frères et sœurs avaient reçue, avaient créé des liens d'une solidité à toute épreuve. La présence de La Harpe au poste de secrétaire particulier du tsar durant le Congrès favorisera également une action constante en faveur des intérêts vaudois et argoviens. Et n'oublions pas la présence d'un autre éminent Vaudois parmi les conseillers militaires d'Alexandre: le baron Henri Antoine Jomini. Contre Metternich, et avec l'aide de son délégué pour les affaires helvétiques, le comte Jean Capo d'Istria (1776-1831), le tsar impose le maintien des cantons créés en 1803. Berne a beau regimber, protester, forger une alliance des anciens cantons patriciens pour s'opposer au diktat impérial, rien n'y fait. En dépit d'une année 1814 agitée, au cours de laquelle les Vaudois et leurs amis argoviens doivent rester vigilants pour déjouer les intrigues bernoises, le Congrès de Vienne validera le respect de l'indépendance des nouveaux cantons.

LE CANTON DE VAUD: UN ÉTAT EN DEVENIR

Mais le canton de Vaud n'est pas à l'abri d'un coup du sort. Il survient sous la forme d'une grave disette en 1816 et 1817. Comme l'Europe, comme la Suisse, le canton n'est pas épargné. L'enjeu est aussi politique. Le Pacte fédéral, qui régit les relations entre les cantons depuis août 1814, bien qu'ancré largement dans les us et coutumes de l'ancienne Confédération, prévoit cependant des mécanismes d'aide aux cantons qui seraient frappés par de graves calamités. Or il est exclu, pour les autorités vaudoises, d'y recourir. Le Congrès de Vienne a certes anéanti les espérances bernoises, en échange d'une forte indemnité financière. Mais un appel à l'aide fédérale ne suggérerait-il pas que le canton de Vaud, malgré ses dénégations, ne serait en réalité pas encore capable

¹ Voir les Actes du colloque «Le Canton de Vaud et le Congrès de Vienne 1813-1815», tenu en novembre 2013 (à paraître).

de s'administrer avec la sagesse qu'exigent des circonstances même pénibles? L'inquiétude gagne le canton. Au printemps 1816, le prix des céréales grimpe et, en juillet, les quantités de grain disponibles s'effondrent (Buxcel 1981: 42). On craint des désordres, mais surtout les menées de spéculateurs. Et derrière eux ne se cacheraient peut-être pas les Bernois? Enclines à laisser fonctionner les lois du marché, à croire qu'une intervention de l'Etat aurait plutôt tendance à aggraver une situation de plus en plus tendue, les autorités se décident néanmoins à agir, à la fin de l'été 1816, même si elles renoncent à appliquer les mesures franchement dirigistes que leur soufflait le secrétaire du Département de l'économie. Il est vrai que l'absence de solidarité entre producteurs et consommateurs brisait définitivement un équilibre de plus en plus précaire. Le Conseil d'Etat cherchera à stopper l'hémorragie de céréales et des produits alimentaires et multipliera les achats massifs de blé à l'étranger: activant son réseau de négociants vaudois actifs en Europe, il envoie des missions à Marseille et dans les Etats allemands. Des souscriptions publiques sont organisées. Un riche banquier prête même de l'argent à l'Etat pour qu'il puisse réapprovisionner les greniers du canton.

Le climat s'apaise cependant: en 1817, le marché a retrouvé des allures normales. Le canton a su traverser cette crise sans émeutes. Ces événements ont-ils eu un impact sur la décision d'une trentaine de Vaudois de partir pour le sud de la Russie pour y cultiver des vignes? En réalité, si les crises économiques ont toujours tisonné l'envie migratoire, les effets directs de la disette de 1816 sont difficiles à mesurer. Les années 1820 ne voient d'ailleurs pas les chiffres de l'émigration exploser. De plus, le canton de Vaud essaie plutôt d'aider ses vigneronnes en préservant leur marché: il mène une politique commerciale prudente afin de maintenir les débouchés que la Suisse alémanique offre à son vin (Buxcel 1981: 95). Quoi qu'il en soit, en 1820, Louis-Vincent Tardent (1787-1836), originaire des Ormonts mais enseignant à Vevey, botaniste avisé, disciple de Pestalozzi, convainc ses futurs compagnons de route de tenter l'aventure en Russie où il a

défecté des terres accueillantes pour des vigneron entrepreneurs, près de la ville d'Akkerman, non loin d'Odessa (Gander-Wolf 1974; Grivat 1993). Catherine II avait ouvert les terres situées au sud de son empire et en particulier en Crimée, où fleurira une colonie zurichoise, à la colonisation des étrangers (Bühler *et alii* 1985: 43-50).

Alexandre avait poursuivi l'expérience: des Suisses avaient répondu à son appel, beaucoup d'Allemands aussi. Odessa est une ville neuve et cosmopolite, et des Vaudois y vivent et y travaillent déjà: le libraire Collin et les frères Dantz, actifs dans les affaires; c'est chez ces derniers que le jeune Noir va apprendre son métier de banquier (Noir 2015: 26-27). Parti explorer le domaine visé en 1821, Tardent veut participer à l'aventure et pense trouver en La Harpe l'avocat idéal pour persuader le tsar de leur bonne foi. La Harpe ne se dérobera pas et saura plaider la cause de ses compatriotes. Le convoi quitte la place du Marché de Vevey en 1822. La colonie de Chabag, qui aurait pu s'appeler «Helvetianopolis», est sur le point d'entamer sa prestigieuse histoire. Les raisons profondes qui ont poussé Tardent à fonder une colonie viticole si loin sont assez mystérieuses. S'il est établi que la misère n'a pas poussé ces Vaudois à émigrer, on peut en revanche penser que l'espoir d'améliorer une situation qui, si elle n'était pas catastrophique, se révélait néanmoins mitigée, les motive bel et bien. Tardent signale ainsi au Conseil d'Etat, qu'il tient informé de ses projets mais qui ne le soutient pas, que l'augmentation de la population rend l'exploitation des terres plus aléatoire. De fait, s'il compte 144'507 habitants en 1803, le canton de Vaud en dénombre 30'000 de plus trente ans plus tard, avant d'en recenser 189'675 en 1841 et encore 100'00 de plus aux portes du XX^e siècle.

DES VAUDOIS EN QUÊTE DE NOUVEAUX HORIZONS

L'expédition de Chabag laisserait-elle entendre que les Vaudois auraient abandonné les voies pédagogiques inaugurées par La Harpe pour se concentrer sur une émigration davantage agricole? Loin s'en faut. C'est bien dans le registre de l'éducation que les Vaudois vont exceller. A défaut d'un

dépouillement systématique des archives, un parcours dans les livres d'Or des sociétés d'étudiants donne un certain éclairage sur la situation de l'émigration du personnel éducatif vaudois en direction de la Russie. Une grosse trentaine de destins individuels, bien que parfois sommairement décrits, ont ainsi pu être repérés. On remarque d'ailleurs, sur la base de ces données éparses, que les courbes migratoires épousent celles constatées pour d'autres cantons, avec une grande sensibilité aux crises économiques. Présente dès les années 1820, la poussée migratoire se calme par la suite avant de prendre son envol à partir des années 1860 et, surtout 1870: la crise économique de 1873, consécutive à un krach bancaire survenu en Autriche, et qui durera près de vingt ans, a laissé des traces dans toute l'Europe... La disette de 1847, qui a suscité quelques troubles dans le canton de Vaud se résorbe rapidement, alors que la création de l'Etat fédéral annonce un nouveau dynamisme économique.

Mais l'économie n'explique pas tout. Les variations du nombre des départs se calque aussi sur les décisions politiques de la Russie. Ainsi, le bouillonnement révolutionnaire qui submerge peu à peu l'Europe à partir du début des années 1840 avant d'enflammer le Printemps des peuples en 1848, et les succès que la propagande républicaine récolte en Suisse, bientôt îlot républicain au cœur de l'Europe, détournent le très réactionnaire tsar Nicolas I^{er} de l'envie d'ouvrir les portes de son empire à des suppôts de la révolution; une révolution qu'il s'empressera d'écraser en Hongrie où l'empereur d'Autriche, débordé, l'a appelé à son secours. C'est ainsi que Constantin Lovis, revenu brièvement en Suisse pour régler des affaires familiales, se heurte à un ukase promulgué en 1844, puis renouvelé en 1846, lorsqu'il émet le désir de retourner en Russie (Lovis 2007: 78, 90). Il y parviendra l'année suivante, mais c'est une véritable interdiction d'entrée qui frappe provisoirement les Suisses. Dès 1855 en revanche, l'afflux de Romands est constant: la mode de confier ses enfants à des précepteurs en vue de les préparer dans les meilleures conditions s'est établie, dans la noblesse même appauvrie et dans la bourgeoisie.

On connaît les instituteurs et institutrices vaudois du tsar Alexandre et de sa famille. On sait aussi que, dans leur sillage, des Vaudois trouveront de l'embauche dans de nombreuses grandes familles, appartenant souvent aux hautes sphères de la société russe. Ainsi Charles Gindroz (1792-1857), entré à la Société de Belles-Lettres en 1806, l'année de sa fondation, pasteur de son état, arrive en Russie en 1816 et œuvre auprès de la famille Koutousov². Nombre des précepteurs embauchés en Russie ne restent pas forcément dans ce pays: il s'agit souvent d'une expérience à vocation provisoire, un voyage de formation en quelque sorte. A leur retour, ils entrent en général dans l'enseignement, au niveau du collège souvent et peu embrassent une carrière politique. Le politicien le plus connu ayant passé par la Russie est peut-être Jean-Louis-Benjamin Leresche (1800-1857) qui adhérera au mouvement radical dès sa création, au début des années 1830, et animera son aile la plus à gauche³. Revenu de Russie, il se fait connaître comme journaliste, participe à tous les combats des radicaux, mais son esprit enfiévré suscite la méfiance et il n'obtiendra aucun poste de premier plan une fois ses amis parvenus au pouvoir, en 1845. Il devient enseignant à l'Ecole normale et rédigera la première biographie d'Henri Druey, le chef du radicalisme vaudois et membre du premier Conseil fédéral en 1848. Citons néanmoins Isaac Joly (1818-1901), précepteur en Russie jusqu'en 1844 (Bovard 1982: 274-275). Nommé préfet par les radicaux désormais installés au Château, il sera membre de l'exécutif cantonal de 1862 à 1866. Plus tard, Ernest Grau (1863-1939), après son préceptorat à Paris et en Russie, reprend la direction du Musée d'Avenches et est élu au Grand Conseil⁴.

Ce dernier cas rappelle que les étudiants inventoriés, s'ils se lancent dans une activité éducative à l'étranger, ne vont pas tous en Russie. Le plus célèbre d'entre eux, Charles Monnard, fondateur de Belles-Lettres d'ailleurs et théologien

² *Belles-Lettres de Lausanne...*, 1981, notice 7.

³ *Ibid.*, notice 148; Spothelfer 1995, notice 87.

⁴ *Belles-Lettres de Lausanne, op. cit.*, notice 1300.

frais émoulu de l'Académie, est, au seuil de sa carrière, précepteur à Paris de Tanguy Duchâtel, futur ministre de Guizot (Meuwly 2016). D'autres sont engagés en Allemagne (une dizaine), en France, voire en Roumanie. D'autres encore se rendent bel et bien en Russie mais, plus rarement il est vrai, vêtus de la toge pastorale. Quelques membres de la Société de Zofingue, dont la section vaudoise est fondée en 1821 et affiche une grande proximité avec les milieux de l'Eglise libre née de la scission avec l'Eglise nationale restée sous l'emprise de l'Etat radical, se trouvent dans ce cas.

Parmi ces précepteurs vaudois, beaucoup, à l'instar de Constantin Lovis, y mèneront une carrière parfois brillante. Pas rares sont ceux qui enseignent le français dans des institutions prestigieuses, tels Paul Pilicier (1859-1915), professeur au Corps de cadets de Nijni-Novgorod, Camille Dudan (1889-1963), professeur chez les cadets de Moscou⁵, ou Louis Cornu (1876-1951), professeur au lycée impérial de Tsarskoïe Selo⁶. D'autres atteignent le niveau universitaire. Des décorations honorent souvent leur travail. Citons aussi Adrien Turel (1828-1904), l'un des fondateurs de l'Helvetia vaudoise en 1848, futur vivier des radicaux de ce canton, qui enseignera en Russie; il portera même le titre de conseiller d'Etat à la cour⁷. Il apparaît que, proportionnellement à sa taille, la plus petite des trois sociétés examinées, l'Helvetia, fournit le plus de précepteurs. Peut-on expliquer ce phénomène par le fait que les membres de cette association, fréquentée par des étudiants de l'arrière-pays et plus désargentés, auraient plus de difficultés sur le marché du travail local? Rien ne l'atteste même s'il apparaît que l'essor de l'émigration dès les années 1850 correspond à un intérêt marqué des enfants d'artisans pour les voyages lointains.

Mais il est un fait que peu de noms «connus» ornent l'inventaire des étudiants lausannois prêts à s'expatrier pour gagner leur pain. Seule exception à ce tableau, le Zofingien

⁵ Spothelfer, 1995, notices 1332 et 2297.

⁶ *Belles-Lettres de Lausanne*, 1981, notice 1461.

⁷ *Helvétia. Livre d'Or de la section vaudoise 1847-1982*, 1883, notice 6.

Charles Rambert (1867-1932) enseigne la littérature française dans un institut pour jeunes filles de Saint-Petersbourg avant de revenir en 1906 comme maître de dessin à l'Ecole cantonale de dessin et de reprendre, dix ans plus tard, la direction de cet établissement⁸. La Révolution de 1917 interrompra maintes de ces belles trajectoires de Vaudois entrés au service de l'instruction publique russe. On connaît le destin rocambolesque de Pierre Gilliard (1879-1962), précepteur du dernier tsarévitch et qui accompagnera la famille impériale jusqu'au bout de sa fatale destinée (Girardin 2005). Mais on en rencontre d'autres moins célèbres. Pensons à Ulysse Brélaz (1864-1944), professeur à l'Ecole réale de l'empereur Alexandre à Vologda, chevalier de 2^e classe de l'ordre de Stanislas, qui poursuivra sa carrière sous l'ère bolchévique mais devra se résoudre à se replier en Suisse, en 1924: il trouvera un emploi comme bibliothécaire des facultés de droit et de médecine⁹.

CONCLUSION

La Suisse est une terre d'immigration et d'émigration. On sait l'apport qu'elle a retiré de tous ceux qui sont venus lui offrir leur force de travail, leur inventivité, leur énergie. On s'en souvient moins mais la Suisse a aussi profité de tous ses enfants partis tenter leur chance à l'étranger. Ainsi en va-t-il du service mercenaire: tous ces Suisses qui ont dégainé leur glaive en échange d'un salaire sont parfois revenus au pays peut-être couverts de gloire, mais plus sûrement d'un savoir, d'une expérience dont les milices cantonales, dépourvues de soldats professionnels, ont directement bénéficié, à moindres frais. L'argent public put être investi dans d'autres secteurs. Mais il en est de même pour les autres professions. Longtemps trop peuplés par rapport à leur puissance économique, de nombreux cantons voyaient sans déplaisir émigrer une partie de leurs citoyens indigents: autant de bouches de moins à

⁸ Spothelfer 1995, notice 1567.

⁹ *Helvétia, Livre d'Or de la section vaudoise 1847-1982*, notice 290.

nourrir... Mais c'était aussi un moyen de permettre aux Helvètes de se frotter aux réalités du monde. Dans les années 1860 et 1880, la Société suisse d'émigration militait pour la mise en place d'agents spécialisés dans ces questions au Havre, à New York et à Buenos Aires. L'idée reçut un accueil favorable de la part de certains parlementaires désireux de mieux organiser l'exil volontaire de si nombreux Suisses et Suissesses, et de mieux les entourer dans leur nouvel univers. Le Bernois Jakob Stämpfli et le Vaudois Louis Ruchonnet, deux radicaux qui seront Conseillers fédéraux, s'y opposèrent avec fermeté (Meuwly 2006: 119, 316). Pour eux, un pays ne pouvait s'honorer du départ de ses ressortissants. Il s'agissait au contraire d'un aveu d'échec: un Etat devait s'efforcer de garder ses citoyens sur le sol national et ne pas encourager leur départ; il devait avant tout travailler à leur offrir des conditions de vie décentes là où, en réalité, ils souhaitaient vivre! Il n'empêche que l'apport de ces émigrés sera important pour la Suisse...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (à paraître): Actes du colloque «Le Canton de Vaud et le Congrès de Vienne 1813-1815», tenu en novembre 2013.
- Belles-Lettres de Lausanne. Livre d'Or du 175^{ème} anniversaire 1806-1981*, Imprimerie des arts et métiers, 1981, Lausanne.
- Helvetia. Livre d'Or de la section vaudoise 1847-1982*, 1883, Lausanne: Imprimerie Ruckstuhl.
- AUBERSON David, GEX Nicolas, 2011: «La Harpe et l'histoire», In: Olivier Meuwly (dir.), *Frédéric-César de La Harpe 1754-1838*, (=Bibliothèque historique vaudoise N° 134), p. 110-121.
- BERTRAND Jean-Bernard, 1938-1939: «Valaisans en Russie», *Annales valaisannes*, juin 1938 et juin 1939, p. 357-369.
- BOVARD Pierre-André, 1982: *Le gouvernement vaudois de 1803 à 1962*, Morges: Editions de Peyrollaz.
- BÜHLER Roman *et alii*, 1985: *Schweizer im Zarenreich. Zur Geschichte der Auswanderung nach Russland*, Zurich: Hans Rohr.
- BUXCEL Emile, 1981: *Aspects de la structure économique vaudoise 1803-1850* (Bibliothèque historique vaudoise N° 71), Lausanne.
- EIMANN Amandine, 2005: «Jeanne Huc-Mazelet (1765-1852), préceptrice à la cour impériale de Russie: une émigration réussie?», mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Lausanne.
- GANDER-WOLF Heidi, 1974: *Chabag. Schweizer Kolonie am Schwarzen Meer*, Lausanne: Multi-Office.
- GIRARDIN Daniel, 2005: *Précepteur des Romanov. Le destin russe de Pierre Gilliard*, Arles: Actes Sud.
- GRIVAT Olivier, 1993: *Les vigneronnes suisses du tsar*, Chappelle-sur-Moudon: Editions Ketty & Alexandre.
- GRISONI Albertine, 2015: «Eduquer des princesses. Jeanne Huc-Mazelet (1765-1852) et Esther Rath (1764-1844), gouvernantes à la cour impériale», mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Lausanne.

- LOVIS Jeanne, 2007: *Un Jurassien chez les tsars. Constantin Lovis, 1807-1887. Précepteur en Russie*, Neuchâtel: Alphil.
- MAEDER Alain, 1990: *Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'empire russe (1800-1890)*, Cahiers de l'Institut d'histoire, Université de Neuchâtel.
- MEUWLY Olivier, 2006: *Louis Ruchonnet 1834-1893. Un homme d'Etat entre action et idéal*, Bibliothèque historique vaudoise N° 128, Lausanne.
- , 2016: «Le libéralisme moral de Charles Monnard», In: Olivier Meuwly (dir.), *Charles Monnard 1790-1865. Un libéral atypique*, Bibliothèque historique vaudoise N° 143, Lausanne, p. 77-98.
- MOESCHLER Pierre-Yves, 2016: «Henri Farron, heureux en Russie, malheureux en Suisse», *Passé simple. Mensuel romand d'histoire et d'archéologie*, N° 14, avril, p. 3-11.
- NOIR François David, 2015: *Journal de voyage. Lausanne-Chabag-Odessa*, présenté et annoté par Jean-Pierre Bastian, Bière: Cabédita.
- PERROCHON Henri, 1937: «Une amie vaudoise de Mme Schiller: Jeanne Huc-Mazelet», *Revue historique vaudoise*, N° 45, p. 321-338.
- SPOTHELFER Jean-Marc, 1995: *Les Zofingiens. Livre d'or de la section vaudoise*, Bière: Cabédita.
- STROEV Alexandre, 2011: «Les débuts pédagogiques de Frédéric-César de La Harpe», In: Olivier Meuwly (dir.), *Frédéric-César de La Harpe 1754-1838*, Bibliothèque historique vaudoise N° 134, p. 23-35.
- SYBURRA-BERTELLETO Romaine, 2007: *Mon cher frère Auguste (1804-1853) et César (1811-1897) Ducrey. Deux frères, deux carrières, une correspondance*, Sedunum Nostrum, Association pour la sauvegarde de la cité historique de Sion, Bulletin N° 78.
- TOSATO-RIGO Danièle, 2012: «Les relations russo-vaudoises à l'époque de Frédéric-César de La Harpe», In: Irina Karapetyants, Olivier Meuwly (dirs), *Les Vaudois en Russie. Colloque du 16 septembre 2009*, Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture, Moskva, p. 34-44.

**Les colonies suisses du bord de la mer Noire et de
Crimée dans le premier tiers du XIX^e:
survol des documents dans les Archives
historiques russes d'Etat à Saint-Pétersbourg**

Sergey KASHCHENKO, Elena KASHCHENKO
(Saint-Pétersbourg, Russie),
Irina IVANOVA (Lausanne, Suisse)

Depuis ces dernières décennies, l'histoire des colonies suisses du bord de la mer Noire et de Crimée attire l'attention de nombreux chercheurs et journalistes (Grivat, 1993, Grivat, 1997, Grivat, 1998, Dubois, 2003, Collmer 2001, Bastian, 2016, Salem, 2016, etc.), après avoir été pendant assez longtemps un sujet peu connu. Les objectifs de ces travaux varient en fonction du public visé: certains ouvrages sont destinés aux spécialistes de différents domaines (par exemple de droit, d'économie, de démographie historique), les autres visent le large public qui s'intéresse à l'histoire des relations entre la Suisse et la Russie. Ces travaux se basent sur des sources très différentes: des souvenirs racontés par les descendants des colons suisses, c'est-à-dire de l'histoire orale, jusqu'à la correspondance et le matériel des archives familiales et / ou officielles.

Cependant, indépendamment du nombre et de la variabilité des sources, la qualité scientifique d'un travail en histoire est déterminée en grande partie par la fiabilité de ses sources et la rigueur de leur analyse. Pour cette raison, la question de l'analyse des sources dans les archives officielles demeure importante.

Aujourd'hui, en dépit d'un bon nombre des travaux sur les colonies suisses, la question d'une liste exhaustive des archives russes dans lesquelles se trouvent des documents importants pour ce sujet reste actuelle. Bien qu'existent à

Zurich les Archives des Suisses de Russie¹ qui sont très riches en informations, il reste certaines lacunes à combler. Notre article cherche à effectuer en partie cette tâche.

Actuellement, nous pouvons indiquer plusieurs archives qui contiennent des documents sur les colonies suisses du sud de la Russie.

Tout d'abord, ces sont les archives d'Etat à Moscou et à Saint-Pétersbourg, dans lesquelles sont conservés des fonds de différents ministères de l'Empire russe.

Puis, il faut indiquer les Archives d'Etat des régions d'Orel (GAOO) et de Smolensk (GASO). Ces archives ont été décrites dans la thèse de doctorat d'Anastasija Tixonova intitulée *La surveillance des étrangers dans l'Empire russe (1801-1861)* [*Nadzor za inostrancami v Rossijskoj imperii (1801-1861)*] (Briansk, 2004). Dans l'annexe de sa thèse, cette chercheuse a publié plusieurs documents très intéressants.

Ensuite, il faut mentionner un recueil de documents et de matériaux sur l'histoire des relations entre la Suisse et la Russie, publié en 1995². Bien qu'une grande partie des documents traitent des relations diplomatiques et politiques, on y trouve aussi des documents concernant le rôle des colons suisses dans l'économie de la Russie.

Des documents concernant la vie des colons suisses se trouvent aussi dans les Archives d'Etat de Crimée.

Enfin, il faut indiquer les archives d'Etat de la région d'Odessa en Ukraine. Ces archives contiennent des documents importants sur la vie des colons suisses au sud de la Russie. Une analyse de ces archives a été faite dans l'ouvrage de Valentina Onoprienko *Un vrai paradis sur la terre de Chaba...*³ [*Istinnyj raj na šabskoj zemle...*] (Onoprienko 2009). Dans ce travail on trouve la publication de 72

¹ Russlandschweizer-Archiv RSA, Schweizerisches Sozialarchiv, Zurich.

² V. *Rossija – Švejcarija, 1813-1955*, 1995.

³ Le nom de ce village a varié au cours des siècles. On trouve les variantes suivantes: Chabag, Chaba, Chabo.

documents importants, qui incluent aussi bien la correspondance de Louis-Vincent Tardent (1787-1836) avec le général I. Insov (1768-1845) et avec le comte M. Voronzov (1782-1856), que des documents du gouverneur de Nouvelle-Russie [*Novorossija*], le général F. Pahlen (1780-1863), et une lettre du Grand-Duc Mikhail Pavlovitch Romanov (1798-1849).

Cependant, notre recherche a montré qu'une grande partie du matériau des archives d'Etat reste peu explorée.

Ainsi, nous nous sommes limités aux Archives historiques d'Etat de Russie à Saint-Pétersbourg pour établir la liste des documents sur les colonies suisses de Bessarabie et du sud de la Russie qui s'y trouvent.

Nous avons trouvé 174 dossiers dans 10 fonds qui traitent de ce sujet. Ce sont les fonds suivants:

- F. 1263. Comité des ministres (par exemple, Journal du Comité des ministres du 26 décembre 1816 sur les nouveaux colons autrichiens et suisses incluant un rapport du gouverneur de Kherson sur l'arrivée des familles suisses, ou bien le Journal de décembre 1819 sur l'attribution de terres au général-adjutant Jomini pour l'établissement des colons suisses).
- F. 379. Département des biens d'Etat du Ministère des finances (1811-1837), (par exemple, inventaire 2, dossier N° 115, 1835 «Rapport du gouverneur de Nouvelle-Russie et de Bessarabie sur un accord établi entre lui et M. Tardent, originaire de Suisse, sur les conditions de la gestion par ce dernier des vignes de la couronne dans le district d'Akkerman dans le gouvernorat de Bessarabie». 328 pages).
- F. 383. Premier département du Ministère des biens d'Etat (1837-1866), (par exemple, le dossier N°190, «De l'intention de l'officier français Ziegler de s'établir avec sa famille et ses parents en Russie, ainsi que de ses intentions d'organiser une émigration de colons et de mennonites suisses et allemands en Nouvelle-Russie, à Odessa», partie 1, 1803, langues russe, allemand, français, 514 pages, etc).

- F. 398. Département de l'agriculture du Ministère de l'agriculture (1837-1918).
- F. 821. Département des cultes des confessions étrangères du Ministère des affaires intérieures (1832-1917).
- F. 828. Consistoire général évangélique luthérien (1832-1918), (par exemple, opus 14, «Les registres des églises du district consistorial de Saint-Petersbourg, 1833-1885, en allemand». Les paroisses des provinces de Tauride et de Bessarabie faisaient partie de ce district).
- F. 1284. Département des affaires générales du Ministère des affaires intérieures (1842-1918), (par exemple, opus 11, dossier N° 90, «L'affaire de la vente de jardins de la couronne en Bessarabie et de l'installation des habitants du village Chaba à Akkerman [...]», 1826, 6 pages).
- F. 1409. Chancellerie personnelle de Sa Majesté l'Empereur (1812-1917).
- F. 1399. Collection des cartes, des plans et des graphiques des Archives du Sénat de Saint-Petersbourg.
- F. 1181. Comité général de l'organisation de l'état rural (1861-1882).

Tous ces dossiers sont accessibles à la consultation. Cependant, il faut noter plusieurs particularités dans la façon de les aborder.

Tout d'abord, beaucoup de dossiers contiennent des documents écrits en trois langues: russe, français et allemand. Les textes en français et en allemand sont des lettres ou bien des demandes déposées par les organisateurs de l'émigration de Suisse vers la Russie. Dans la plupart des cas, ces textes sont accompagnés d'une traduction en russe, faite par un traducteur officiel pour l'administration d'un Ministère. Cependant, parfois, on trouve des textes non traduits.

Il faut aussi préciser que la lecture des textes en allemand est la plus difficile, car ce sont des documents écrits par des particuliers et souvent avec une écriture peu lisible. De plus, il s'agit de l'écriture allemande gothique, rédigée sur une feuille de papier fin. Ainsi, un texte écrit sur le verso d'une feuille de papier transparaît sur le recto. Cela crée un mélange

de lettres qui gêne la lecture. Souvent, c'est seulement une traduction en russe qui permet de comprendre le contenu de ce type de documents. De plus, ces traductions sont écrites sur du papier officiel, donc plus épais, et par un clerc professionnel, donc d'une écriture assez lisible.

Ensuite, les dossiers officiels des différents ministères sont constitués selon une règle importante: chaque document postérieur inclut tous les documents précédents traitant du même sujet. D'un côté, on peut le voir comme un fait négatif, car cela crée des dossiers volumineux et redondants. Mais, d'un autre côté, grâce à cette habitude, il est plus facile de saisir tous les détails d'une affaire. De plus, un texte peu lisible dans un document est peut-être plus lisible dans un document postérieur.

Enfin, la plupart des dossiers des ministères existent sous forme de microfilms assez vieux, ce qui rend le travail difficile.

L'analyse de ces dossiers, souvent volumineux, a montré qu'ils contiennent des informations peu connues et présentent ainsi un intérêt particulier pour l'histoire des colonies suisses du bord de la mer Noire et de Bessarabie. Il est intéressant d'indiquer qu'on trouve dans ces archives des matériaux non seulement sur l'émigration réussie, comme, par exemple, l'histoire de la colonie suisse de Zurichthal en Crimée ou celle de Chabag près d'Odessa, mais aussi des dossiers contenant la description des tentatives d'émigration en Russie ayant échoué.

Puisque ce sont des cas inconnus, nous allons présenter deux affaires selon nous intéressantes.

1. TENTATIVE D'ÉMIGRATION DES FABRICANTS DE SOIE DE ZURICH (JANVIER-AOÛT 1804)

Le dossier du Fonds 383, opus 29, N° 218 intitulé «Du rapport du comte Voronzov sur une proposition des étrangers Eschmann et Meyer d'inviter des artisans suisses pour

organiser des manufactures de soie et de mousseline dans le sud de la Russie» contient la correspondance entre le consul de l'Empire russe à Hambourg, M. Andrej Forsmann, avec le Ministre des affaires extérieures, M. le comte Aleksandr Voronzov (1741-1805), le ministre des affaires intérieures, M. le comte Victor Kochubej (1768-1834), et le ministère du Commerce. L'affaire se déroula entre le 22 janvier et le 9 août 1804.

Le consul de Russie à Hambourg transmet au Ministère des affaires extérieures une proposition de deux marchands suisses, Rodolphe Eschmann et Christoff Meyer, originaires de Zurich qui s'étaient établis à Hambourg et qui se présentèrent comme délégués des fabricants de soie de Zurich. Selon les lettres de ces délégués, certains fabricants cherchaient à s'expatrier au sud de la Russie, surtout en Crimée⁴, et à organiser là-bas la production de soie et de mousseline. Cette région attira leur attention par son climat doux et propice au développement de cette industrie, ainsi que par la proximité de la mer.

Dans ce but, les Suisses ont élaboré en détail un programme d'organisation de la production de soie et de mousseline en Nouvelle-Russie⁵. Ce programme commence

⁴ Le khanat de Crimée est entré dans l'Empire russe en 1783. Son territoire a reçu le nom de Tauride. Il faisait partie de la région du sud de la Russie nommée Nouvelle-Russie par Catherine II.

⁵ La Nouvelle-Russie [*'Novorossija'*] est une région historico-culturelle du sud de la Russie qui incluait un vaste territoire de steppe au bord de la mer Noire. Ce territoire est entré dans l'Empire russe dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle comme résultat des guerres entre l'Empire russe et l'Empire ottoman. Ce nom a été utilisé jusqu'au début du XX^e siècle, puis il a été remplacé par le nom «Région septentrionale de la mer Noire» [*'Severnoje Pričernomor'je'*]. Le territoire de la province de Nouvelle-Russie incluait les gouvernorats de Kherson, d'Ekateronoslav et de Tauride. Dans l'Empire russe, la Nouvelle-Russie était caractérisée par le haut niveau culturel et administratif de ses gouverneurs. La population de Nouvelle-Russie était très hétérogène: des Russes, des Ukrainiens, des Grecs, des Serbes, des Bulgares, des Tatares, des Arméniens, des

par la sélection d'artisans expérimentés de Zurich. Puis, il contient la description de la construction de manufactures, de la fourniture de l'outillage et du matériel nécessaires. Et enfin, il se termine par les perspectives d'exportation des produits dans les pays voisins et par l'organisation de la vente dans toute la Russie.

Outre le développement de l'industrie soyée en Crimée, ce programme prévoit aussi le développement de l'agriculture : les colons suisses envisageaient de planter des mûriers [*šelkovicá*], des vignes et à aménager des jardins.

Entre autres détails importants, il est intéressant de voir les critères de sélection des futurs colons. Outre le professionnalisme et l'aisance matérielle, il fallait posséder des qualités morales:

Pour cela [émigrer en Russie], il faut choisir les gens qui, considérant leurs compétences, leur morale et leur savoir-faire, conviendront à ce programme et seront bien à leur place; il ne faut pas engager des gens de couche inférieure, que l'on peut recruter comme soldats, mais il faut trouver ceux qui voient des perspectives pour eux-mêmes et pour leurs familles, ceux qui sont tentés par l'ambition et la réussite de faire fortune et qui sont fiables et honnêtes⁶.

Pour réaliser ce programme, les fabricants suisses ont envisagé d'organiser l'expatriation de 200 personnes, femmes et enfants inclus. Les futurs colons suisses voulaient obtenir du gouvernement russe les garanties d'être accueillis dans les conditions qui avaient été instituées par l'impératrice Catherine II dans ses manifestes sur l'établissement des étrangers en Russie de 1762 et 1763.

Parmi ces avantages, on trouve la liberté du choix du lieu d'installation, un prêt pour le voyage et pour l'établissement, l'attribution de 60 arpents de terre à chaque famille, la liberté d'élire des gouverneurs locaux, c'est-à-dire

Allemands (<https://ru.wikipedia.org/wiki/Novorossija>, site consulté le 16 mars 2017)

⁶ RGIA, Fonds 383, op. 29, N° 218, p. 24, verso.

l'autogestion pour les colonies, la liberté de confession, l'exemption du service militaire et du service d'Etat, l'exemption d'impôts pour dix ans, la liberté d'organiser les manufactures et le commerce⁷.

Les fabricants suisses ont présenté toutes ces conditions dans l'annexe «A» de leur lettre et ont demandé au gouvernement russe de leur accorder un terrain propice pour une telle colonie, ainsi que d'allouer un prêt pour leur déplacement et un prêt pour organiser les manufactures. Ces demandes étaient justifiées par un calcul détaillé des dépenses présenté dans l'annexe «B» et constituant la somme de 75'000 roubles (20'000 pour la migration et 55'000 pour l'organisation de la production). Avec cela, les Suisses précisèrent que deux tiers de cette somme seraient un capital qui, dans un avenir très proche, devrait donner des intérêts et que seul un tiers de l'argent, utilisé pour le trajet, serait réellement perdu⁸.

Dans cette proposition des marchands et des fabricants suisses, il est intéressant de voir la motivation de leur expatriation en Russie. Il faut prendre en compte que cette idée a germé en 1803-1804, lorsque la Suisse se trouvait sous le contrôle de la France, après avoir été conquise par Napoléon. La situation instable politiquement et économiquement, ainsi que la tension intérieure ont provoqué un déclin de l'industrie, plus particulièrement celle du textile. Comme l'écrivent les marchands Eschmann et Meyer: «Dans l'état politique et commercial actuel de l'Europe, quand une grande quantité de gens de différents métiers sont entrés en déclin, en partie en considération de la situation politique, et en partie en considération de différentes branches de l'industrie», beaucoup de citoyens suisses parmi les meilleurs fuient la cruauté et la violence vers d'autres pays⁹.

⁷ *Ibid.*, p. 34-35.

⁸ *Ibid.*, p. 20-38

⁹ *Ibid.*, p. 3-4.

Il est intéressant de noter qu'Eschmann et Meyer indiquent comme source de leur idée d'émigrer dans la région du sud de la Russie les annonces dans la presse et les articles dans lesquels on parle des programmes et des subventions accordées par le gouvernement de l'Empire russe pour peupler la Nouvelle-Russie et la Crimée. Cela explique pourquoi les marchands suisses de Hambourg et les fabricants de Zurich ont été attirés par la possibilité de développer l'industrie textile dans ces régions de la Russie.

La proposition des marchands suisses de Hambourg a été bien appréciée par le consul russe Andrej Forsmann, qui a transmis leur proposition et ses propres commentaires de soutien aussi bien au ministère du commerce qu'au ministère des affaires extérieures. Il appuya de toutes ses forces la proposition des Suisses en indiquant que leur programme correspondait bien à l'intention de l'empereur Alexandre de développer l'industrie et le commerce dans les régions du sud de la Russie. De plus, dans ses dépêches diplomatiques, il insiste plusieurs fois sur le fait que les Suisses surpassent les autres nations par leur assiduité au travail, leur sérieux et leurs compétences dans le domaine. Pour toutes ces raisons, l'immigration des fabricants suisses de soie en Russie pourra apporter beaucoup d'avantages au pays. On voit que Forsmann porta une attention particulière à cette affaire, car il écrivit deux fois au ministère du commerce, au ministère des affaires extérieures, ainsi qu'au comte Victor Kochubej, Ministre des affaires intérieures en personne, en lui demandant de donner sa réponse au plus vite.

A juger des dates de cette correspondance, les dépêches de Forsmann passèrent assez vite les étapes bureaucratiques, car l'avantage de ce projet pour l'Etat était évident. Grâce au soulignement des passages importants aussi bien dans les lettres des Suisses que dans les dépêches de Forsmann, on voit bien comment se déroulait le travail avec ces documents dans les ministères. Le passage de ces documents à travers les instances ministérielles et les réponses à Forsmann ne prirent

pas plus d'un mois. Déjà en mars 1804 le projet des fabricants suisses fut présenté à l'empereur Alexandre I.

Au début mars 1804, Forsmann a reçu une réponse de la part du ministère des affaires extérieures disant que celui-ci préparait de nouvelles règles d'accueil pour les colons. Le 4 mai 1804, le ministre des affaires extérieures, le comte Kochubej, a transmis à Forsmann l'avis de l'empereur, qui connaissait bien les problèmes de l'immigration des Suisses en Russie. Pour cette raison, dans les nouvelles règles, le gouvernement russe a cessé de donner une subvention pour le voyage et l'établissement des colons, ce qui fait que les candidats à l'émigration devront désormais être des gens avec des moyens. De plus, dans le peuplement de la Nouvelle-Russie, il fallait privilégier les agriculteurs, les vigneron et les éleveurs de bestiaux. En ce qui concerne les fabricants suisses de soie, l'empereur leur a proposé de s'établir dans d'autres régions, plus à l'intérieur de la Russie. Dans ce cas, le gouvernement russe était prêt à leur accorder une aide financière.

Au début mai 1804, Forsmann a reçu une réponse officielle du comte Kochubej contenant les propositions de l'empereur¹⁰. Selon la réponse de Forsmann à cette lettre, l'ordre de l'empereur sur la diffusion des nouvelles règles d'immigration dans les régions du sud de la Russie a été exécuté : ces règles ont été publiées dans les journaux, et les marchands suisses de Hambourg, ainsi que les fabricants suisses de Zurich, en ont été informés.

Il est fort probable que cette réponse du gouvernement russe ne correspondit pas à leurs attentes. Pour cette raison, au début août 1804, Forsmann écrivit au ministère du comte Kochubej qu'il avait reçu la réponse de Rodolph Eschmann et que ce dernier était évidemment déçu de la décision officielle. Eschmann a exprimé sèchement sa reconnaissance au gouvernement russe et a précisé qu'il avait proposé une affaire très avantageuse qui aurait pu servir à la prospérité de la

¹⁰ RGIA, Fonds 383, op. 29, dossier N° 218, p. 52.

Russie. Après la réponse officielle du gouvernement russe, la plupart des fabricants de Zurich prêts pour l'émigration en Russie ont changé d'avis et ont décidé de partir avec leurs biens en Louisiane.

Ainsi, on voit que, même sans avoir un résultat positif, cette affaire présente un intérêt pour les historiens.

Premièrement, cette affaire met en évidence la procédure à travers laquelle passait une demande d'immigration en Russie. En 1804, les affaires d'immigration étaient traitées par le Ministère des affaires intérieures, contrairement aux attentes que cela devrait être le travail du Ministère des affaires extérieures. Le ministre en personne étudiait les demandes et les présentait à l'empereur qui, à son tour, analysait la situation et prenait une décision.

Deuxièmement, l'affaire d'Eschmann et de Meyer livre un témoignage concret de la situation politique et économique complexe dans la Suisse conquise par Napoléon. Malgré les efforts de Napoléon de régler et d'apaiser la situation politique tendue en Suisse¹¹, certaines personnes aisées, comme les fabricants de soie qui était une des branches principales de l'économie suisse à cette époque, tentèrent de quitter le pays et de s'installer à l'étranger.

Troisièmement, cette affaire contient aussi le témoignage de la volonté du gouvernement russe d'organiser le peuplement des territoires obtenus après les guerres avec l'Empire ottoman, c'est-à-dire la Nouvelle-Russie et la Bessarabie¹². Il est intéressant de noter que c'est l'empereur en personne qui a indiqué la nécessité d'accueillir d'avantage d'agriculteurs, de vigneron et d'éleveurs de bestiaux. Pour le développement de l'industrie textile, l'empereur a proposé aux fabricants suisses de s'installer plutôt dans les régions centrales de la Russie.

¹¹ L'Acte de Médiation a été proclamé le 19 février 1803.

¹² La Bessarabie est une région située entre la mer Noire et les fleuves Danube, Prout et Dniestr. Son territoire est entré dans l'Empire russe en 1812, après la guerre contre l'Empire ottoman.

Quatrièmement, le projet lui-même des fabricants suisses présente un intérêt particulier, car il montre un programme détaillé de transfert et de développement d'une industrie textile dans les régions du sud de la Russie. Les Suisses ont insisté sur le fait que c'est cette région-là qui ouvrirait le plus de possibilités pour organiser une telle industrie. De plus, ils ont programmé en même temps le développement de l'économie rurale. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'ils aient refusé d'émigrer en Russie après avoir reçu la proposition de l'empereur de s'établir dans les régions centrales du pays.

Ainsi, cette affaire apporte des informations importantes sur les tentatives d'émigration de Suisse en Russie et sur la colonisation de la Nouvelle-Russie.

2. TENTATIVE DE JOHANN BIHLER D'ORGANISER UNE MIGRATION DE 1'000 ARTISANS SUISSES EN NOUVELLE RUSSIE (FÉVRIER-NOVEMBRE 1820)

Une autre tentative avortée d'organiser l'installation d'artisans et de fabricants suisses en Nouvelle-Russie est présente le dossier N° 464, qui se trouve dans le fonds n° 383 du Premier ministère des biens d'Etat¹³. Il est intitulé «De la lettre de l'étranger Bihler concernant la permission pour 1 000 familles d'artisans suisses de s'installer par leurs propres moyens dans la région du sud de la Russie». L'affaire se déroula entre le 13 février et le 16 novembre 1820.

Le prédicateur suisse Johann Bihler, venu à Odessa et ayant des contacts avec la Communauté évangélique de la région du sud de la Russie, s'adresse au Ministère des affaires intérieures pour proposer l'installation de familles d'artisans, de peintres et de fabricants suisses en Nouvelle-Russie. Il souligne plus particulièrement la présence dans ce groupe de fabricants de coton et met en avant le fait que tous ces gens

¹³ RGALI, fonds 383, op. 29, dossier N° 464.

sont aisés, laborieux, pieux et qu'ils seront des citoyens dociles.

Dans la lettre de Bihler, on voit qu'il connaît bien la situation des terres libres du sud de la Russie, car il indique que près des villes Ochakov et Ovidiopol il y a beaucoup de terres d'Etat non occupées que les colons suisses pourront mettre en valeur. Il demande d'attribuer à chaque famille 60 arpents¹⁴, en précisant que les colons ne demandent pas de subsides du gouvernement russe et qu'ils vont se déplacer par leurs propres moyens.



Carte de la Nouvelle Russie, avec Ochakov, Ovidiopol et Odessa.

Comme conditions pour que les Suisses émigrent, Bihler indique ceci:

- accorder aux colons suisses les mêmes droits qu'aux autres colons étrangers en Russie, c'est-à-dire l'élection libre de leurs dirigeants et le libre choix de la confession

¹⁴ Ancienne unité de superficie agraire, 60 arpents ≈ 65 ha.

- indiquer par avance combien des terres seront attribuées aux Suisses, afin de ne faire venir que le nombre de familles nécessaires, et ce afin d'éviter problèmes et querelles;
- permettre aux colons suisses de transporter librement les outils, le matériel et les produits nécessaires au travail des artisans et des fabricants;
- fournir aux colons des passeports pour faciliter le passage des frontières et le transport de leurs biens.

Il est intéressant de noter la dernière condition formulée par Bihler: puisque, parmi les colons, il y aura des catholiques, Bihler insiste pour qu'on n'engage pas pour eux de prêtres jésuites.

Le 20 février 1820 déjà, une semaine après la réception de la lettre de Bihler, le Département des biens d'Etat et des bâtiments publics près le Ministère des affaires intérieures prépara un rapport au ministre, le compte Kochubej, dans lequel on trouve aussi bien la demande de Bihler qu'un historique des tentatives d'immigration des Suisses en Nouvelle-Russie. De plus, dans ce rapport, on peut relever qu'en octobre 1819, l'empereur a interdit aux ambassades russes de fournir des passeports aux étrangers qui cherchaient à quitter leurs pays pour s'installer en Russie et dans le Royaume de Pologne. L'empereur a justifié sa décision par le fait qu'il restait peu de terres d'Etat non occupées en Nouvelle-Russie.

Il est intéressant de noter que le Département, tout en faisant part de la décision de l'empereur, ajoute aussitôt un renseignement qui précise que près d'Ovidiopol il reste 13 000 arpents de territoire libres, et que près d'Ochakov on trouve plus de 11'000 arpents libres. En même temps, dans la province de Tauride, il reste plus de 400 000 arpents de territoire non-occupés.

Ces données statistiques sont utilisées un peu plus bas dans le texte pour argumenter la décision du Département de soutenir la demande de Bihler, en dépit de l'ordre de l'empereur. Le Département montre son intérêt à aider les Suisses à s'installer sur ce territoire. Il s'appuie sur trois

arguments importants, à savoir, premièrement, les colons suisses sont des artisans et des fabricants, et ceci apportera, sans doute, un bénéfice à la Nouvelle-Russie. Deuxièmement, les colons suisses ne demandent pas d'argent. Ils sollicitent seulement l'attribution de terres et l'octroi des droits des colons étrangers. Troisièmement, selon le renseignement cité, il y a suffisamment de terres libres pour accueillir les Suisses.

Pour sortir de cette situation gênante et pour ne pas s'opposer à l'ordre de l'empereur, le Département trouve une solution.

Tout d'abord, il propose d'obtenir la permission personnelle de l'empereur pour cette immigration donnée. Puis, il propose, pour commencer, d'attribuer aux Suisses 30'000 arpents de terre au total. Ensuite, il décide que la quantité de terres attribuées à chaque famille sera de 20 arpents, car ces Suisses sont des artisans et des fabricants, tout en gardant le nombre de 60 arpents uniquement pour les familles d'agriculteurs. Enfin, le Département confirme que les colons suisses auront tous les droits octroyés aux étrangers, mais qu'ils ne pourront pas demander d'aide financière au gouvernement russe. De plus, si un des colons devait se trouver une fois dans une situation financière difficile, il devra aller proposer ses services auprès de colons aisés.

Seulement une semaine plus tard, le 27 février, le ministre en personne, le comte Kochubej, apporte son soutien à la décision du Département, tout en soulignant que les colons suisses ne demandent au gouvernement russe que des terres et les droits qui sont déjà octroyés aux autres colons étrangers. Cela les distingue des colons précédents qui avaient demandé au gouvernement une aide financière pour faire le voyage et s'installer. C'est cela qui avait provoqué le refus de l'empereur.

Le ministre précise notamment que, même si seule une moitié des colons suisses est vraiment composée d'artisans et de fabricants, comme l'affirme Bihler, cela sera un grand avantage pour la Nouvelle-Russie. En plus, le Ministre exige que toutes ces décisions devront être annoncées à Bihler et

qu'il devra signer un document confirmant qu'il est informé officiellement des règles de migration.

Déjà vers la mi-avril, la résolution de l'empereur a été prise. L'empereur a proposé au Comité de gestion¹⁵ d'établir combien coûtera exactement le voyage des Suisses dans la région du sud de Russie et combien coûtera leur installation. Cette information devra être communiquée aussi bien aux colons suisses qu'à tous les ambassades et consulats de Russie en Europe, pour qu'ils puissent informer tous les candidats à l'émigration. Dans ce cas, les futurs colons peuvent calculer les moyens nécessaires à leur projet.

L'empereur a souligné que ces précautions étaient indispensables, car le gouvernement russe avait déjà connu des expériences négatives, quand il avait dû aider financièrement des migrants arrivés à la frontière russe dans un état misérable.

Le 30 avril 1820, le Comité de gestion des colonies dans la région sud de la Russie a reçu l'ordre du ministre des affaires intérieures de recueillir les données exactes pour savoir quelle somme d'argent est nécessaire pour le voyage depuis la Suisse et les régions du sud de l'Allemagne vers la Russie, ainsi que pour l'emménagement, l'achat du ménage [*'obzavedenije xozjajstvom'*] et l'alimentation d'une famille jusqu'à la première récolte. Ce compte devra être fait en allemand et transmis aussi bien à Bihler qu'au baron Kridner, l'ambassadeur russe à Berne.

Fin septembre 1820, le Comité de gestion envoya au ministère des affaires intérieures sa réponse avec le compte demandé et l'informa que ceci avait été communiqué à Bihler et au baron Kridner.

Dans la même réponse, le Comité de gestion informe que les territoires près des villes d'Ochakov et d'Ovidiopol sont déjà réservés pour l'établissement de 815 familles venues

¹⁵ Le Comité de gestion des colonies dans la région sud de la Russie [*'Popečitel'nyj sovet o kolonijax Južnogo kraja Rossii'*] a été fondé en 1819 à Ekaterinoslav. Entre 1820 et 1833 son siège se trouvait à Chisinau, puis il a déménagé à Odessa (Brockhaus et Efron, 1898, t. XXIV, p. 672-675).

de Bavière et du Wurtemberg. Pour cette raison, le Comité peut attribuer aux Suisses les terres près des colonies des mennonites dans le district de Melitopol de la province de Tauride, car cet endroit convient mieux pour la construction des différentes manufactures.



Carte de la Nouvelle Russie avec Melitopol.

Le compte annexé à cette réponse présente un intérêt particulier, car il contient le calcul exact des dépenses d'une famille de six personnes pour la migration de Suisse et d'Allemagne de sud vers la Russie. La somme totale du trajet représente 1'000 roubles russes. L'alimentation jusqu'à la première récolte (approximativement une année) coûte 432 roubles.

Le liste des dépenses pour un ménage contient les montants suivants:

Construction de la maison	300 roub.
Paire de chevaux	150 roub.
Char	35 roub.
Deux paires de bœufs	300 roub.
Charrue	80 roub.
Vache laitière	40 roub.
Herse	25 roub.

Paire de chars pour les bœufs 60 roub.
 Petites choses pour le ménage 78 roub.

Ainsi la somme totale des dépenses pour une année se monte à 2'500 roubles. Il faut noter que si plusieurs familles émigrent et s'installent ensemble, le coût diminue.

Toutes ces données ont été communiquées à Bihler qui avait insisté pour que l'ambassade russe fournisse des passeports aux colons suisses le plus vite possible.

Le dernier document qui suivit la lettre du Comité de gestion dans ce dossier date du 16 novembre 1820. Il annonce que le projet de Bihler est abandonné, parce qu'il y a eu une demande du citoyen suisse Tardent de s'installer avec des compatriotes en Bessarabie près de la ville d'Akkerman. Pour cette raison, un nouveau dossier a été ouvert et le dossier de Bihler, clos.



Бессарабская губерния в 1914 году

Carte de Bessarabie avec Akkerman, Odessa et Chabag

Il reste à savoir, pourquoi la demande déposée par le botaniste de Vevey Louis-Vincent Tardent (1787-1836) a empêché l'émigration organisée par Johann Bihler. Malgré le fait que c'étaient deux groupes des gens de métiers différents et qu'ils devaient s'installer dans des régions différentes, la deuxième demande a interrompu le déroulement d'une affaire presque achevée. Pour trouver la réponse à cette question, il faudra étudier les dossiers de l'émigration des vigneron du canton de Vaud en Bessarabie. Ce sera pour une prochaine étude.

CONCLUSION

L'analyse de ces deux cas de tentative d'émigration non aboutie de Suisses dans la région sud de la Russie nous permet de faire plusieurs conclusions

Tout d'abord, la comparaison de ces deux histoires témoigne du fait que la région du sud et la Crimée attiraient non seulement les paysans sans terre, mais aussi la couche sociale des gens aisés comme les artisans et les fabricants de soie. On peut comprendre la tentative de 1804, quand l'Europe était en flammes suite aux guerres napoléoniennes et quand la situation politique et économique de la Suisse était instable. Cependant, et après la fin de cette guerre et le congrès de Vienne, le sud de la Russie continua d'attirer l'attention d'artisans et de fabricants par ses riches possibilités pour développer des industries et du commerce.

Il faut noter que, si, en 1804, les futurs colons suisses purent compter sur les subsides du gouvernement russe, en 1820, les Suisses étaient prêts à migrer au bord de la mer Noire tout en payant eux-mêmes aussi bien le voyage que l'installation sur place. Cela signifie qu'ils étaient certains des bonnes perspectives de développement de leurs affaires en Russie.

Puis, ces deux dossiers montrent bien comment se déroulait l'émigration de Suisse vers la Russie. Dans les deux

cas, il y avait un intermédiaire qui avait des connaissances en Russie et qui se chargeait d'organiser l'émigration. Dans le premier cas, ce sont les deux marchands qui avaient des contacts aussi bien au consulat russe à Hambourg que dans le milieu des fabricants de soie de Zurich. Dans le deuxième cas, le rôle d'intermédiaire a été joué par un prédicateur protestant qui utilisait ses contacts dans la communauté évangélique d'Odessa et dans le Comité de gestion des colonies.

On voit aussi que les Suisses cherchaient à migrer par grands groupes, jusqu'à 1'000 familles, ce qui permet de fonder leur propre village. Le calcul dans le dossier de Bihler montre que la migration d'un grand groupe réduisait les dépenses et, en même temps, permettait aux colons de rester avec des compatriotes. Cela rendait l'émigration moins pénible et permettait de résoudre le problème des ouvriers pour les manufactures, tout en utilisant même le travail des enfants.

Ensuite, il est intéressant de noter que, dans les deux cas, la haute appréciation des qualités professionnelles et morales des Suisses fut, aux yeux des représentants des départements russes, un argument important pour soutenir les demandes suisses. Ce qui constituait un autre avantage des colons suisses sur les autres nations était leur habitude de s'occuper à la fois de production industrielle et de viticulture. Tous ces avantages des Suisses ont été mis en avant dans les deux dossiers.

Enfin, ces dossiers permettent de suivre les changements dans la politique d'immigration menée par le gouvernement russe. Si, à l'époque de Catherine II, les conditions de l'établissement des colons étrangers en Russie étaient très avantageuses, au début du XIX^e siècle sous Alexandre I, certaines restrictions sont décrétées. Par exemple, la surface de terre attribuée aux colons ne resta la même (65 ha) que pour les agriculteurs. Pour les autres catégories de colons, cette surface fut fortement réduite. Dès 1819, entre en vigueur l'interdiction de recruter et d'attribuer des terres aux étrangers. A partir de cette date, l'immigration en Russie nécessita un décret particulier de l'empereur.

Toutefois, les demandes d'immigration continuèrent d'arriver aux ministères et les propositions avantageuses pour l'économie russe furent examinées par l'empereur en personne.

Il est important de noter à quel point la politique d'immigration a été bien pensée et jusque dans quels détails toutes les données ont été analysées pour que les colonies étrangères contribuent au développement de l'économie russe. Sur ordre de l'empereur, des comptes exacts ont été établis concernant les dépenses nécessaires pour faire le voyage de Suisse et d'Allemagne de sud vers la Crimée et la Bessarabie, ainsi que pour l'établissement et la vie jusqu'à la première récolte. Ces données ont été communiquées aussi bien aux consulats et ambassades russes que publiées dans les journaux, pour que tous ceux qui cherchaient à immigrer en Russie puissent calculer leurs moyens.

On peut voir aussi que l'examen des demandes d'immigration fut plus rapide en 1820 qu'en 1804. Comme nous l'avons montré, les réponses des ministères et des départements ne prirent pas plus d'une semaine. De cela on peut conclure que les questions d'accueil des colons étrangers en Russie occupaient une place importante dans la politique économique russe.

Ainsi, notre analyse même de ces tentatives non abouties d'immigration de Suisse en Russie montre des aspects intéressants de ce processus.

Concernant les dossiers conservés à la RGIA, on peut dire qu'ils contiennent encore beaucoup de données pour l'étude aussi bien de l'immigration de Suisse vers la région sud de la Russie que de la vie des colonies. Ce matériau peu étudié est important pour l'histoire de la politique économique du gouvernement russe ainsi que pour l'analyse de son programme d'immigration.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- RGIA (Rossijskij gosudarstvennyj istoričeskij arxiv), Fonds 383, op. 29, dossier N° 218: «Du rapport de comte Voronzov sur une proposition des étrangers Eschman et Meyer d'inviter les artisans de la Suisse pour organiser les manufactures de soie et de mousseline dans le sud de la Russie».
- RGIA, Fonds 383, op. 29, dossier N° 46: «De la lettre de l'étranger Bihler sur la permission pour 1'000 familles des artisans suisses de migrer par leurs propres soins dans la région du sud de la Russie».
- BASTIAN Jean-Pierre (édité et annoté par), 2016: *François-David Noir, Journal de voyage, Lausanne-Chabag-Odessa, 1822-1825*, Bière, Cabédita.
- Brockhaus et Efron*. «Poselenija inostrancev v Rossii» ['Colonies des étrangers en Russie'], *Dictionnaire encyclopédique de 86 volumes [Encyclopedičeskij slovar']*, Saint-Pétersbourg-Leipzig, 1890-1907.
https://ru.wikisource.org/wiki/ЭСБЕ/Poselenija_inostrancev_v_Rossii
- COLLMER Peter, 2001: *Die besten Jahre unseres Lebens: Russlandschweizerinnen und Russlandschweizer in Selbstzeugnissen, 1821-1999*, Zürich: Chronos.
- DUBOIS Bertrand, 2003: «Un vigneron de la mer Noire n'est plus», *24 heures*, 07.02.2003, p. 30.
- GRIVAT Olivier, 1993: *Les vigneron suisses du tsar*, Chapelle-sur-Moudon.
- , 1997: «Dépouillés par Staline, des Suisses actionnent de Fondation de solidarité», *24 heures*, 27.08.1997, p. 15.
- , 1998: «D'anciens colons vaudois en Ukraine réclament 60 à 80 millions à Berne», *24 heures*, 26.06.1998, p. 15.
- ONOPRIENKO Valentina, 2009: «Istinnij raj na šabskoj zemle...», ['Un vrai paradis sur la terre de Chabo...'], *Œuvres des Archives d'Etat de la région d'Odessa*, vol. XXVI, Odessa: Astroprint.

- Rossija – Švejcarija: 1813—1955. Dokumenty i materialy.* 1995, [‘Russie – Suisse, 1813-1955. Documents et les matériaux’] Moskva: Meždunarodnyje otnošenija.
- SALEM Gilbert, 2016: «A 16 ans, un ado raconte son voyage vers Chabag», *24 heures*, 29-30 octobre, p. 22.
- TIXONOVA Anastasija, 2004: «Nadzor za inostrancami v Rossijskoj imperii (1801-1861)», [‘La surveillance des étrangers dans l’Empire russe (1801-1861)’], Briansk.

Les langues romanes sur les côtes de la mer Noire au Moyen Age

Lorenzo TOMASIN
Université de Lausanne

L'un des critères suivis pour la répartition des territoires de langue romane consiste à reconnaître des macro-régions en les distinguant selon la période d'émergence des langues néolatines qui y sont parlées. Ainsi, la *Romania antiqua* correspond aux territoires sur lesquels elles se sont développées par continuité ininterrompue avec l'Antiquité; la *Romania nova* correspond aux territoires où les langues romanes ont été exportées durant l'Age moderne (l'Amérique ou l'Afrique hispanophone et francophone). Ainsi, la *Romania submersa* comprend les terres où la latinisation ancienne a été éradiquée pendant le Moyen Age (comme dans l'Afrique septentrionale), ou plus récemment, mais après une très longue permanence (p. ex. la Dalmatie).

Une terminologie plutôt récente (qui est évidemment le symptôme d'une acquisition conceptuelle et historiographique tardive) a été élaborée pour désigner les phénomènes d'irradiation des langues romanes liés à un colonialisme *sui generis* et parfois (bien que pas toujours) pacifique, c'est-à-dire aux commerces méditerranéens du bas Moyen Age. Pour autant que je sache, c'est Gianfranco Folena qui il y a 40 ans environ a introduit dans la littérature scientifique le terme de «Romania d'Outremer» pour désigner la nébuleuse linguistique engendrée par l'utilisation – pas seulement écrite, et pas seulement occasionnelle et «coloniale» – des langues romanes dans l'Europe orientale et dans le Royaume des

Croisés¹. En fait, Folena se référait à l'utilisation des langues romanes dans les Etats fondés par les Européens de ce qu'on appelle l'Orient latin, et par conséquent aux phénomènes de contacts linguistiques qui comportent un flux d'éléments orientaux dans les langues romanes à cette époque.

L'exportation des langues romanes dans les périodes et dans la manière où elle a été réalisée entre le XIII^e et le XV^e siècle dans l'extrême-est de l'Europe et l'extrême-ouest de l'Asie a des caractéristiques tout à fait particulières par rapport à tous les autres épisodes d'élargissement outre-marin des langues romanes, mais aussi par rapport aux phénomènes classiques d'émigration et de déplacement de communautés linguistiques, plus ou moins nombreuses, de l'époque moderne.

Le cas des communautés de langue romane présentes au Moyen Age sur les côtes de la mer Noire constitue un exemple idéal pour mettre en relief la spécificité et l'intérêt de certaines dynamiques sociolinguistiques. En outre, les documents en langues romanes produits en Orient présentent des phénomènes d'interférence et d'emprunt lexical où se manifeste l'échange non seulement entre langues occidentales et langues orientales, mais aussi à l'intérieur du groupe des langues romanes impliquées.

En particulier, c'est en Crimée entre le XIII^e et le XIV^e siècle que nous trouvons un diptyque historique et linguistique, pour ainsi dire, représenté par les villes de Caffa (aujourd'hui Théodosie) et de Tana (aujourd'hui Azov), situées aux deux extrémités de la mer d'Azov². Les deux langues romanes concernées sont respectivement le génois

¹ Folena (1990 [1978]: 273) observe: «La proiezione romana nel bacino orientale del Mediterraneo nell'età delle Crociate, dalla Grecia alla Terrasanta, mi pare costituisca un capitolo non episodico nella storia delle lingue e delle culture romane e in genere europee, un capitolo ancora quasi tutto da scrivere, al quale nessun manuale di linguistica romana e nessuna storia delle letterature romane dà il rilievo necessario».

² La bibliographie historique sur la présence occidentale dans ces deux ports est riche; on se limite ici à mentionner les travaux de S. Karpov (1995, 2009, 2013), qui a donné à ce sujet la contribution scientifique la plus remarquable dans les dernières décennies.

(c'est-à-dire la langue de la ville qui entretient l'activité commerciale la plus intensive à cette époque avec les côtes de la mer Noire), et le vénitien, c'est-à-dire la langue de la ville maritime la plus active en général dans les commerces européens avec l'Orient pendant tout le bas Moyen Age.

Ce choix implique déjà deux remarques supplémentaires. L'une concerne la ville de Trébizonde, sur la côte méridionale de la mer Noire, qui était à l'époque le port commercial le plus important de ce bassin, et qui communique de manière intensive, au moyen des marchandises et des marchands, avec la Crimée et les bouches du Don. L'autre remarque concerne un détail frappant dans le panorama linguistique qu'on a ici rapidement dressé: l'absence apparente, ou au moins la rareté ou marginalité du français, c'est-à-dire de la langue romane en absolu la plus souvent utilisée dans la vie sociale, politique et économique des Etats croisés de Terre-Sainte, mais qui ne semble pas pénétrer de manière si remarquable dans la mer Noire.

Récemment, Laura Minervini (2010) a esquissé un portrait du français d'Outremer, aussi bien du point de vue grammatical que du point de vue sociolinguistique, en se basant sur un *corpus* très riche de documents en français produits dans l'Orient latin. Or, aucun des textes pris en considération par Minervini ne provient des côtes de la mer Noire, tandis que la Terre-Sainte, Chypre, l'actuelle Turquie et l'Arménie offrent une grande quantité de matériaux rédigés en français par des écrivains non-français. Ainsi, la même chercheuse italienne (Minervini, à paraître) a pu décrire le français comme *la* langue occidentale par excellence utilisée à l'écrit dans cette région, à côté bien sûr des variétés italiennes et (plus tard) du catalan, mais dans une position de dominance absolue, qui se prête bien – d'ailleurs – à engendrer l'équivoque terminologique qui a longtemps confondu le français d'Outremer avec la *lingua franca* de la Méditerranée centre-méridionale de l'époque moderne.

Ce qui est important d'observer, c'est que la présence de marchands d'origine occidentale (et de langue romane) dans la région géoéconomique de la mer Noire, et notamment de la

Crimée, n'a pas impliqué le mécanisme de montée sociolinguistique d'une langue – le français d'Outremer – au détriment des autres. Cela est à mon avis la conséquence de la différence du contexte socio-politique donné par le khanat de la Horde d'Or d'un côté, et par l'empire de Trébizonde de l'autre. Sur la mer Noire on n'assiste pas, en effet, à l'instauration de royaumes occidentaux et d'un système féodal comme dans la portion asiatique de la Terre-Sainte. Cette différence n'implique pas, néanmoins, un enracinement mineur des phénomènes de contact linguistique entre les langues romanes et les langues locales, dont la variété n'est pas moins ample que dans les territoires arabophones ou grecophones de la Méditerranée orientale.

Commençons donc par Tana, la ville maritime la plus éloignée que les galées vénitiennes pouvaient rejoindre en naviguant vers l'Est. Le nom de cette ville répétait celui de l'ancien *Távαις*, c'est-à-dire la dénomination classique du fleuve Don; mais *tana* signifie en italien – et même en vénitien – *tanière*, de manière que même dans son nom ce lieu si éloigné suggère l'image d'un bout de monde, tel qu'il est effectivement représenté même dans les procès verbaux du Sénat de la République de Venise, où la ville est décrite comme un lieu «ad confinia mundi et in faucibus inimicorum nostrorum»³. Cette zone, traversée déjà par Marco Polo au XIII^e siècle lors de son voyage vers la Chine, devient pendant le siècle suivant un lieu de colonisation permanente, c'est-à-dire une ville que les marchands vénitiens ne franchissent pas seulement dans leurs trajets vers l'Asie centrale. Au contraire, certains d'entre eux s'établissent et, comme l'a bien démontré Angeliki Tzavara (2015), déclenchent une activité stable, et une vie sociale et affective parfois compliquée.

La chercheuse grecque a récemment reconstruit la vie d'une dizaine de Vénitiens qui, entre le XIV^e et le XV^e siècle, y possédaient certainement des biens immeubles (ce qui est le symptôme d'une permanence prolongée), et qui vivaient là

³ Voir Karpov (2013: 572), qui tire la citation de Archivio di Stato di Venezia, Senato Misti, LIX, f. 158 (160r), en renvoyant pour le régeste à Thiriet (1961, n. 2412).

pour un temps suffisant pour nouer des rapports avec des femmes locales (parfois sous forme de concubinat, c'est-à-dire en dehors de leurs légitimes mariages vénitiens, et parfois dans un régime de polygamie *de facto*), en engendrant des fils ensuite bénéficiaires de leurs legs testamentaires. De telles histoires privées ont bien sûr des conséquences sociolinguistiques importantes, par exemple en termes de diffusion du bilinguisme. On a donc les preuves que certains des fils de mères tatars et de pères vénitiens nés à Tana étaient bilingues et faisaient office d'interprètes lors de la rédaction d'actes notariés. Des figures semblables sont probablement les responsables anonymes de la traduction d'actes et d'accords commerciaux comme ceux qui à Caffa travaillent pour les Génois.

Une deuxième donnée historique susceptible de reconstruire le contexte d'utilisation des langues romanes concerne les notices qu'on a sur la présence de quartiers, caravansérails, aires urbaines et suburbaines d'établissement des Occidentaux. A Tana, les Vénitiens sont soumis, entre le XIV^e et le XV^e siècle, à de fréquentes – et parfois dramatiques – destructions intégrales (voire à des massacres sanglants) de leur communauté en conséquence d'invasions tatars ou de la guerre contre les Génois, de sorte que leur présence se configure comme un va-et-vient incessant qui alimente l'image d'une ville où la vie elle-même est constamment en danger. A Caffa, par contre, la présence génoise est plus stable, et les Ligures peuvent compter sur un château où leur représentant exerce son activité et son pouvoir sur un *microcosme* socio-économique, et donc linguistique, permanent et forcément ouvert à l'osmose avec le contexte local.

Ces données historiques nous donnent le cadre, mais elles ne nous mettent pas en contact direct avec la réalité linguistique locale. Les sources qui nous permettent de l'observer et de l'analyser de près sont les textes écrits *en langues vernaculaires* et les textes en latin où les usages linguistiques locaux transparaissent surtout au niveau lexical.

On proposera donc un bref inventaire typologique de ces sources, avec quelques exemples concrets.

Aussi dans ce cas, un *caveat* est préalablement nécessaire: le problème majeur qui se pose dans l'étude linguistique de ces textes est qu'ils sont connus pour la plupart grâce à des éditions présentes dans des études historiques, même récentes, qui n'offrent pas une garantie absolue quant à la qualité philologique. Les médiévistes, bien habitués au traitement des textes latins, se montrent en difficulté face à la compréhension et à la transcription des documents vernaculaires, et cela rend parfois nécessaire le recours direct aux originaux lors d'une étude linguistique. Je n'entends absolument pas critiquer ici les historiens de manière corporative et unilatérale, car les philologues à leur tour ont longtemps négligé l'édition de ces textes en consacrant la plupart de leur attention aux textes littéraires d'un côté, ou bien aux textes documentaires plus anciens (mais *recentiores non deteriores!*), ou encore aux documents linguistiquement *sincères*, c'est-à-dire non *biaisés* (selon une perspective désormais inacceptable) par le préjugé d'une contamination linguistique qui ne nous apparaît aujourd'hui pas moins intéressante que l'homogénéité (d'ailleurs présumée) des textes composés en-deçà de la mer⁴. En bref, une collaboration systématique des historiens et des philologues permettrait de remettre en valeur ces textes dans l'entière de leur potentiel linguistique. Voilà donc une proposition d'inventaire typologique:

1. Lettres de marchands envoyées de cette région, disponibles à partir de 1340 et jusqu'au XV^e siècle. Pour l'instant, on connaît une bonne quantité d'exemplaires vénitiens (conservés dans plusieurs fonds de l'Archivio di Stato di Venezia: on en parlera davantage), et quelques exemples toscans (grâce au *mare magnum* de l'Archivio

⁴ Sur le concept d'*homogénéité linguistique* des textes médiévaux, et en particulier des documents, voir Varvaro 1985.

Datini de Prato, où se trouvent aussi deux lettres envoyées de Caffa, remontant à la dernière décennie du XIV^e siècle)⁵.

2. Textes de pactes et d'accords commerciaux. Il y en a aussi bien des vénitiens que des génois, et leur éventail linguistique est très intéressant. A Caffa, la concession octroyée par le khan des Tatares en faveur des Génois en 1380-1381 est parvenue en génois⁶, selon un usage qui trouve plusieurs correspondances dans les *pactes* avec les infidèles, qui prévoyaient ce que Livio Petrucci (1996, 2000, 2009) a décrit comme la *licence d'Outremer*, soit la possibilité de déroger à l'utilisation du latin, normale dans la diplomatie suite à la nécessité de faire traduire par des *drogmans* non-latinisés des textes rédigés originellement dans une langue non-occidentale par les bureaux des souverains locaux. Par contre, la série des pactes entre Venise et l'empire de Trébizonde (un Etat grecophone) se compose d'une série de chrysobulles conservées aux Archives de Venise – série ouverte par un texte en latin (1319), suivi par un texte en grec (1364, une langue bien familière aux chanceliers vénitiens) et par trois textes en vénitien (1367, 1376, 1396)⁷.

3. A un degré légèrement inférieur quant à l'utilité pour notre approche, j'indiquerai les manuels commerciaux et de navigation en langue vulgaire, qui normalement contiennent des informations précieuses sur les marchandises vendues, sur les parcours vers les ports principaux et d'autres renseignements sur les acteurs économiques. Mais

⁵ Il s'agit en particulier d'une lettre de Rosso Strozzi di Strozza adressée à Luca del Sera, datée de 1392 (Archivio di Stato di Prato, Datini, Carteggio, b. 754, ins. 3, cod. 313400), et d'une lettre de Lapaccio di Iacopo à Francesco di Marco Datini, datée de 1394 (*ibid.*, b. 648, ins. 34, cod. 900001): les deux sont disponibles dans le site internet de l'Archivio Datini (www.datini.archiviodistato.prato.it).

⁶ Le texte a été édité par Toso (1995: 141-142).

⁷ Les pactes entre Venise et Trébizonde ont été édités par Tzavara (2011-12).

évidemment il s'agit en général de notices indirectes, récoltées ailleurs dans des recueils rédigés normalement en Occident⁸.

4. Également indirectes, même si typologiquement différentes, sont les informations que l'on peut tirer des textes en latin (dans notre cas, il s'agit surtout des cahiers des notaires occidentaux actifs dans les ports de Crimée): c'est Gianfranco Folena qui a démontré l'importance de l'étude lexicale de ces documents, parfois riches en termes exotiques qui dévoilent une réalité linguistique vive et concrète⁹.

5. *Last but not least*, la région dont on parle dispose d'un document isolé d'une importance linguistique extraordinaire, qu'on laisse à la dernière place en raison de son unicité: il s'agit du *Codex Comanicus*, un manuscrit retrouvé fortuitement à Venise en 1650 dans la Basilique Saint-Marc et aujourd'hui conservé à la Biblioteca Nazionale Marciana. Ce manuscrit, dont la partie la plus ancienne date de la première moitié du XIV^e siècle, contient un glossaire latin-persan-couman (soit kiptchak, la langue turque anciennement parlée en Crimée). Certains traits du latin ici utilisé démontreraient – selon une hypothèse récente – qu'il s'agit d'un document génois, rédigé probablement par des missionnaires pour être utilisé dans une région où l'évangélisation n'était pas moins importante que le commerce¹⁰.

⁸ Quant à la production en dialecte, parmi les documents les plus riches d'informations on peut mentionner le *Zibaldone da Canal* (ed. Stussi 1967), la *Tarifa zoè noticia dy pexi e mexure di luogi e tere che s'adovra marcadantia per el mondo* (ed. Cessi 1925) et le *Compasso da navegare* récemment édité par Debanne (2011).

⁹ Folena (1990 [1978]: 276) a mis en valeur l'importance particulière de ces textes: «i documenti in latino ci danno certo un'immagine lacunosa e sbiadita di questa realtà linguistica coloniale: tuttavia si tratta di attestazioni fondamentali per la storia del lessico». Parmi les sources de ce type, il faudrait tenir compte aussi des cahiers des notaires vénitiens actifs outremer: p.ex., quant à la région dont nous nous occupons ici, les actes de Moretto Bon, notaire à Venise, Trebizonde et Tana édités par De' Colli 1963.

¹⁰ La langue du *Codex* a été étudiée récemment par Cascone (2015), qui a mis en valeur des éléments génois dans le lexique latin du texte, ce qui

Parmi ces cinq types de documents je vais maintenant donner quelques exemples d'informations linguistiques que le linguiste peut en tirer, en me concentrant surtout sur les deux premières catégories.

Les lettres italo-romanes les plus anciennes qui nous arrivent de Tana sont probablement celles du Vénitien Nicoletto Gatta, l'un des partenaires commerciaux de Pignol Zucchello, un marchand toscano-vénitien actif dans les années 40 du XIV^e siècle entre Venise, la Crète et l'Orient proche, dont le dossier des lettres reçues est un petit trésor linguistique encore sous-exploité par les romanistes¹¹. Les lettres de Gatta racontent, dans un vénitien très caractérisé du point de vue dialectologique, une histoire dramatique. Dans les trois premiers messages, qui datent de la période printemps 1340-automne 1341, Nicoletto se trouve à Tana avec quelques-uns de ses enfants (d'autres sont restés à Venise avec son épouse), et il parle avec enthousiasme des affaires et des marchandises qui l'ont attiré dans cette région. Ensuite, après un silence de quelques années, il réapparaît avec une lettre d'avril 1348, envoyée de Caffa, où il raconte avoir été vendu comme esclave et être encore en péril. En craignant de pouvoir mourir *comme un chien* («ch'io no morese a modo de chan»: c'est l'une des attestations les plus anciennes de cette expression dans une variété italienne et peut-être dans une langue romane¹²), il sollicite l'aide de son collègue, qui d'ailleurs, à Venise, est sur le point de mourir de la peste. Le tout dernier message de Nicoletto, en effet, est sans date, mais il est probablement ultérieur à la mort du destinataire. En ignorant son sort, Nicoletto s'adresse désespérément à Pignol avec une

donnerait des indices décisifs sur la provenance des Occidentaux impliqués dans la rédaction du *Codex*.

¹¹ L'édition des lettres a été publiée par Morozzo della Rocca 1957, mais la qualité de la transcription n'a pas permis une utilisation de ce texte à la hauteur de son intérêt. Une nouvelle édition du fonds a été récemment annoncée par Anna Rinaldin.

¹² Le *TLIO* s.v. *cane* (redactrice Sara Alloatti Boller) donne pour *morire come un cane* de nombreux exemples à partir de Cavalca (1342). Quant au français, le *FEW* 2, 192, enregistre *être las (malade) comme un chien* à partir de la fin du XVII^e siècle.

considération existentielle pleine d'amertume: «I'ò plu imparà in tre ani cò che val el dener, ch'ie n'è fato in l'avanço de la vita mi'» ('j'ai plus appris en trois ans sur la valeur de l'argent, que dans tout le reste de ma vie').

La langue de Nicoletto est, comme je l'ai déjà dit, un vénitien bien caractérisé, mais néanmoins elle révèle des traits lexicaux qui renvoient justement au grand absent dont on parlait avant, c'est-à-dire à la culture francophone et gallo-romane en général, qui laisse des traces curieuses dans ces documents. J'ai déjà identifié l'attestation la plus ancienne d'un fascinant emprunt linguistique et littéraire en même temps, soit l'expression «*per fin'amor*» utilisée pour indiquer le prêt sans intérêt, un usage que l'on peut documenter davantage dans l'Italie nord-orientale que dans les documents d'Outremer¹³. En outre, Nicoletto définit Tana comme une «*prison cortexe a vadagnar*» 'une prison courtoise pour gagner de l'argent', c'est-à-dire un exil doré, où les affaires marchent, mais où on est trop isolé et éloigné de la patrie. Et il s'agit évidemment d'une autre expression modelée sur le français de la littérature et de la culture courtoise, qui n'a que de très rares attestations dans les textes italiens anciens¹⁴. Moins significatif, mais quand même bien inséré dans ce cadre linguistique, est l'emploi d'un terme comme *guerdedon* (it. *guiderdone*, un germanisme qui arrive à l'italien *via* le provençal *guizerdon*, comme l'avait signalé déjà Bembo au XVI^e siècle): «Io non è mè posù servir tanti ch'io d'eba abudo nesun guerdedon».

Plus récents par rapport aux lettres de Gatta sont les documents privés rédigés pour la plupart à Trébizonde par le marchand vénitien Fazio Tommasini entre 1373 et 1374: il s'agit de lettres et de notes commerciales, entièrement écrites en vénitien, qui nous renseignent surtout sur la terminologie

¹³ Je me permets de renvoyer à Tomasin 2016, où j'ai reconstruit l'utilisation de cette *iunctura* dans le langage des marchands de l'Italie du Nord pendant le XIV^e siècle.

¹⁴ Grâce à la base de données *Gattoweb* en ligne (*Corpus OVI*), je repère des attestations isolées dans les chroniques de Giovanni et de Matteo Villani.

marchande. Il est dommage que les textes de Nicoletto et ceux de Fazio ne soient disponibles que dans des éditions inutilisables quant à la fiabilité philologique, pour le corpus de référence de l'italien ancien, soit le *Tesoro della lingua italiana delle origini*, auquel ils donneraient une contribution remarquable, en propageant la géographie des textes écrits en italien ancien jusqu'aux côtes extrêmes de la mer d'Azov.

Mais la chasse aux raretés lexicales pourrait s'élargir en passant des textes privés aux textes publics, et notamment aux traités des Occidentaux avec les souverains locaux.

Si l'on compare le texte vénitien du pacte avec Zanibech, *imperatore Tartarorum*, signé en 1347 et enregistré dans le *Liber albus* de la République, avec ceux des concessions octroyées par l'empire de Trébizonde de l'autre côté de la même mer, on peut remarquer un usage terminologique qui a attiré mon attention. Si donc le pacte avec le khan s'auto-définit dans la formule finale comme un «comandamento con tamoga rossa» (Tafel-Thomas 1880: 313), les documents générés par la chancellerie des Comnènes de Trébizonde se réfèrent l'un à l'autre avec un terme dont les formes concrètes sont *crusovulo* (Tzavara 2011-12: 63), *crusovuoli* (plur., Tzavara 2011-12: 68), *chrisofolo zoè bolla d'oro* (Tzavara 2011-12: 72), *grisopoli* (Tzavara 2011-12, plur.).

Or, le mot *tamoga* (moderne *tamga* ou *tamaga*, voir Kowalewsky 1849: 1643) est un terme mongol qui signifie 'sceau', et dont l'apparition dans un texte écrit dans une langue romane est tout à fait occasionnelle (bien qu'on le retrouve encore dans un pacte avec les Mongols de 1356 dans le sens d' 'impôt muni d'un sceau': Mas Latrie 1868: 591). Par contre, les formes utilisées dans les pactes de Trébizonde sont les ancêtres des termes qui se trouvent encore actuellement dans les langues européennes (y compris le russe). Le mot $\kappa\rho\upsilon\sigma\omicron\beta\upsilon\lambda\lambda\omicron\varsigma$ est un hircocerf lexical gréco-latin du droit byzantin qui n'a pas de correspondants vulgaires antérieurs dans les nombreux textes vénitiens dans lesquels il aurait pu apparaître (normalement ils utilisent sa latinisation complète et

périphrastique, *bullā aurea*¹⁵). Néanmoins, il apparaît dans nos documents sous des formes qui manifestent déjà un processus d'adaptation phonétique et morphologique au vénitien. Il s'agit donc d'un terme qui, probablement déjà entré dans sa forme byzantine – comme le démontre le genre masculin – et adapté dans le langage des Occidentaux en Orient, a dû tomber dans l'oubli pour être ensuite repêché dans sa forme originelle – parfois rendue avec le féminin, sur le modèle du lat. *bullā* – par les historiens modernes (en effet, les dictionnaires historiques de l'italien et également du français l'ignorent). Il ne s'agit pas, probablement, du seul cas de contact entre trois langues européennes, le latin, le grec et une langue romane, qui se produit au-dehors des frontières de la Romania et de la Grèce *au sens strict*, c'est-à-dire dans un bassin, la mer Noire, naturellement voué à la rencontre des langues et des cultures.

© Lorenzo Tomasin

¹⁵ «Bulla aurea» est p.ex. l'expression utilisée dans la *Confirmatio privilegii Leonis (V) regis Armeniae* datée de 1321, éditée par Tafel-Thomas (1880: 180), et également dans la *Tregua cum Paleologus (Andronicus) preliminaris* (1324, Tafel-Thomas 1880: 195).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CASCONE Adriana, 2015: «Il genovese sul Mar Nero: osservazioni sul trecentesco *Alphabetum Persicum, Comanicum & Latinum contenuto nel Codex Comanicus*», In: Lorenzo Filipponio, Christian Seidl, *Le lingue d'Italia e le altre. Contatti, sostrati e superstrati nella storia linguistica della Penisola*, Milano: Francoangeli, p. 187-208.
- CESSI Roberto, 1925: *Tarifa zoè noticia dy pexi e mexure di luogi e tere che s'adovra marcadantia per lo mondo*, Venezia: Carlo Ferrari.
- Corpus OVI: Corpus OVI dell'Italiano antico*. Istituto Opera del Vocabolario Italiano du Cnr, Florence, en ligne: www.gattoweb.ovi.cnr.it.
- DEBANNE Alessandra, 2011: *Lo Compasso de navegare: edizione del codice Hamilton 396 con commento linguistico e glossario*, Bruxelles: Peter Lang.
- DE' COLLI Sandro 1963: *Moretto Bon notaio in Venezia, Trebisonda e Tana (1403-1408)*, Venezia: Comitato per la pubblicazione delle fonti relative alla storia di Venezia.
- FEW: Walther von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn: F. Klopp; Bâle: Helbing & Lichtenhahn, 1922-
- FOLENA Gianfranco, 1990 [1978]: «La Romània d'Oltremare: francese e veneziano nel Levante», In: *Culture e lingue nel Veneto medievale*, Padova, Editoriale Programma (ed. anast., Padova: libreriauniversitaria, 2015).
- GDLI: Battaglia, Salvatore (dir.): *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino: Utet, 1961-2002.
- KARPOV Sergej, 1995: «New documents on the Relations between the Latins and the Local Populations in the Black Sea Area (1392-1462)», *Dumbarton Oaks Papers*, 49, p. 33-41.
- , 2009: «La presenza genovese nel Mar Nero e il contributo scientifico di Geo Pistarino», In: L. Balletto, E. Riccardini (éds), *Atti del Convegno di Studi Dall'Isola*

- del Tino e dalla Lunigiana al Mediterraneo e all'Atlantico. In ricordo di Geo Pistarino (1917-2008)*, La Spezia-Licciana Nardi, 22-24 maggio 2009, La Spezia: Accademia Lunigianese di Scienze «Giovanni Capellini», p. 169-177.
- , 2013: «Perché Tana? Motivazioni ufficiali per proteggere e mantenere un lontanissimo insediamento veneziano», In: G. Vespignani (éd.), *Polidoro. Studi offerti ad Antonio Carile*, Spoleto: Fondazione Cisam, p. 569-575.
- KOWALEWSKI J.E., 1844: *Dictionnaire mongol-russe-français*, Kazan': Imprimerie de l'Université, t. III.
- MAS LATRIE Luis de, 1868: «Privilèges commerciaux accordés à la République de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols du Kiptchak», *Bibliothèque de l'Ecole de Chartes*, 6^{ème} série, vol. 4, p. 580-595.
- MINERVINI Laura, 2010: «Le français dans l'Orient latin (XIII^e- XIV^e siècles). Eléments pour la caractérisation d'une *scripta* du Levant», *Revue de linguistique romane*, 74, p. 119-198.
- à paraître: «Il veneziano (e gli altri volgari italiani) nell'Oriente latino», In: D. Baglioni (ed.), *De là da mar. Per una storia del veneziano d'Oltremare*, à paraître dans les *Beihefte* de la *Zeitschrift für Romanische Philologie*.
- MOROZZO DELLA ROCCA Raimondo, 1957: *Lettere di mercanti a Pignol Zucchello*, Venezia: Comitato per la pubblicazione delle fonti relative alla storia di Venezia.
- PETRUCCI Livio, 1996: «Il volgare nei carteggi tra Pisa e i paesi arabi», In: L. Lugnani, M. Santagata, A. Stussi (eds.), *Studi offerti a Luigi Blasucci dai colleghi e dagli allievi pisani*, Lucca: Pacini Fazzi, p. 413-426.
- , 2000: «Rassegna dei più antichi documenti del volgare pisano», In: E. Werner, S. Schwarze (eds.), *Fra italianità e toscanità. Lingua e letteratura dagli inizi al Novecento*, Tübingen – Basel: Francke, p. 15-46.
- , 2009: «Documenti in volgare nei carteggi tra Pisa e i paesi arabi», In: L. Battaglia Ricci, R. Cella (éds.), *Pisa crocevia di uomini, lingue e culture. L'età medievale*, Roma: Aracne, p. 207-215.

- STUSSI Alfredo, 1967: *Zibaldone da Canal. Manoscritto mercantile del sec. XIV*, Venezia: Comitato per la pubblicazione delle fonti relative alla storia di Venezia.
- TAFEL Theophilus L.F., THOMAS Georg Martin, 1880: *Diplomatarium Veneto-Levanticum, sive Acta et diplomata res venetas, graecas atque Levantis illustrantia, a. 1300-1350*, Venezia: R. Deputazione Veneta di Storia Patria.
- THIRIET Freddy, 1961: *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*, III, Paris-La Haye: Mouton.
- TLIO: *Tesoro della lingua italiana delle origini* (rédigé par l'Institut Opera del Vocabolario Italiano du Cnr de Florence), en ligne (www.vocabolario.org).
- TOMASIN Lorenzo, 2016: «Dai trovatori ai creditori. Destini feneratizi della *fin'amor*», *Romanische Forschungen* 128/3, p. 303-315.
- , 2017: «Sugli esiti di ZINGĪBER», *Vox romanica* 75, à paraître.
- TOSO Fiorenzo, 1995: *Storia linguistica della Liguria. Vol. I. Dalle origini al 1528*, Recco: Le Mani.
- TZAVARA Angeliki, 2011-12: «I trattati commerciali tra Venezia e l'Impero di Trebisonda, 1319-1396», *Thesaurismata*, 41-42, p. 41-87.
- , 2015: «... nunc habitator Tana. The Venetian merchants as inhabitants of Tana, 14th-15th centuries», In: G. Christ, F.-J. Morche, R. Zaugg, W. Kaiser, S. Burkhardt, A. Beihammer (eds.), *Union in Separation. Diasporic Groups and Identities in the Eastern Mediterranean (1100-1800)*, Roma: Viella, p. 329-347.
- VARVARO Alberto, 1985: «Autografi non letterari e lingua dei testi (sulla presunta omogeneità linguistica dei testi)», In: *La critica del testo. Atti del convegno di Lecce, 22-26 ottobre 1984*, Roma: Salerno ed., p. 255-267.

La diaspora italienne de Crimée et de la côte nord de la mer Noire: état actuel

Marina SAMARINA
*Université de Saint-Pétersbourg**

La présence de peuples de langues romanes sur la côte nord de la mer Noire a une longue histoire. Les Romains apparaissent dans la péninsule de Crimée, à Chersonèse (aujourd'hui Sébastopol), en l'an 62 après J.-C., lorsque Néron y envoie ses légions dans le but de défendre la région face aux Scythes. Ainsi, la Crimée fait-elle partie de l'Empire romain durant trois cents ans. Par la suite, nombre de légionnaires romains s'établissent sur le territoire de la Crimée et leurs descendants y vivent durant plusieurs siècles.

Une seconde vague de romanisation (on peut parler ici d'italianisation) se marque par l'installation de colonies italiennes au Moyen Age. Les premières traces d'une présence italienne constante datent de l'an 1266, où des colonies italiennes, et en premier lieu génoises, vénitiennes et pisanes, surgissent sur le littoral nord de la mer Noire (Emanov 1982: 62-68). Ce sont des Pisans qui s'y établissent en premier, par conséquent un des premiers villages reçut le nom de *Porto Pisano* (aujourd'hui Taganrog). Viennent ensuite les Vénitiens, suivis des Génois, qui y fondent leur Etat. Après la

* Le présent article a été réalisé dans le cadre du projet de coopération internationale du RGNF N° 16-24-4001/ FNS N° IZLRZ1_164069 *History of Swiss colonies in Crimea and Northern Black sea coast: Linguistic and Identity's aspect.*

chute de Byzance en 1453, les colonies italiennes de Crimée ne peuvent faire face à l'expansion turque. La ville génoise de Caffa (aujourd'hui Feodossia) tombe sous les coups du sultan turc Mehmet II en 1475. Suite à cela, une partie de la population italienne rejoint la péninsule apennine, alors qu'une autre partie est déplacée dans les alentours de la ville de Bakhtchisarai où elle est soumise à une islamisation. Une partie de ces Italiens (des Génois) s'assimile à la communauté grecque, qui par la suite, au cours du XVIII^e siècle, sera déplacée dans la région de Marioupol sous le règne de Catherine II (1762-1796).

Une troisième vague de colons en provenance d'Italie, qui a lieu à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, répond à l'invitation adressée aux colons (principalement marins et agriculteurs) par le gouvernement de l'Empire russe qui les invite à peupler les régions de la Nouvelle Russie (Nunaziante 1929: 187-210). On sait ainsi qu'en mai 1782, des Corses adressent une pétition au commissaire de la marine de la République de Venise, le comte Dimitri Mocenigo, chef de l'escadrille (1804- ?), demandant l'autorisation de fonder des colonies en Nouvelle Russie afin de travailler la terre, pratiquer des métiers et faire du commerce. Une partie d'entre eux prend une fois de plus la direction de Feodossia. Dans la ville, on entendit de nouveau parler italien, on vit apparaître des enseignes en italien. Les traces de la présence italienne dans cette région se retrouvent dans la toponymie: les deux rues principales portent le nom d'*Italjanskaja* et *Genuèzskaja*. Un autre lieu important de la présence italienne est sans aucun doute la ville d'Odessa (son nom italien est en effet *Ginestra*). Le quartier italien d'Odessa compte alors plusieurs milliers d'habitants, appelés alors parfois «négociants», on y trouve un opéra italien et une typographie italienne, ainsi qu'une fabrique de pâtes. La langue italienne est tellement répandue auprès de la population que les gymnases de la ville introduisent un enseignement d'italien obligatoire, de pair avec le russe et le grec. En 1798, il existe à Odessa des consulats du Royaume des Deux Siciles et du Royaume de Sardaigne.

Une vague de colons en provenance des Pouilles gagne la Crimée dans les années 1860, où résidaient à l'époque des colons venant de Sardaigne et de Gênes. Il s'agissait en grande partie de marins et d'agriculteurs. Il y avait également des Niçois, et un représentant en particulier de cette communauté connut une renommée mondiale. Il s'agit de Giuseppe Garibaldi (1807-1822), qui a été marin sur la mer Noire, alors que son oncle, Antonio Felice Garibaldi, fut un des consuls du Royaume de Sardaigne à Kertch. La communauté italoophone de Kertch reste la deuxième plus nombreuse après celle d'Odessa. C'est aussi la seule à avoir su préserver son identité ethnique jusqu'à nos jours, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a encourues durant le XX^e siècle. Même en 1929, date de l'exode massif des Italiens de la côte nord de la mer Noire, la colonie italienne comptait encore quelque mille membres (Vignoli 2000; 2012).

En tout, on compte au XIX^e siècle dans cette région plus de 60 villages italiens, dont les plus importants se trouvent dans les villes d'Odessa (Ginestra), Feodosia (Caffa), Kertch (Panticapea), Sudak (Soldaia), Balaklava (Cembalo), Taganrog (Porto Pisano), Sébastopol (Chersonèse), Simferopol (Napoli Scita), Novyj Svet (Paradiso), Yalta (Callita), Alouchta (Lusta), ainsi qu'à Marioupol et à Novorossiysk.

Suite aux mutations politiques de 1917, commence un processus inverse, à savoir l'exode progressif de la population d'origine italienne depuis le Sud de la Russie, tout comme un processus de dénationalisation lié à l'oubli de l'italien qui, comme on le sait, était répandu auprès des agriculteurs et des artisans. Ce processus ne fait que se renforcer tout au long des années 1930. De nombreux Italiens sont alors rapatriés ou fusillés pour espionnage au profit de l'Italie fasciste. La langue italienne est *de facto* interdite: la vieille génération interdit aux jeunes d'employer l'italien de peur qu'ils soient accusés de liens avec l'Italie. Certains brûlent leurs papiers d'identité attestant leurs origines italiennes. Cette dénationalisation touche moins, fort heureusement, les habitudes de vie et le folklore, suite à quoi certaines traditions italiennes, mais aussi

la cuisine, les chants et les contes populaires, se sont conservés.

Au cours de l'hiver 1942-1943 (en février-mars), presque tous les Italiens de Crimée (en tout 438 personnes) sont déportés au Kazakhstan septentrional (à Atbasar) comme collaborateurs fascistes (Pellagi 2012: 3). Un grand nombre d'entre eux périrent durant le périple. Ceux qui survécurent refusèrent d'employer l'italien par peur de représailles. Il fallut attendre les années 1953-1954 pour faire annuler leur statut de peuples réprimés et leur permettre de rentrer en Crimée (Dundovich 2006: 159). Néanmoins, nombre de familles qui, pour plusieurs raisons, ne sont pas rentrées de cette émigration forcée, résident à l'heure actuelle dans la région de Donetsk, dans celle de Kouban, au Kazakhstan, en Ouzbékistan, mais aussi en Arménie, et en Russie, dans des villes comme Tcheliabinsk, Moscou, Saratov et Saint-Pétersbourg. En 1992, on comptait en Crimée 316 descendants de nationalité italienne (Vin'joli 2007: 7). A l'heure actuelle, la diaspora italienne la plus importante se trouve à Kertch, elle a son statut officiel (Association des Italiens de Crimée). Elle commémore le jour de la déportation, le premier dimanche qui suit le 28 février, en tant que jour de la catastrophe nationale.

La fin du XIX^e siècle voit le retour à la culture italienne et la prise de conscience de leur identité ethnique. Et cette année-là, on crée sur l'initiative de P. Pergalo, L. Šiškina-Giachetti et I. Sidorenko, la première union des Italiens nommée «Société de la diaspora italienne de Crimée», aussitôt transformée en «Association des Italiens de Crimée, Comité Dante Alighieri». Sa première présidente fut M.D. Lebedinskaja-Leconte, suivie par G.E. Scolarino. Dès 2008, une autre association des Italiens, «Cerchio» [Communauté des émigrés en Crimée – Italiens d'origine] vit le jour, dont le nom signifie «cercle». Quelques années plus tard, en 2015, celle-ci fut transformée et enregistrée en tant qu'organisation régionale «Communauté des Italiens de Crimée C.E.R.K.I.O». En parallèle, le département de Kertch de la «Société Dante Alighieri» est fondé, conçu en tant que centre de la culture italienne. Une communauté catholique

romaine fut également instituée, qui s'installa dans le bâtiment de l'église de l'Assomption construit en 1840.

Malgré toutes les épreuves, les Italiens de Crimée surent préserver une chose essentielle, à savoir une forte conscience nationale et une aspiration à préserver leur identité ethnique. La diaspora italienne entreprit des tentatives afin d'attirer l'attention du gouvernement italien; malheureusement toutes les requêtes eurent comme réponse des lettres formelles sans aucune promesse réelle. Les Italiens essayèrent d'autre part, durant des décennies, d'obtenir de la part des autorités ukrainiennes une réhabilitation et une reconnaissance officielle des faits de déportation et de répressions. Ils s'adressèrent à la Rada (le Parlement), au Parquet et au Ministère des Affaires Etrangères d'Ukraine, tout comme au Président, au chargé des droits de l'Homme, rencontrèrent des délégués de l'OSCE et du Parlement italien. Ils participèrent à des émissions télévisées et à des publications dans les mass-médias, autant dans leur pays qu'à l'étranger. Ils obtinrent un résultat important en 2012, lorsque fut levée la classification confidentielle apposée sur le Rapport du Commissaire du peuple aux affaires intérieures Karnadze au vice-commissaire à la Défense de l'URSS Mexlis «Sur l'évacuation et le déplacement de la population italienne résidant dans la péninsule de Kertch», ce qui constituait alors une preuve des répressions subies par les Italiens.

En 2014, tout de suite après le rattachement de la Crimée à la Russie, la diaspora italienne s'adressa au Président, à la Douma et au Parquet de la Fédération de Russie pour demander justice. Cependant, suite à un malentendu bureaucratique, le décret du 21 avril 2014 intitulé «Sur les mesures visant la réhabilitation des déportés de Crimée et le soutien de l'Etat pour leur renaissance et leur développement» ne mentionne pas les Italiens.

Touche finale de cette histoire, le 11 septembre 2015 Vladimir Poutine reçut en Crimée l'ancien Président du Conseil des Ministres de la République italienne, Silvio Berlusconi, ainsi que des délégués de l'Association des Italiens de Crimée. Lors de cette visite, ils purent s'entretenir

avec la présidente de ladite association Giulia Giachetti-Bojko, qui présenta de la documentation historique. Le lendemain, soit le 12 septembre, le Président de la Fédération de Russie signait le décret sur les modifications à apporter au décret N° 268 du 21 avril 2014 «Sur les mesures visant la réhabilitation des peuples arménien, bulgare, grec, tatar de Crimée et allemand et le soutien de l'Etat pour leur renaissance et leur développement», les Italiens y seraient désormais mentionnés. Le gouvernement russe fut chargé de prendre des mesures afin de mettre en œuvre un programme de développement économique et social visant à rétablir la vérité historique et l'essor politique, spirituel et social de ce peuple qui a subi des déportations et des répressions politiques.

Il fut souligné qu'une des tâches primordiales dans cette voie consistait à établir avec exactitude le nombre réel de la population italienne de Crimée. Cela permettrait, à partir d'une base de données de tous les citoyens réhabilités, élaborée dans ce but, de définir les mesures pour leur soutien social et matériel. Les citoyens russes d'origine italienne ont désormais le droit de bénéficier de mesures d'aide destinées aux victimes des répressions staliniennes, ce qui leur permet de demander une compensation pécuniaire et la restitution de leurs biens matériels. Une somme de 10 milliards de roubles (250'000 CHF) est ainsi destinée aux mesures de réhabilitation et de soutien aux victimes des répressions résidant en Crimée. La diaspora italienne s'est fixé comme tâche primordiale la récolte d'informations détaillées sur les personnes déportées durant la guerre. Or, ce travail présuppose de revenir sur les lieux de déportation et là où se trouvent les archives, en premier lieu le Kazakhstan septentrional, l'Ukraine, etc. Le volume du travail à réaliser est énorme, puisque, jusqu'en 1949, aucune statistique des personnes déportées n'a été faite. En outre, certains documents de première importance concernant les chiffres exacts des déportés restent introuvables. L'association prépare actuellement une mission de recherche à Tcheliabinsk où plusieurs familles italiennes s'étaient établies. La présidente de l'association travaille sur un livre retraçant l'histoire des Italiens de Crimée.

Et voilà que la réhabilitation, tant attendue, des Italiens de Crimée est un fait. La communauté italienne fêtera désormais la date de la signature du décret, qui tombe en septembre, comme Journée de la réhabilitation. Dans la ville de Kertch, la plaque commémorative «Contre la violence et la cruauté» mentionne désormais les Italiens, de même que les Tatars de Crimée, les Bulgares, les Grecs, les Allemands et les Arméniens.

Il nous semble important de relever que la diaspora italienne de Crimée constitue un richissime matériau pour des investigations de toutes sortes, autant historiques, linguistiques que culturologiques et anthropologiques. Le département de philologie romane de l'université d'Etat de Saint-Pétersbourg eut la chance de participer, depuis les années 1930, à l'étude des communautés italiennes de Crimée. La tradition d'étude de la diaspora italienne de cette région prend ses sources dans l'œuvre de l'académicien V.F. Šišmarëv qui entreprit une série d'expéditions dialectologiques en Crimée. Il publia par la suite sa monographie intitulée *Les villages romanophones au Sud de la Russie* (Šišmarëv 1975) et prépara une série d'articles. Cette tradition d'étude fut poursuivie par des chercheurs tels que A.A. Kasatkin, S.A. Kokoshkina, A.A. Karlova, et la soussignée, qui participa à nombre d'émissions dans les mass-médias.

En juillet 2016, la Commission ethnographique et anthropologique du Centre de la Société de Géographie à Moscou entreprit des investigations démographiques portant sur la population italienne de Kertch. Les résultats provisoires obtenus à ce jour laissent croire que la présence génétique italienne sur la côte nord de la mer Noire est bien plus forte qu'on ne l'avait cru.

La diaspora italienne de Kertch, en collaboration avec des journalistes italiens, prépara l'exposition «Histoire et histoires des Italiens de Crimée», qui fut un immense succès dans trente villes italiennes et attira l'attention du grand public. A ce jour, les textes de l'exposition ont été traduits en anglais, allemand et polonais, alors que les matériaux sont sans cesse complétés. On mentionnera enfin le rôle des personnes

qui dédient leur temps et leur énergie à la cause des Italiens de Crimée. Ainsi, Madame Giulia Giachetti-Bojko dirige-t-elle l'Association des Italiens de Crimée depuis de nombreuses années. Ses efforts sont incontournables.

A l'heure actuelle, le dialecte natal des Italiens de Crimée subit un processus de disparition. Les individus d'origine italienne apprennent la langue italienne comme une langue étrangère. En vertu des données de 2014, le nombre approximatif d'individus ayant des origines italiennes et se considérant comme Italiens s'élève à 500 personnes, mais seuls 77 d'entre eux se sont déclarés comme Italiens lors du recensement de la même année.

Force est de constater que, suite à la nécessité de préserver le phénomène ethnolinguistique et culturel particulier de la Crimée, des objectifs importants sont à atteindre dans l'étude et la renaissance de la culture des Italiens de Crimée. Parmi eux, l'enseignement de l'italien aux jeunes générations.

Faire renaître la communauté italienne au sud de la Russie ne contribuera pas uniquement à préserver l'héritage culturel, historique et linguistique de cette ethnie, mais à rendre plus diversifié le monde russe. On peut conclure que l'exemple du drame que vécurent les Italiens de Crimée constitue un exemple prouvant la thèse selon laquelle un peuple continue à exister tant que perdure sa conscience nationale.

© Marina Samarina

Traduit du russe par Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DUNDOVICH E., Gori F., 2006: *Italiani nei lager di Stalin. Frammenti di storia silenziosa*, Roma, Bari: Mondadori.
- EMANOV A.G., 1982: «K voprosu o rannej ital'janskoj kolonizacii Kryma», In: *Antičnaja drevnost' i srednie veka*, fasc. 9: Vizantija i eë provincii, Sverdlovsk: Ural'skij gosudarstvennyj universitet.
- PELLAGI S., 2012: «L'emigrazione italiana in russia», In: *Prospettive comuni di ricerca Italia e Russia tra modernizzazione e stagnazione*, Roma: Edizioni nuova cultura.
- ŠIŠMARĚV Vladimir, 1975: *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad. ['Les villages romanophones au Sud de la Russie']
- VIGNOLI Giulio, 2000: *Gli italiani dimenticati. Minoranze etniche in Europa*, Milano: Giuffrè.
- , 2012: *Gli italiani di Crimea. Nuovi documenti e testimonianze sulla deportazione e lo sterminio*, Roma: Edizioni Settimo sigillo.
- VIN'JOLI D. (=Vignoli), BOJKO Ju., 2007: *Neizvestnaja tragedija ital'jancev Kryma*, Kertch. ['La tragédie méconnue des Italiens de Crimée']

Sur la cartographie des données linguistiques, avec une attention particulière aux pays de la partie européenne de l'ex-Union soviétique*

Vittorio DELL'AQUILA
Centre d'Etudes linguistiques pour l'Europe

Gabriele IANNACCARO
Stockholms universitet

1. La langue a toujours fait l'objet d'études de la part des géographes, mais ce n'est que relativement récemment que s'est développée une analyse systématique des phénomènes linguistiques sur des bases géographiques, qui est devenue par la suite une sous-discipline autonome appelée géolinguistique. De nos jours, nous pouvons définir la géolinguistique comme l'«analyse systématique de la langue dans son contexte physique et humain» (Williams 1996: 63) dont l'objectif est de jeter la lumière sur le contexte socio-spatial de l'usage et des dynamiques linguistiques. Ses principaux objectifs sont de «mesurer la distribution des langues et leur variation, identifier les caractéristiques des groupes linguistiques [...]; systématiser les dynamiques de la croissance ou du déclin des langues et rendre compte des facteurs environnementaux et sociaux qui créent de telles dynamiques» (Williams 1988: 2). Nous pouvons attribuer à la géolinguistique au moins deux sous-disciplines: l'une appelée linguistique aréale ou micro-géolinguistique et l'autre géographie des langues ou macro-

* Cet article est basé sur des idées déjà présentées dans Dell'Aquila, Iannaccaro, 2012.

géolinguistique-géolinguistique¹. La première s'intéresse aux formes linguistiques (phonétique, morphologie, lexique, etc.) dans leur distribution territoriale²; la seconde étudie plutôt les aspects sociaux et culturels des langues données dans leur variation diatopique: elle traite en particulier la distribution des langues et leur usage («the identification of segregation patterns, zones of contact and core areas within a spatial framework of language diversity»), le changement linguistique («the identification of areas of growth and decline amidst the dynamic structure of a language in time and space») et l'environnement humain dans lequel les langues sont utilisées («the identification of the physical, social, historical, political and economic fabric within which the distribution of and change in language take place») (Van der Marwe 1993: 414). La géolinguistique se retrouve en partie aussi à l'intérieur de la linguistique de la variation, mais tandis que l'approche sociolinguistique porte sur l'analyse verticale de la société qui vit sur un territoire donné, opérant une division de cette dernière en classes sociales et situations communicatives sans prendre en compte ses variations diatopiques, l'analyse géolinguistique se penche davantage sur les différences linguistiques (structurelles, d'usage, sociologiques, etc.) dans l'espace; mais elle ignore – par nécessité – les variétés diastratiques, souvent considérées comme «aplaties» sur un plan unique³.

¹ Pour les définitions, voir Mackey (1988: 22).

² Pour une plus ample bibliographie concernant la micro-géolinguistique, voir, entre autres, Pop 1951 et García Mouton 1994.

³ V. Iannàccaro, Dell'Aquila, 1999, p. 5. Voir aussi Dell'Aquila 2010 et Iannàccaro, Dell'Aquila, à paraître.

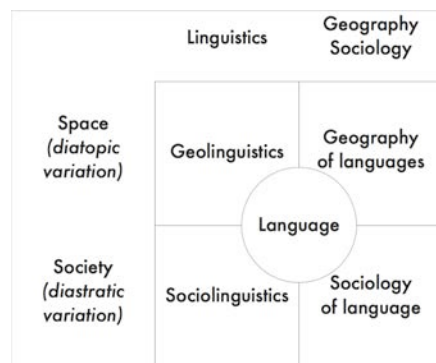


Figure n° 1 : La position de la géolinguistique (Dell'Aquila 2010: 460).

Si nous acceptons ces revendications et les appliquons aux sous-disciplines pertinentes, nous pouvons formuler un ensemble de définitions liées (voir figure 1):

- Sociolinguistique: linguistique qui met l'accent sur la variation sociale du langage (classe sociale, le contexte et l'espace communicatif; pas d'intérêt pour la variation géographique);
- Géolinguistique: linguistique qui met l'accent sur la variation diatopique du langage (répartition territoriale des phénomènes langagiers); aucun intérêt pour la variation sociale;
- Sociologie du langage: sociologie qui se concentre sur la langue (sans intérêt pour la variation diatopique);
- Géographie des langues: géographie qui se concentre sur la langue (sans intérêt pour la variation sociale)⁴.

Le but de la présente contribution est de présenter et d'analyser brièvement un élément indispensable de la macro-géolinguistique, à savoir la cartographie des données linguistiques. La cartographie géolinguistique, en tant que discipline qui traite des données linguistiques telles qu'elles nous sont fournies par des recensements et des enquêtes linguistiques, se retrouve pleinement dans la cartographie

⁴ Œuvre fondamentale pour la systématisation de la discipline est encore Breton 1976; une très importante présentation générale de la carte en linguistique est Goebel 1996.

thématique; elle utilise la même méthodologie et les mêmes considérations théoriques dans ses objectifs. Or, la cartographie thématique, réalisée à l'ordinateur, a acquis, ces dernières décennies, de nouveaux pouvoirs: la capacité à manier les données qu'offrent les ressources informatiques permet une meilleure organisation et lisibilité de la carte, tout en augmentant les possibilités de présentation des données appropriées à représenter l'objet de l'analyse, transformant ainsi la cartographie non seulement en un instrument de description, mais aussi en un vrai instrument heuristique pour l'analyse linguistique.

Dans les lignes suivantes seront esquissés quelques traits caractéristiques de la cartographie thématique, à la lumière de l'analyse géolinguistique et sociolinguistique des données statistiques cartographiées. Une attention spéciale sera accordée aux caractéristiques de la cartographie des données linguistiques qui semblent nécessiter une méthodologie graphique différente pour ce qui est des données démographiques, économiques, sociales ou politiques, qui représentent l'objet principal de la cartographie thématique classique.

2.1. La principale source de données de la macro-géolinguistique est constituée par les recensements linguistiques; s'y ajoutent, tout en offrant plus de détails, les données quantitatives obtenues à l'aide d'enquêtes sociolinguistiques et de terrain⁵. Il faut toutefois remarquer

⁵ Spécifiquement centrés sur les questions sociolinguistiques sont des sondages non gouvernementaux (même si dans de nombreux cas financés par le secteur public) qui ont été réalisés dans des régions européennes: il convient de mentionner ceux menés au Luxembourg (Fehlen, Piroth 1998), dans les Asturies (Llera Ramo 1998, Llera Ramo, San Martín Antuña 2003) et les enquêtes conduites par le *Centre d'Etudes Linguistiques pour l'Europe* dans les vallées ladines des Dolomites (Iannàccaro, Dell'Aquila 2006; 2008), dans la Vallée d'Aoste (Dell'Aquila, Iannàccaro 2003), en Latgalie (Iannàccaro, Dell'Aquila 2007; 2009). L'objectif de telles enquêtes quantitatives est d'acquérir une connaissance cohérente et complète des profils sociolinguistiques actuels des domaines analysés, en examinant les niveaux d'utilisation et le taux de connaissance des codes parlés, ainsi que les facteurs sociaux, idéologiques et identitaires liés aux différentes langues. L'ampleur des échantillons et les méthodes

que ces mêmes données ne représentent, par leur nature, qu'une partie de la réalité linguistique; en plus elles peuvent présenter des erreurs factuelles qui sont spécifiques des grandes enquêtes sociales et démologiques. Et voire, une erreur statistique, inhérente au recueillement même des données par les auteurs de la recherche. Presque inexistante dans les recensements, ce type d'erreur est (ou devrait être), par définition, mentionnée telle quelle dans les notes qui accompagnent les données obtenues à partir de sondages ou de recherches réalisés sur des échantillons de la population. Une erreur psychologique, qui concerne l'informateur: à savoir, par exemple, la surévaluation des données concernant les langues de prestige (l'informateur sent, consciemment ou inconsciemment, qu'il doit déclarer connaître une langue officielle ou nationale) et la sous-évaluation des langues minoritaires ou des variétés qui ont une connotation négative dans la société.

Enfin, il y a toujours la possibilité d'erreurs intentionnelles, c'est-à-dire l'altération des données voulue par les institutions ou par le chercheur pour des raisons politiques ou idéologiques: cette modification peut être réalisée simplement en faussant les données (ce qui est rare) ou en structurant les questions et les éventuelles séries de réponses de sorte à influencer l'informateur. La volonté de visualisation d'une certaine situation sociolinguistique plutôt qu'une autre ou la volontaire falsification des résultats peut être mise en place aussi au niveau de la cartographisation des données: il s'agit surtout de l'usage manipulée des échelles de couleur ou de l'emploi d'images dans des cartes à diagrammes (voir ci-dessous).

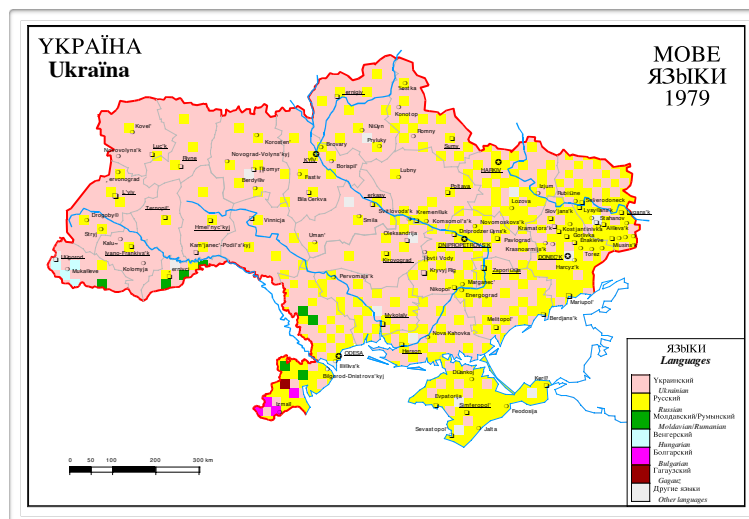
d'échantillonnage contrôlés assurent un niveau de représentativité assez élevé. Il est clair que seule une comparaison correcte, continue et méthodologiquement rigoureuse des données du recensement et des résultats de la recherche sociologique ou sociolinguistique – qui est plus limitée dans l'espace et le temps, mais fournit des données linguistiques plus détaillées et plus précises – peuvent fournir une image raisonnablement fidèle.

2.2. Se pose ensuite le problème de la classification des langues: c'est une question ouverte, sans qu'on puisse pour autant trouver une solution univoque et concluante⁶. Les points de vue à l'origine de ce débat (linguistique, politique, historique, littéraire, légal) et les présupposés méthodologiques (linguistique historique, linguistique typologique, sociologie, psychologie) sont tellement variés et en grand nombre qu'il ne peut pas incomber à la géolinguistique de les confronter: celui qui cartographie les données linguistiques de type statistique ne peut que les utiliser telles qu'elles sont fournies, même si, d'une manière critique, il est conscient des possibles limites et erreurs de contenu, mais il doit signaler, sous forme de commentaire, les éventuelles notes sociolinguistiques portant sur la classification linguistique cartographiée: cette solution pragmatique permet d'obtenir, en réalité, dans la plupart des cas, une bonne adéquation à la réalité perçue par les locuteurs mêmes⁷. Une carte des langues parlées en Ukraine (voir carte n° 1), par exemple, basée sur des données du recensement, et qui utilise la couleur rose pour l'ukrainien, la couleur jaune pour le russe et les autres couleurs pour les autres langues de minorités représente la réalité linguistique de la région, non seulement ainsi qu'elle est interprétée par l'administration, mais en grandes lignes comme elle est perçue par la population même.

Une interprétation de type sociolinguistique de cette carte sera – vu l'impossibilité objective d'obtenir des données quantitatives plus approfondies – un pas supplémentaire que le sociolinguiste devra faire à la lumière de ses connaissances de la situation générale de l'aire: une telle interprétation pourra – si le géolinguiste est aussi sociolinguiste – être ajoutée sous forme de note (ou de légende) à la carte même.

⁶ Pour une vue générale sur la problématique de la classification des langues à l'usage de la géolinguistique ou de la planification linguistique, voir Kloss 1967, Kloss, Macconnel, 1974; Voegelin 1977; Fodor, Hagège 1989; Iannàccaro, Dell'Aquila 2004.

⁷ Pour une bibliographie sur la dialectologie perceptive, voir Canobbio, Iannàccaro 2000, 2002.

Carte n° 1 : Distribution des langues en Ukraine⁸.

La couleur rose pourra être ainsi interprétée comme étant représentative d'une diacrolectie (*acrolectes* russe – ukrainien / *basilecte* ukrainien)⁹ avec une possible diglossie ukrainien / dialectes ukrainiens dans l'ouest du pays; la couleur jaune indiquera plutôt le monolingue russe avec éventuellement l'ukrainien comme L2.

S'il est souvent vrai que les données recueillies par les recensements linguistiques ne sont pas suffisantes pour pouvoir être interprétées d'un point de vue sociolinguistique, il ne faut pas oublier que ces données ne pourront en aucun cas être obtenues par un seul chercheur, surtout si l'on regarde leur potentiel de grande extension diatopique (des Etats entiers ou des régions) et la profondeur diachronique qu'ils peuvent atteindre dans certains cas. Il est clair que seule une comparaison attentive, continue et avisée du point de vue

⁸ Les cartes sans références bibliographiques sont la propriété scientifique des auteurs.

⁹ Sur la terminologie et les situations sociolinguistiques, v. Iannàccaro, Dell'Aquila 2004.

méthodologique des données extraites à partir des recensements avec les résultats des recherches sociologiques ou sociolinguistiques – plus limitées dans l'espace et dans le temps, mais plus détaillées et précises en ce qui concerne la méthodologie de l'enquête linguistique – peut fournir une image suffisamment fidèle de la réalité linguistique existante sur un territoire donné et être ainsi cartographiée avec succès.

3.1. En général, donc, une carte géographique peut être définie comme la représentation du monde ou d'une partie du monde et d'un ou plusieurs phénomènes caractéristiques du territoire que l'on veut rendre graphiquement: elle communique des informations qui ont été antérieurement recueillies, sélectionnées, analysées et enfin traduites sous la forme d'un dessin. Cependant la carte communique ces informations d'une manière différente de celle d'un texte: en raison justement de ses caractéristiques de représentation non argumentative, la carte oblige à sélectionner l'information, à se concentrer sur un seul aspect, à rationaliser les approches de recherche et de traitement. La carte géolinguistique est un type particulier de carte thématique qui représente la situation linguistique d'un certain territoire tel qu'il est configuré par les données statistiques recueillies.

Il est nécessaire tout d'abord d'éclaircir la notion de «données»: dans un travail argumenté, nous pouvons parler en même temps de différentes données et confronter les valences épistémologiques et de présentation de la réalité; dans une carte, l'œuvre de classification et taxinomisation des données devra être déjà finalisée au moment de la conception de la carte. En particulier, l'emploi de cartes dans un travail linguistique pose, d'une manière très rigoureuse, le problème des données sur lesquelles la carte est basée. Il est évident que les travaux scientifiques ne reposent pas simplement sur l'observation d'une réalité externe existant *a priori*, à partir de laquelle nous pouvons, à l'aide d'une abstraction et d'une modélisation successives, extraire ses propres lois intrinsèques: les données dont nous disposons pour la construction des cartes sont créées – et interprétées comme données linguistiques – seulement à la lumière de théories

précédentes, uniquement à l'intérieur desquelles des phénomènes divers peuvent être considérés comme des «données»; en définitive, tout acte d'acquisition mentale de la réalité est en fait un acte de conceptualisation de cette dernière. A son tour, la théorie se nourrit de données, et c'est justement la dialectique particulière entre ces deux pôles d'un processus circulaire, reconnue comme étant à la base de l'activité scientifique¹⁰ qui représente la difficulté dans la préparation d'une carte: celle-ci est, cependant, même dans les cas dans lesquels un tel aspect particulier n'est pas reconnu ou mis en question, toujours une interprétation schématique, synthétique et simplifiée de la réalité. Si l'on prend, par exemple, le «cas zéro», la représentation cartographique physique: nous avons une réalité tridimensionnelle interprétée d'une manière bidimensionnelle, des conventions portant sur l'échelle de la carte et la représentation des territoires, un coloris spécifique – qui veut, par exemple que les montagnes soient marron, même si en réalité elles ne le sont pas – pour ne pas mentionner le problème de la projection sur le plan de la sphère terrestre.

En ce qui concerne les cartes, nous devons prendre en considération encore un autre fait: ce n'est pas uniquement la théorie qui filtre toujours et inévitablement les informations sensorielles que nous recevons du monde extérieur, mais elle décide aussi, implicitement, lesquelles de ces informations infinies recevront le statut même de «données et seront présentées comme résultats des recherches, pour devenir, par la suite, des éléments de nos constructions théoriques». Il convient de faire remarquer que l'une des caractéristiques des disciplines dont le champ d'action est assez vaste et différencié est celle de donner des contours flous à la délimitation des stimuli perceptifs ou des notions qui constituent les données. Prenons l'exemple de la linguistique: tandis qu'il y a un consensus total quant à un noyau de phénomènes (les énoncés grammaticaux sont considérés par tous comme étant des données linguistiques), les avis diffèrent

¹⁰ Pour une étude plus approfondie de ces aspects, voir, entre autres, Iannàcaro 2000.

quant à l'appartenance à la catégorie de données de phénomènes de divers types. Le géolinguiste sera ainsi enclin à considérer la situation géographique d'un point sur le territoire comme faisant partie des données linguistiques: sans prendre en compte ce facteur, ses analyses sur la langue n'auraient plus de sens, et ne pourraient même pas être formulées.

Il est important de souligner le fait que la sélection des données qui sont considérées comme des phénomènes existants impose des choix et des sacrifices: il y a toujours des informations qui seront forcément perdues, omises – et cela est d'autant plus le cas s'il s'agit de la cartographie des données. Parmi ces sacrifices, l'un des plus importants du point de vue théorique est le fait que l'on opère en segmentant l'information – qui est continue – en paquets discrets; il est évident qu'une information continue est non seulement difficile à digérer, mais aussi à reconnaître, et c'est précisément pour être présentée et analysée en tant que donnée qu'elle doit être classée dans des contenants épistémologiques discrets.

Dans la carte suivante, qui décrit la composition ethnique de l'ex République soviétique d'Ukraine, les entités nationales divise le territoire de manière tranchante (sauf dans des aires fortement pluriethniques comme la Crimée). Cette carte, tout à fait lisible, n'explique pas le fait que la déclaration d'appartenance ethnique dans l'Union soviétique n'était que partiellement libre et surtout qu'elle représente une situation sociolinguistique bien plus variée, dans laquelle plusieurs codes, russe, ukrainien, d'autres variétés slaves, s'entremêlent selon des règles sociolinguistiques précises.

Ces contenants sont néanmoins arbitraires, ou plutôt déterminés par le cadre théorique sous-jacent à toute recherche, et ils exigent qu'une partie des informations théoriquement accessibles, mais qui n'y trouvent pas une place convenable, soit donc inévitablement laissée de côté.



Carte n° 2: Distribution des ethnies [*'nacional'nost'*] en Ukraine. (ANM: 17)

La catégorisation des informations et la nette différenciation entre les différents paquets d'informations sont évidemment supposées dans toute explication scientifique, mais cela est extrêmement radical dans le cas de la réflexion produite en utilisant des instruments de la cartographie. S'il est acquis que – malgré la liberté théorique de catégorisation de l'information scientifique – les «cases» qui constituent la grille interprétative des phénomènes doivent être au moins de deux ordres de grandeur moins nombreuses que les phénomènes eux-mêmes afin de permettre le regroupement et la comparaison, la cartographie thématique a comme caractéristique propre une opération de concentration ou de focalisation, qui, par nécessité, élimine toutes les possibilités de comparaison verticale (ou paradigmatique) entre les catégories et instaure une vision et une réflexion purement syntagmatiques. Ainsi, alors qu'une explication scientifique argumentative permet d'accéder à des visions holistiques et uniques des phénomènes identifiés, par la présentation simultanée des relations entre les catégories, la carte, qui analyse un (ou un nombre très limité

de) phénomène à la fois, doit être conçue, afin d'être explicite, comme un aspect auto-suffisant de la réalité, comme si chaque carte était une petite théorie classificatoire. Bien évidemment, la complexité doit être recréée à travers la succession des différents types de cartes.

La carte (géolinguistique), de par sa nature, ne peut donc présenter à la fois que quelques-uns des phénomènes de la réalité étudiée: ainsi, afin de pouvoir enquêter sur la réalité d'une manière complète et globale, cohérente avec les données disponibles, il est nécessaire de faire plus de cartes de la même aire, non seulement basées sur des données différentes, mais utilisant aussi des méthodologies différentes.

3.2. Selon Ambrose et Williams (1991: 300) une carte géolinguistique possède six fonctions:

- définir l'aire et les limites de la recherche;
- observer, recueillir et enregistrer les informations d'une manière ordonnée;
- classer, corriger et mettre à jour les données d'une manière cohérente;
- analyser en utilisant les instruments de la cartographie;
- présenter les résultats;
- interpréter ces résultats.

La carte vise donc à représenter un ordre ou des différences à l'intérieur de l'ordre, ou des exceptions à cet ordre (Brunet 1987: 40); dans notre cas, «représenter un ordre» signifie cartographier l'intensité ou le pourcentage d'utilisation d'un code donné lorsque ceux-ci varient. La variation linguistique peut être conçue comme purement diatopique, comme c'est le cas le long des frontières entre familles linguistiques bien évidemment différentes ou de frontières entre communautés linguistiques dont l'emploi des langues est tout à fait divergent (v. carte 3).



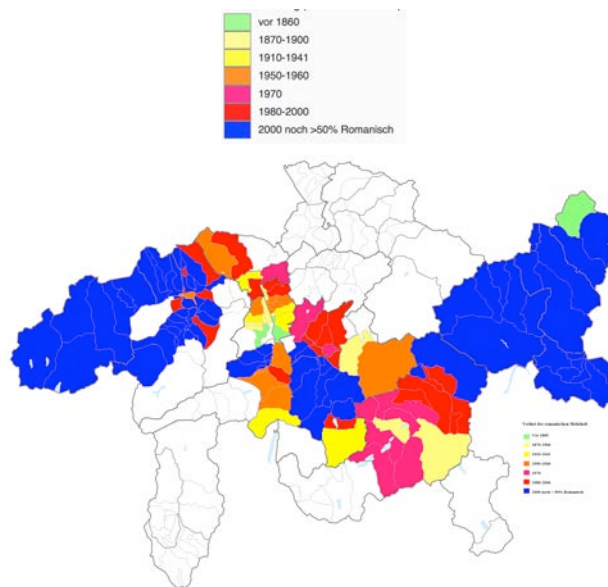
Carte n° 3: Langues et dialectes en Suisse.

ou bien, le degré d'officialité de certains codes (cf. carte 4).



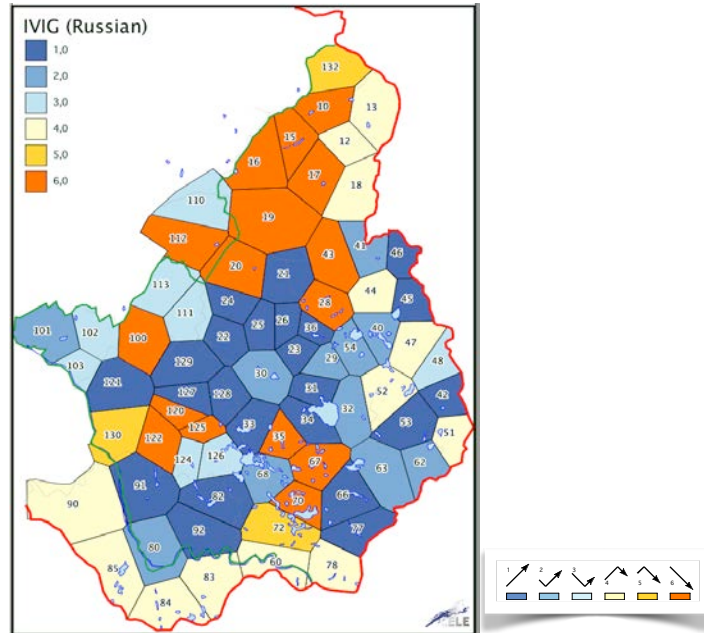
Carte n° 4: Les langues officielles des communes en Finlande.
(Dell'Aquila 2015: 37)

Néanmoins la variation est en fait toujours diachronique; et cette variation dans le temps peut être représentée cartographiquement de manière diatopique, voire même déterminée du point de vue diatopique et, dans un certain sens, comprise dans la diatopie (si l'on pense à une carte qui montre la diminution de l'aire du romanche en Suisse, cf. carte 5).



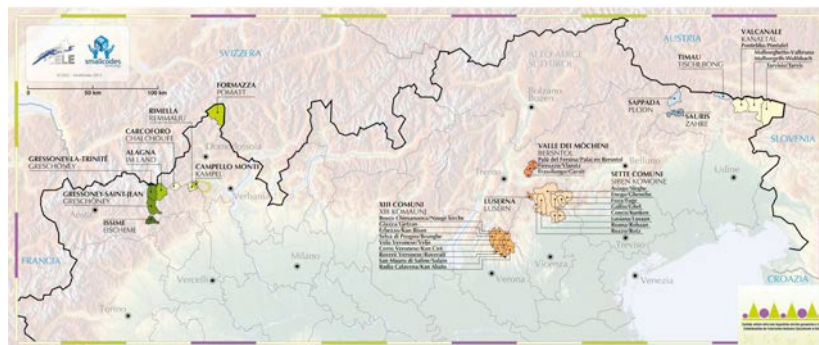
Carte n° 5: Réduction de l'aire du romanche.
(<https://de.wikipedia.org/wiki/Bündnerromanisch>)

La variation diachronique peut être aussi interprétée comme prévision dans le temps des situations sociolinguistiques futures, et montrer par exemple graphiquement le degré de vitalité linguistique du code ou bien la projection de son évolution dans le temps. La carte 6 montre une proposition de classification de l'évolution de l'emploi du russe par rapport aux générations de locuteurs en Latgalie: les couleurs froides représentent la croissance de lisage à travers les générations actuelles et futures, tandis que les oranges et les rouges en indiquent une perte (pour les couleurs v. 5.2.).



Carte n° 6: Evolution du russe en Latgalie (Iannàccaro 2011, 256).

Les cartes peuvent également mettre en lumière les différences au sein de l'aire dans laquelle on utilise le même code ou représenter graphiquement des exceptions: localiser des minorités ou des îlots linguistiques (carte 7).



Carte n° 7: Îlots germanophones dans l'Italie du nord.
[\(http://www.isoletinguistiche.it/\)](http://www.isoletinguistiche.it/)

3.3. Une carte est conçue pour être vue: elle doit attirer l'attention et en même temps fournir des informations. La carte possède la force de l'image: à la différence d'un texte, qui se lit mot à mot, l'interprétation de la carte se fait sur deux dimensions à la fois. En plus, dans un texte l'argumentation se développe d'une manière diachroniquement conduite par l'auteur, tandis que dans une carte elle est panoptique et relativement libre, et sa lecture devient holistique.

La carte doit donc tout d'abord offrir une image claire et globale de l'ensemble, de ses principaux aspects et oppositions; seulement par la suite elle pourra attirer l'attention sur les détails. Chaque représentation cartographique présuppose un compromis entre la précision et la lisibilité: une carte linguistique de la Suisse, par exemple, doit tout d'abord démontrer – avec clarté et avec des couleurs ou des nuances de couleur bien distinctes les unes des autres – les quatre aires linguistiques de la Confédération, les limites entre les cantons, les capitales et les villes principales qui pourraient servir de référence géographique; c'est seulement lors d'une analyse plus minutieuse que l'on reconnaîtra la présence, dans des degrés divers, des différentes langues et les unités territoriales auxquelles se réfèrent les données (c'est-à-dire les districts, les municipalités, etc.).

Mais les cartes sont beaucoup plus qu'une simple collection de symboles et de jeux de couleurs soignés et agréables: la manière dont elles sont dessinées et dont les données sont traitées peut grandement influencer sur leur utilité, leur facilité d'utilisation et l'interprétation, par le lecteur, du message que l'on souhaite communiquer (Williams 1996: 67)¹¹.

4.1. Le choix de la technique de cartographie – ainsi que le choix des couleurs, de l'échelle et de tous les autres outils cartographiques – influence d'une manière significative l'apparence finale de la carte et, dans le meilleur des cas, la transforme en un instrument utile sinon indispensable pour

¹¹ Pour une vision suggestive de la manipulation de la réalité à travers les cartes, voir Monmonier 1996.

l'étude linguistique. Voyons rapidement quelques-uns des types de cartographie les plus utiles pour le géolinguiste.

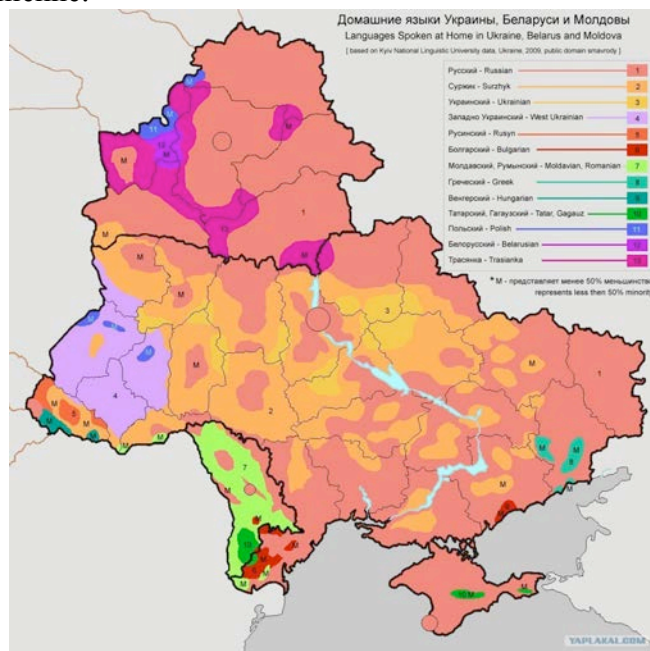
LA CARTE CHOROPLÈTHE

Les cartes choroplèthes (à savoir avec des aires de couleur) permettent de représenter des variables de type nominal (comme par exemple le «type de langue») ou numérique, qui peuvent à leur tour être continues ou discrètes (comme c'est le cas des pourcentages de locuteurs d'une langue donnée), mais pas la quantité ou des valeurs absolues. Dans ces cartes, chaque classe de valeurs est représentée par une couleur, dont les limites, définies singulièrement pour chaque carte et expliquées dans la légende, sont obtenues pour chacune des unités statistiques territoriales de la carte comme si elles étaient uniformes.

LA CARTE CHOROPLÈTHE À VARIABLE NOMINALE

Même s'il s'agit d'une méthode de cartographie à possibilités limitées, c'est la méthode la plus fréquemment utilisée en macro-géolinguistique. Dans ce type de cartes les phénomènes linguistiques sont considérés dans leur ensemble, avec leur qualité et non pas avec leur quantité: cela signifie que chaque phénomène est illustré dans son extension maximale sur le territoire avec une couleur ou un motif spécifique. La carte géolinguistique choroplèthe rentre dans ce type de carte thématique (économique, sociale, politique), qui attribue à chaque unité territoriale un seul élément statistique: les cartes choroplèthes à variables nominales sont les cartes classiques montrant la distribution des langues sur un territoire donné, dans lesquelles chaque langue (ou famille de langues) se voit attribuer une couleur, et dans lesquelles les zones bilingues ou multilingues sont perdues dans la couleur de la langue de la majorité ou de la langue historiquement autochtone. La carte suivante montre une possible distribution de l'utilisation des langues en Ukraine, Biélorussie et Moldavie; l'auteur essaie de

montrer la variation et le mélange des langues en dessinant des îlots de couleur (homogènes à leur intérieur) éparpillés sur le territoire. Cette carte a en plus une valence politique: elle choisit une hypothétique situation sociolinguistique la plus favorable pour le russe; la couleur 1 cache une situation où les autres langues sont écrites et parlées à côté du russe même. Encore, l'espace ukrainien a été divisé en trois entités différentes (qui ne sont à priori pas fausses, mais qui ne représentent qu'une des possibilités de classification des dialectes slaves de la région), chose qui amplifie la perception de la supériorité numérique du russe. A ces trois entités s'ajoute le *suržik*, une variété mixte à base russe et ukrainienne.



Carte n° 8: Langues parlés à la maison en Ukraine, Biélorussie et Moldavie
(<http://www.yaplakal.com/forum2>)

LA CARTE CHOROPLÈTHE À VARIABLE NUMÉRIQUE

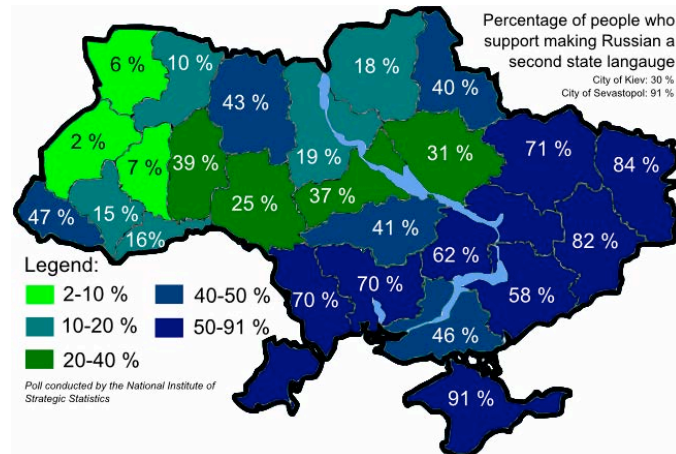
Il s'agit d'une variété de carte à aires qui possède la particularité d'être graduée, afin de montrer la variation de l'intensité d'un phénomène sur le territoire. Plusieurs méthodes de discrétisation (§ 5.1.) permettent la sous-division des variables continues (les données) en classes, tandis que diverses gammes de couleurs donnent de l'expressivité graphique à la variation statistique des données. Toutefois, si une carte à aires à variable nominale permet de représenter d'une manière synoptique la distribution (de la plupart) des langues sur le territoire, une carte à aires à variable numérique permet de représenter les données portant uniquement sur une langue à la fois¹². La carte 9, qui analyse explicitement une question politique, nous montre l'appui de la population à l'utilisation du russe (et non pas de l'ukrainien) comme seconde langue officielle, car une seule langue peut être prise en considération.

LA CARTE EN CERCLES PROPORTIONNELS

Les cartes en cercles proportionnels sont destinées à représenter des valeurs absolues (des quantités ou des effectifs) et non pas des données relatives: une carte de la population de langue galloise, par exemple, créée à l'aide de ce système, permet au lecteur d'évaluer la répartition géographique des locuteurs de langue galloise, mais elle ne fournit pas d'informations sur les locuteurs anglophones. D'une autre part, une telle carte a l'avantage d'être

¹² En réalité, dans les aires où seulement deux langues sont présentes, la carte représente les données pour les deux langues, l'une positive et l'autre négative (par exemple le gallois et l'anglais au Pays de Galles: ceux qui ne parlent pas gallois parlent seulement anglais). En outre, en combinant plusieurs échelles de couleurs, il est possible de représenter des données couvrant plus de deux langues, mais la lisibilité de la carte en est gravement affectée (un très bon exemple de carte choroplèthe à trois variables numériques est la carte de la répartition ethnique de la Bosnie Herzégovine dans Foucher 1993: 205).

parfaitement lisible aussi en noir et blanc. Pour un exemple d'atlas exhaustif en noir et blanc qui utilise entre autres des cartes de ce type, voir Aitchison, Carter 1994: 90.



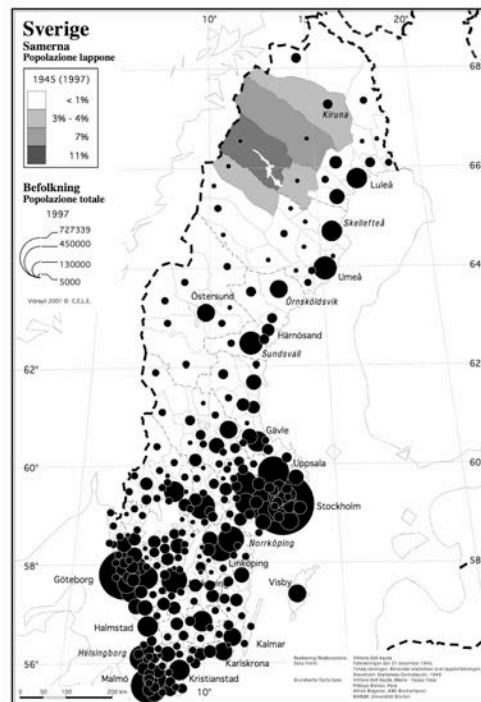
LA CARTE EN CERCLES PROPORTIONNELS COLORÉS

Plusieurs langues peuvent être représentées sur la même carte avec la même méthode combinant des couleurs différentes pour chaque langue, mais la lisibilité du dessin devient alors inversement proportionnelle au nombre de variables (langues) représentées.

LA CARTE CHOROPLÈTHE + CERCLES PROPORTIONNELS

Les cartes en cercles proportionnels sur des surfaces coloriées permettent de représenter simultanément des quantités absolues et des valeurs numériques relatives. Une carte géolinguistique de la population de la Laponie suédoise, conçue selon ces critères, donne, par exemple, la possibilité de pondérer la lecture des cartes aux aires (pourcentage de la population lapone par commune), selon des données absolues

(la population totale de chaque unité administrative), de telle manière afin d'éviter toute erreur d'interprétation du phénomène: les régions habitées par les Lapons, bien que territorialement très vastes, sont, dans l'absolu, les moins peuplées du pays (voir carte n° 5).

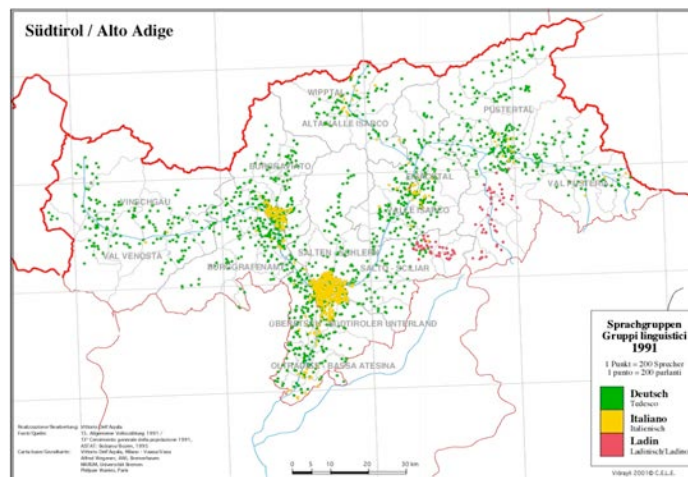


Carte n° 10: La population sami (lapone) en Suède (1945 - extrapolation 1997)
 (Dell'Aquila 2002: 156)

LA CARTE À DISPERSION

Les cartes à dispersion de points représentent, comme les cartes en cercles proportionnels, des valeurs absolues: tout point situé à l'intérieur de l'unité spatiale à laquelle il appartient est calibré de manière à représenter une fraction de la quantité totale enregistrée dans l'unité spatiale en question. On obtient ainsi un effet de densité qui rend compte, d'une

manière agréable et d'une lecture facile de l'ensemble, de la localisation des langues sur le territoire. Dans ce cas également, si on applique une seule variable (une seule langue), il est possible d'obtenir d'excellents résultats en noir et blanc, tandis que si l'on veut localiser plus de langues, l'utilisation de la couleur devient indispensable. Le caractère aléatoire de la position des points est idéalement réduit d'une façon appropriée si les unités statistiques et territoriales de base sont suffisamment petites (voir carte n° 11). Toutefois, une telle carte, en plus de représenter seulement les données absolues, peut être difficilement enrichie avec des données géographiques de référence, tels que les noms de lieux ou un réseau serré de frontières administratives, qui rendraient illisible toute l'image.



Carte n° 11: Les groupes linguistiques au Haut-Adige.

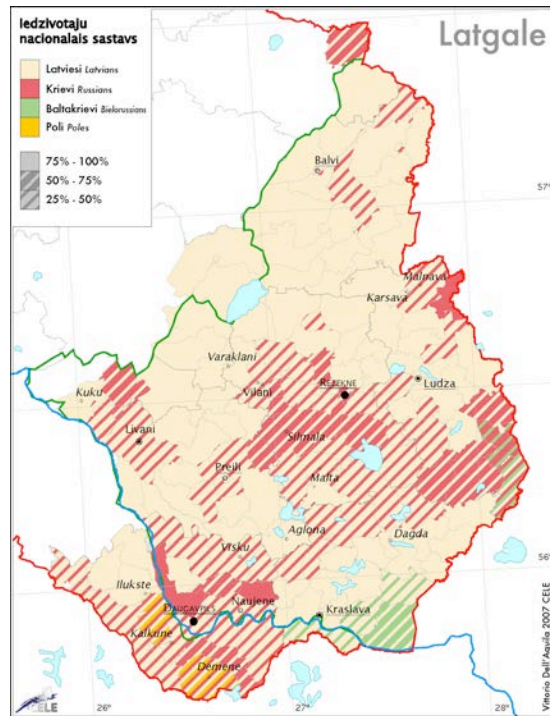
LA CARTE À DIAGRAMME

Une carte à diagramme repose sur le positionnement de diagrammes sur une carte géographique afin de pouvoir y localiser plusieurs variables simultanément. Largement utilisé, en particulier dans la presse périodique ou dans les publications de vulgarisation scientifique, ce type de carte

représente les données en superposant aux unités territoriales auxquelles les données se rapportent différents diagrammes à barres ou des camemberts, des histogrammes ou des carrés divisés en cellules. Ces cartes, cependant, se révèlent souvent peu efficaces et leur précision se perd dans les difficultés de lecture insurmontables: elles peuvent être d'intérêt pour quelque localité prise de façon isolée, mais, dans ces cas, un tableau ou un ensemble de graphiques simples sont certainement plus précis et plus efficaces.

LE DIAGRAMME À BANDES TRANSVERSALES

Un sous-type de carte à diagramme est la carte à bandes transversales dans laquelle on transforme la même unité territoriale dans le diagramme en la divisant en bandes (verticales ou transversales): le résultat est une carte choroplèthe révisée et un réseau de données plus précis et plus riche. La répartition des langues sur le territoire, en particulier dans les zones frontalières, se prête très bien à être cartographiée grâce au système des bandes transversales: à l'aide d'une catégorisation des données linguistiques en 4, 5 ou 6 classes – mais pas plus – on peut obtenir, avec des couleurs, des cartes géolinguistiques faciles à lire et à grand effet. C'est une méthode qui combine des éléments positifs de la cartographie à aires de couleur sur une échelle nominale (qui, par leur nature, sont faciles à lire, mais limitées dans les possibilités expressives) et d'autres éléments des cartes à diagramme qui peuvent représenter simultanément différents types de données. Ce type de carte doit obligatoirement être réalisé en couleurs.



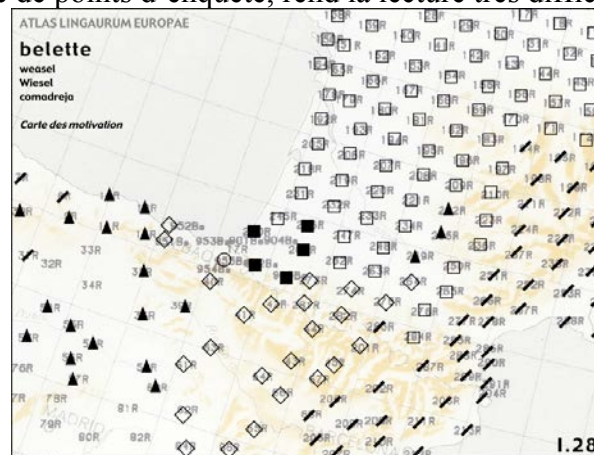
Carte n° 12 : Ethnies en Latgalie.
(Dell'Aquila, Iannàccaro 2009 : 243, en n/b)

LA CARTE À SYMBOLES

Dans des cas très particuliers où nous avons à disposition des données divisées par unités territoriales et statistiques assez vastes et très peu homogènes, on a à disposition d'autres méthodologies de cartographisation, des cartes à symboles et des cartes à grille.

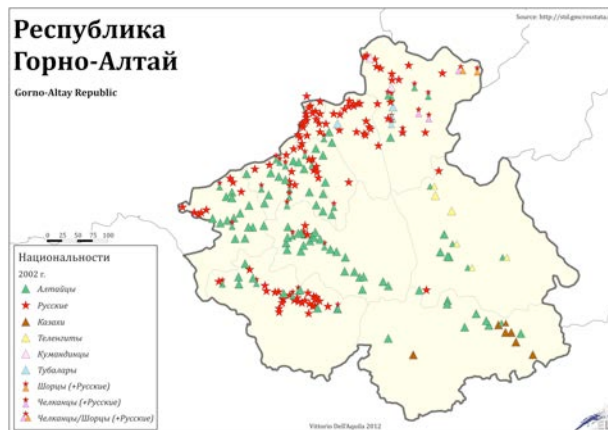
Dans une carte à symboles les variables (nominales) sont représentées par un symbole spécifique; ce type de carte peut être bien dessiné en noir et blanc et a l'avantage de pouvoir représenter facilement plusieurs variables pour le même point – éventuellement la taille du symbole peut représenter sa valeur numérique. Les atlas dialectaux de tradition germanique (à partir du DSA, l'*Atlas linguistique allemand* de Wenker), l'*Atlas Linguistiques des langues slaves* (OLA) et les grands

atlas linguistiques paneuropéens (ALE, ALiR) font un large emploi de cette méthodologie, qui, toutefois, dans le cas où les variables sont nombreuses et éparpillées sur une grande quantité de points d'enquête, rend la lecture très difficile.



Carte n° 13 : Réélaboration de la carte 'Belette' de l'ALE.

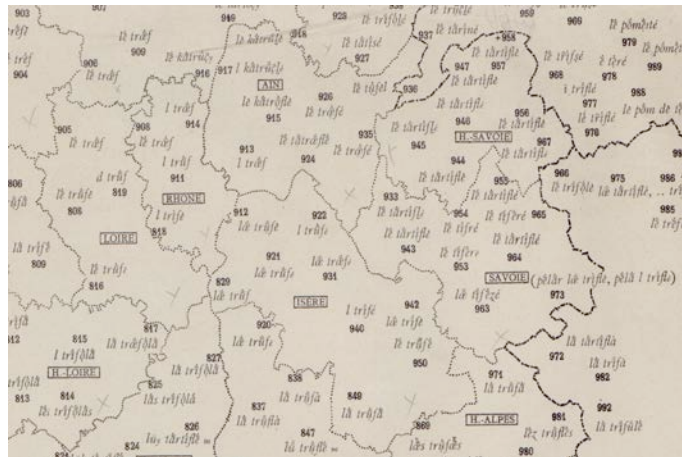
Par contre, pour des territoires d'extension plus limitée et surtout avec l'aide de couleurs, les résultats peuvent être assez agréablement lisibles.



Carte n° 14 : Distribution des ethnies dans la République Gorno-Altaj.

Dans la dialectologie romane, par contre, on emploie une cartographie textuelle, c'est-à-dire que les informations

linguistiques sont reportées directement sous forme de texte sur la carte de base. Une telle carte donne une information très précise au niveau des détails, mais elle ne nous fournit aucune interprétation des données reportées ni aucune vue d'ensemble.



Carte n° 15: Section de la carte «Trèfle» de l'ALF.
(<http://cartodialect.imag.fr/cartoDialect/>)

LA CARTE À GRILLE

Si les données à disposition sont distribuées sur le territoire de manière à ne pas pouvoir remplir la carte selon des aires déjà acquises ou logiquement acceptables, mais pour lesquelles, à travers d'autres études linguistiques ou sociologiques, on connaît la position géographique (au moins approximative) des différentes communautés linguistiques, on peut utiliser des cartes à grille. Le principe sur lequel elles se basent est assez simple – même si apparemment complexe: on crée une grille régulière (visible ou invisible) en-dessous du dessin de la carte et on colorie, en proportion des données, les mailles de la grille, toutes de la même taille, et généralement de forme carrée: le résultat graphique est très agréable et la lecture de l'ensemble est remarquable, mais l'analyse détaillée de la carte

peut s'avérer difficile¹³. Le choix du pas (c'est-à-dire la taille du réticule) est évidemment essentiel: en théorie, plus le pas est petit, plus les données sont précises, mais si les données sont inexactes à l'origine (unités statistiques trop grandes) et la grille très petite, la précision devient illusoire. Pour cette raison, la moyenne des unités graphiques – les carreaux – pour chaque unité statistique ne devrait pas dépasser dix de manière à exclure toute erreur statistique ou particularité locale ou idiosyncratique de pertinence inférieure au 5% (pour la discrétisation des données, voir § 5.1).

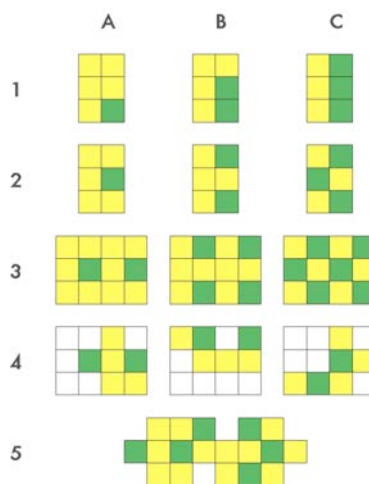


Figure n°2: Représentation schématique du processus de création d'une carte à grille

Il convient de noter deux caractéristiques de ce type de cartes: la première est qu'elles «ne mentent pas». Comme le territoire est divisé par des lignes droites qui se coupent, le lecteur n'est pas tenté de penser qu'un tel phénomène linguistique est très répandu sur le territoire exactement où la couleur correspondante est représentée sur la carte. L'autre caractéristique, qui en découle, porte sur le fait que les données linguistiques sont représentées sur la carte comme un

¹³ Voir, par exemple, les cartes linguistiques dans l'*Atlas der Donauländer* (Breu 1989).

tout: un seul carré vert ne signifie rien s'il n'est pas relié aux carrés (éventuellement de différentes couleurs) qui l'entourent. L'ensemble des couleurs, disposées d'une manière géométrique et non pas aléatoire sur la grille qui recouvre la carte, crée un continuum d'informations que l'on doit saisir d'un seul coup d'œil sans perdre de vue, lorsque l'on regarde de plus près, la localisation des données par des groupes non fixes d'amas de couleurs.

Dans la figure 3, on voit un exemple de réalisation de ce type de carte: la première image nous montre un territoire imaginaire divisé en sept unités statistiques dans lesquelles on a visualisé sous forme textuelle les données statistiques relatives à deux langues; comme on le voit dans la deuxième image la distribution des couleurs dans les carreaux (six pour chaque unité territoriale) reporte sous forme graphique l'information statistique de la première.

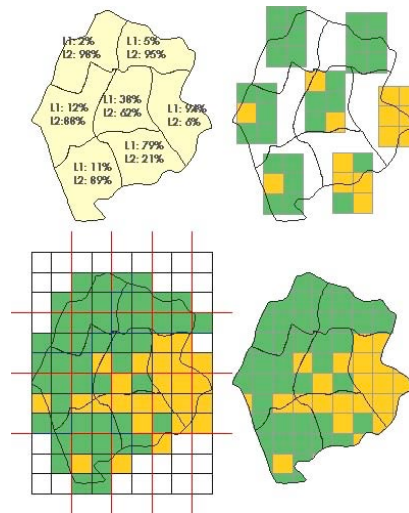
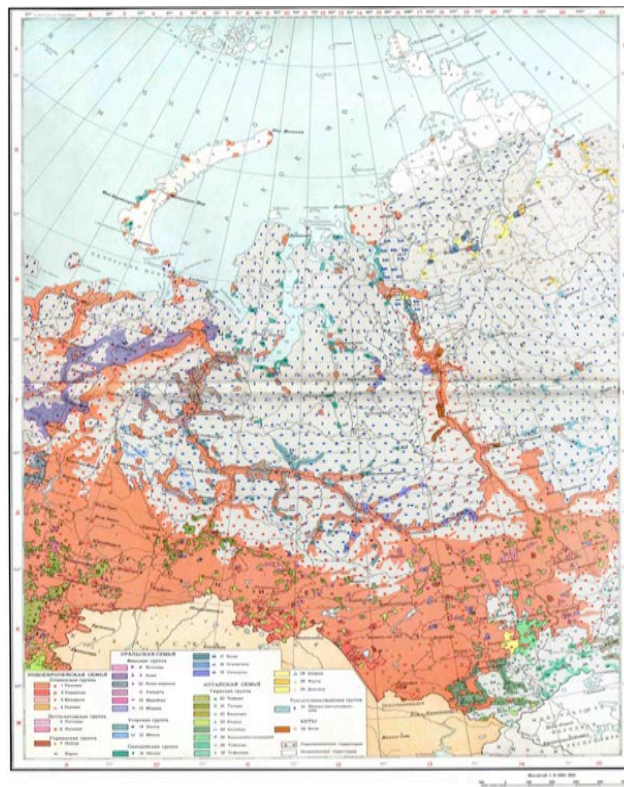


Figure n° 3: La création d'une carte à grille (2)

Un exemple concret est la carte 16, qui montre la distribution des ethnies dans la République du Gorno-Altaj selon le dernier recensement russe (les cercles noirs sont proportionnels à la population des localités habitées). Il s'agit ici d'une carte qui

ÉCOUMÈNE

Mackey (1988: 25) estime que «since only people speak languages, the basis for their geographical distribution has to be, not political or physical, but demographic» et suggère alors que seules les aires habitées devraient être incluses dans les cartes géolinguistiques. Mais puisque le cartographe des langues doit toujours faire attention à la lisibilité de la carte, à la fois pour l'aspect global, à la fois dans le détail, le fait d'en limiter l'extension à des aires habitées semble avoir plus d'aspects négatifs que d'aspects positifs, tandis que la carte «still has the disadvantage of imperfectly represent the density of population speaking any one language» (Mackey 1988: 22).



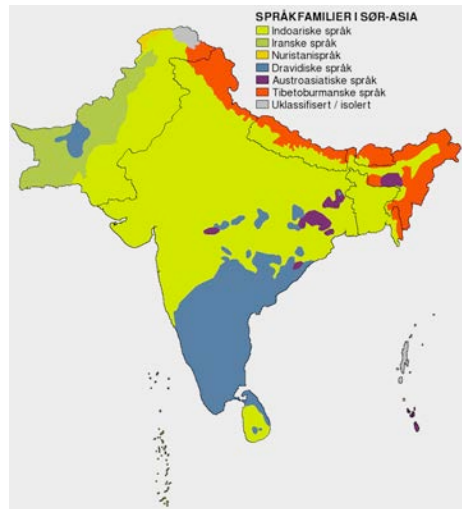
Carte n° 18: Ethnies de l'Asie centrale russe (ANM: 23).

Néanmoins, les cartes de l'ANM, qui applique un système de ce genre, maintiennent un bon degré de lisibilité.

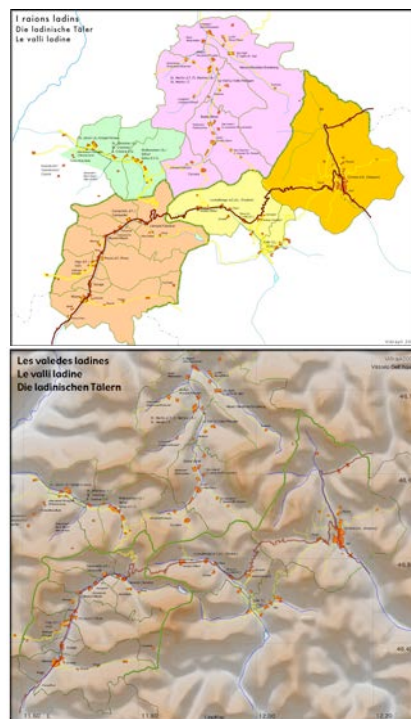
Les cartes à dispersion de points (cf. carte 11.) peuvent constituer une autre solution adéquate à ce type de problème, en particulier dans le cas des régions avec une densité de population très hétérogène (comme par exemple celle des pays sortis de l'ancienne Union soviétique ou dans les Alpes). Un bon compromis, simple à mettre en œuvre et à bon effet graphique, est celui des cartes mélangées avec des aires colorées et des cercles proportionnels, ou plus simplement, celui des cartes à aires colorées sur lesquelles sont représentés, comme dans les cartes géographiques politico-administratives ou politico-physiques les plus courantes, des symboles proportionnels à la population des principales localités (V. cartes 10, 16, 17).

4.2. Le fond d'une carte thématique peut varier considérablement, allant du fond topographique détaillé, sur lequel se superposent des couleurs ou des motifs, à l'absence de tout autre type d'indication en dehors de la frontière géopolitique du territoire à étudier. Une carte géolinguistique nécessite cependant un grand nombre d'informations de fond pour permettre au lecteur de naviguer facilement sur le territoire, mais en même temps elle ne peut pas être trop riche en détails qui pourraient détourner l'attention du phénomène linguistique en question.

Les trois cartes qui suivent sont des exemples de résultats différents déterminés par la quantité de détails non linguistiques présents: dans la carte 19, les couleurs montrent bien la distribution des familles linguistiques en Inde et dans les pays voisins, mais toute analyse détaillée est impossible; les cartes 20 a et 20b, par contre, attirent plutôt l'attention sur la distribution des aires habitées, des routes et sur la conformation horographique. L'information linguistique, à peine lisible dans la carte 20a, est submergée dans la carte 20b.



Carte n° 19: familles linguistiques de l'Asie du sud.
 (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Südasiens_Sprachfamilien-nb.png)



Cartes n° 20a, 20b: division dialectale du ladin des Dolomites.

Le choix des aires géographiques minimales et de l'échelle est une étape cruciale dans la création d'une carte géolinguistique. Les unités politico-administratives existantes sont souvent le choix le plus approprié du point de vue pragmatique (sinon le choix obligatoire), puisque les données dont on dispose correspondent précisément à ces domaines. Le choix des aires géographiques de grande extension, comme les Etats ou les régions, facilement hétérogènes du point de vue linguistique, peut être approprié uniquement si l'objectif de la carte est de représenter les langues officielles de l'entité en question ou des éléments linguistiques similaires de type socio-politique. Rappelons que dans la création d'une carte à aires de couleur les valeurs pour chaque unité minimale sont considérées d'une manière uniforme et représentent donc la valeur plus haute dans l'unité elle-même: si l'unité minimale est trop vaste et hétérogène, la carte peut devenir complètement inutile – pensons par exemple à une carte de l'ancienne Union soviétique divisée par Etats fédérés qui ne montre que la langue de la nation éponyme de chaque Etat. Mais, si le but est de décrire un aspect plus détaillé de la réalité linguistique d'un territoire, des unités administratives beaucoup plus petites, comme les municipalités, semblent être le choix le plus approprié, bien que celles-ci, tout en étant facilement homogènes du point de vue linguistique, soient très peu homogènes quant à leur forme, extension et population. La carte à grille, qu'on a vue ci-dessus, est souvent une solution à l'inhomogénéité des données et de surfaces des aires statistiques.

En géolinguistique une façon souvent utilisée pour représenter de manière discrète une variation continue d'informations à la fois détaillée et uniforme sur le territoire, est la création de polygones de Voronoï en tant qu'aires à remplir avec des informations linguistiques. Il s'agit de découper le plan (dans notre cas la région à étudier) en aires à partir d'un ensemble discret de points (points d'enquête ou point d'information statistique), chacun de ces points enfermant un seul point et formant l'ensemble des points du plan plus proches de celui même que de tous les autres.

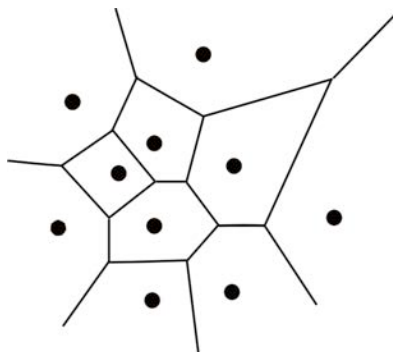


Figure n° 4: exemple de polygones de Voronoï.

Un exemple d'utilisation de cette méthode en géolinguistique est notre carte n° 6, qui montre les différents degrés de vitalité du russe en Latgalie sur une carte à polygones de Voronoï.

Il est également important de décider des limites des unités à visualiser dans la carte et de celles qu'il ne faut pas garder: la conservation des limites des entités plus petites permet de les identifier, mais distrait le lecteur à cause de la forme hétérogène des aires créées par les frontières et du réseau dense de lignes sombres qui les représentent. Les frontières des entités plus grandes sont cependant fondamentales pour l'orientation sur la carte. Une carte administrative de base avec les limites des unités auxquelles les données se réfèrent (ou de l'unité immédiatement supérieure lorsque les premières sont très petites) et avec les grandes villes et rivières semble être la solution la plus appropriée.

5.1. La discrétisation des données, c'est-à-dire l'agrégation des valeurs d'une variable dans des classes distinctes, est une étape nécessaire dans la cartographie thématique: elle sert à quantifier avec une échelle de couleurs les données sur la carte. Il existe de nombreuses méthodes de discrétisation des données à l'usage de la cartographie thématique, certaines plus spontanées, empiriques et confortables – et plus couramment utilisées – et d'autres plus complexes en apparence, mais qui rendent l'analyse de la carte, dans de nombreux cas, plus appropriée et approfondie.

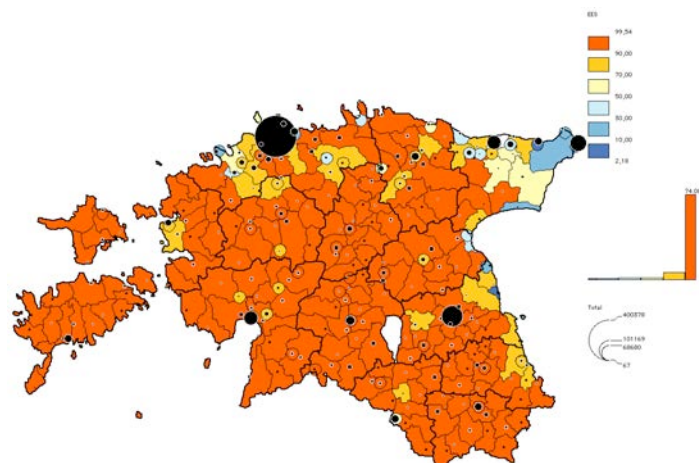
arrondis sont agréables au lecteur. Mais dans la cartographie thématique spécialisée (non géolinguistique) ce type de discrétisation est volontairement évité en raison de ses caractéristiques apparemment négatives¹⁴: souvent certaines classes restent vides et d'autres trop remplies; l'image est donc sensible aux limites de grandeur des classes, d'où le fait que sur la carte une couleur prédomine facilement par rapport aux autres. En réalité, dans une carte géolinguistique, ces caractéristiques s'avèrent être très utiles: par exemple, pour représenter l'étendue de la connaissance d'une langue particulière, disons le russe en Estonie, la discrétisation en classes de la même taille nous donne une excellente image du phénomène sur le territoire. La carte sera, il est vrai, dominée par des nuances de couleurs qui montrent les pourcentages les plus élevés de connaissance de la langue, mais on reconnaîtra facilement la pénétration du russe comme de petites aires de nuances différentes, situées autour des aires urbaines et la région de Narva. La couleur aussi, si elle est utilisée selon des critères appropriés (dont nous parlerons dans ce qui suit), distingue, par exemple, les aires où le russe est la langue connue par la majorité des aires dans lesquelles il est en minorité, éléments fondamentaux pour une analyse sociolinguistique du territoire. Peu importe si certaines classes de valeurs resteront vides.

CLASSES À NOMBRE ÉGAL D'EFFECTIFS

La cartographie thématique économique et sociale utilise souvent la discrétisation par classes contenant le même nombre d'effectifs, c'est-à-dire d'unités statistiques géographiques dans lesquelles ce sont les intervalles entre les classes mêmes qui varient. Les cartes sont stables et les couleurs sont équilibrées, affichant avec une grande précision les *clusters* ordonnés de données: mais pour le géolinguiste, cela ne sert probablement pas beaucoup de savoir quelles sont les 10 ou 20 premières communes dans lesquelles on parle le

¹⁴ Brunet 1987, p. 172-173.

plus le suédois en Finlande ou le français en Suisse, en particulier si la différence entre le dernier du premier groupe et le premier du second groupe est minimale. C'est donc un système rarement utilisé, qui n'est pas pertinent pour nos études.



Carte n° 22: Estonien en Estonie (6 classes à intervalles égaux)

CLASSES À VALEURS CENTRÉES

La discrétisation des données en fonction de l'écart moyen simple (ou écart quadratique moyen) constitue l'une des méthodes les plus rigoureuses dans l'analyse cartographique thématique: pour la cartographie on utilise la division des données en quartiles, quintiles ou sextiles (respectivement 4, 5 ou 6 classes), qui indiquent la différence, positive ou négative, par rapport à la moyenne ou à d'autres valeurs centrales. La division en quantiles est également préférable pour les classes contenant un nombre égal d'effectifs. Le quintile central (76-97), jaune foncé, est en même temps, le plus typique et le plus répandu: la carte représente donc par des couleurs plus foncées les situations d'usage de l'estonien supérieures à la moyenne et avec des nuances claires ses aires de faiblesse.

La réalisation de cartes de couleur, cependant, exige une certaine prudence méthodologique, à savoir le respect de quelques règles fondamentales sans lesquelles l'utilisation de la couleur serait inutile.

Il est tout d'abord important de ne jamais mélanger ou juxtaposer des couleurs au hasard: le rose, le vert et le bleu qui se suivent dans une gamme hiérarchique ne représentent pas une progression numérique, pas plus qu'ils ne donnent aucune indication au lecteur. Il convient alors de jouer sur des tons plutôt que des nuances de couleur: dans l'élaboration d'une carte à aires à variables numériques, il est nécessaire de créer une gamme hiérarchique de couleurs allant du clair au foncé. Puisque les couleurs sont séparées afin de pouvoir distinguer clairement les valeurs statistiques auxquelles elles se réfèrent, il convient de mettre en évidence le saut entre un ton et un autre et de prendre en compte le fait que la séparation entre les couleurs claires est plus reconnaissable que celle entre les couleurs sombres. Si l'on a besoin de plus de classes de couleurs pour représenter les données, on peut utiliser deux moyens différents: le premier est celui qui consiste à enrichir l'échelle, du côté des tons sombres, avec des nuances de couleurs différentes, tout en respectant la gradation des nuances et de l'ordre des couleurs dans le spectre solaire. L'autre méthode consiste à former une échelle avec deux nuances de couleurs différentes, dans laquelle le ton plus clair se trouve au milieu et les tons sombres aux extrémités. Chacun des deux systèmes a des côtés positifs et négatifs dans la représentation des données linguistiques: le premier permet de représenter l'intensité du phénomène linguistique sur le territoire en utilisant l'effet clair-obscur, de sorte que les tons clairs indiquent la faible intensité et les tons foncés la haute intensité: malheureusement, même en élargissant la palette de couleurs avec différentes nuances on peut difficilement dépasser les 8 ou 9 classes bien séparées les unes des autres. Le second système est au contraire essentiel pour opposer les écarts par rapport à la moyenne, ou seulement les aires où le phénomène linguistique – ou la langue même – est en situation de majorité ou de minorité, ce qui est particulièrement

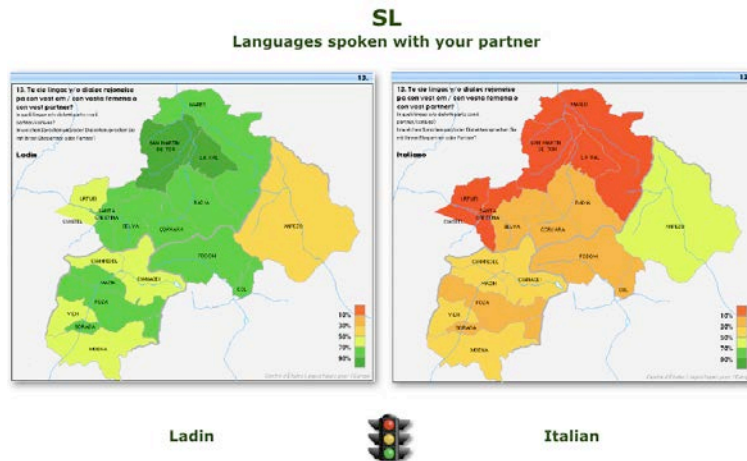
important pour l'analyse sociolinguistique du territoire. Avec deux échelles de cinq tons distincts qui commencent au centre, du blanc ou d'une teinte à peine colorée, il y a 11 valeurs clairement identifiables avec les tons clairs indiquant la proximité à la moyenne (ou à la moitié de la population) et les tons sombres indiquant les extrêmes (ou la présence totale ou l'absence du phénomène parmi la population).



Carte n° 25: Langues majoritaires en Ukraine selon le recensement de 2001.
(http://www.wikiwand.com/en/Russian_language_in_Ukraine)

Enfin, nous devons faire attention, outre à l'aspect physique de la vision des couleurs, aux valeurs, psychologiques ou symboliques, que certaines couleurs portent en elles-mêmes. Dans une échelle double, qui va des nuances de rouge à celles de vert, l'une des solutions les plus utilisées et qui donnent les meilleurs effets visuels, ces deux aspects se trouvent en net contraste: du point de vue de la perception physique, les couleurs chaudes (le rouge, dans ce cas) avancent, semblent plus proches du lecteur, presque en relief par rapport au texte, ce qui attire l'attention, tandis que les couleurs froides (le vert) semblent reculer et perdre en relief (v. carte 25). Mais en même temps, au moins dans la culture européenne, le rouge symbolise le danger, l'interdiction, la situation critique, tandis

que le vert est associé avec la sécurité, avec ce qui est permis, la situation optimale.

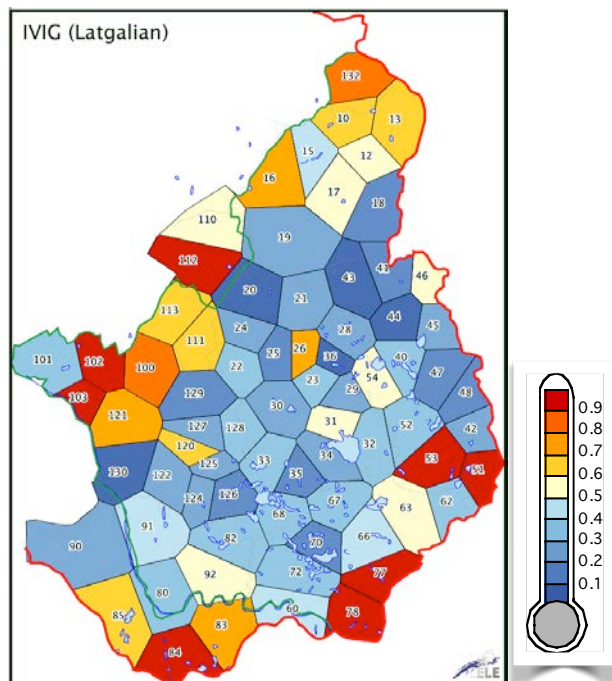


Cartes n° 26a, 26b: ladin et italien parlés avec le partenaire en Ladinia.
(Iannàccaro, Dell'Aquila 2006: 61)

Les cartes 26 a et 26b, qui montrent l'utilisation du ladin et de l'italien avec le partenaire dans les vallées ladines des Dolomites, mettent en évidence les aires de force des deux langues avec des nuances de vert et de faiblesse avec des nuances de rouge; le petit feu en bas exalte la valeur symbolique du rouge (= halte, attention !) et celle du vert (= voie libre).

La carte suivante, sur une base à polygones de Voronoï, utilise un système similaire, où les rouges représentent une situation 'chaude', c'est-à-dire de changement linguistique en acte, et les bleus des zones 'froides', où le rapport entre les codes linguistiques est stable: le petit thermomètre en mesure la 'température' (= un index de variation sociolinguistique sur une échelle de 0 à 1).

La dernière carte, la 27, a été mal réalisée, d'une part par manque de connaissance géographique et, d'autre part, probablement, à partir d'une volonté politique sous-jacente.



Carte n° 26: prévision d'utilisation intergénérationnelle du latgalien.
(Iannàccaro 2011: 270)

La sélection des localités citées sur la carte n'est pas cohérente avec le titre: les villes indiquées se concentrent dans les régions du conflit, et non selon des paramètres démographiques et ethniquement équilibrés – les seules villes dans l'aire de langue ukrainienne considérée sont Kiev et Tchernobyl – cette dernière probablement la seule ville ukrainienne connue par les lecteurs américains du site. La transcription de la toponymie est, de plus, non systématique: la ville de *Kiev* est translittérée à partir du russe dans la zone ukrainienne, et, entre autres exemples, la ville de *Luhansk* est translittérée à partir de l'ukrainien dans la zone indiquée comme russophone. A noter l'emploi des couleurs chaudes pour indiquer la menace russe face au bleu calme de la normalité ukrainienne. Il suffit de confronter cette carte avec les autres du même pays qu'on a présentées auparavant pour se rendre compte qu'ici les paramètres scientifiques ne sont pas la principale préoccupation du cartographe.

La carte géolinguistique, de par sa nature, peut donc présenter à la fois seulement quelques-uns des phénomènes de la réalité étudiée: de ce fait, afin de pouvoir étudier la réalité d'une manière complète et globale, cohérente avec les données disponibles, il est nécessaire de faire plus de cartes de la même aire, non seulement basées sur des données différentes, mais aussi en utilisant des méthodologies différentes.



Carte n° 27: «Zones ethniques de l'Ukraine».
(http://www.worldstir.com/en_US/new-frontline-war-russia-ukraine-language)

La possibilité de visualiser des données différentes sur une même carte de base permet d'étudier la réalité d'une manière beaucoup plus complète et globale. Ceci est particulièrement utile pour approfondir l'étude des situations linguistiques, la concentration des locuteurs dans les aires homogènes, les évaluations spatiales de l'innovation ou de la conservation linguistiques, afin de donner au lecteur une image la plus riche possible de la réalité linguistique de l'aire étudiée. Ainsi, «maps shape an imagined reality which takes on a life of its own and often become the basis for understanding and action» (Williams 1996: 66).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AITCHISON John, CARTER Harold, 1994 : *A Geography of the Welsh Language*, Cardiff; University of Wales Press.
- ALE = *Atlas Linguarum Europae*, Assen: Van Gorcum, 1983-
- ALF = Gillieron, Jules et Edmond Edmont, 1903-1910: *Atlas linguistique de la France*, Paris: Champion.
- ALiR = *Atlas Linguistique Roman*, Roma: Istituto poligrafico e Zecca dello Stato 1996.
- AMBROSE John, WILLIAMS Colin H., 1991: «Language Made Visible: Representation in Geolinguistics», in: Colin H. Williams (éd.), *Linguistic Minorities, Society and Territory*, Clevedon: Multilingual Matters, p. 298-314.
- BOLOGNESI Roberto, HEERINGA Wilbert, 2005: *Sardegna fra tante lingue. Il contatto linguistico in Sardegna dal Medioevo a oggi*, Cagliari: Condaghes.
- BRETON Roland, 1976: *La géographie des langues*, Paris: Presses Universitaires de France.
- BREU Josef, 1989: *Atlas der Donauländer*, Wien: Bundesamt für Eich- und Vermessungswesen.
- ANM = BRUK, Solomon I., APENČENKO Vasilij S., 1964: *Atlas narodov mira*, Moskva: Akademija nauk SSSR. [‘Atlas des peuples du monde’]
- BRUNET Roger, 1987: *La carte. Mode d'emploi*, Paris: Fayard/Reclus.
- CANOBBIO Sabina, IANNÀCCARO Gabriele, 2000: *Contributo per una bibliografia sulla dialettologia percettiva*, Alessandria: Edizioni dell’Orso.
- , 2002: «Contributo per una bibliografia sulla dialettologia percettiva. Primo supplemento», In: M. Cini, R. Regis (éds.) *Atti del Convegno internazionale «Che cosa e pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia percettiva all'alba del nuovo millennio»*, Bardonecchia 25, 26, 27 maggio 2000, Alessandria: Edizioni dell’Orso, p. 387-394.
- DELL’AQUILA Vittorio, IANNÀCCARO Gabriele, sous presse: «Language demography & geography», In: J. Darquennes, J. Salmons, W. Vandenbussche (éds.),

- Language Contact: an International Handbook*, Berlin-New York: de Gruyter.
- , 2010: «GIS and sociolinguistics», In: A. Lameli, R. Kehrein, S. Rabanus (éds.), *Language and Space. An International Handbook of Linguistic Variation*, Berlin-New York: de Gruyter, p. 458-482.
- , 2002: «Dati linguistici e cartografia tematica», In: R. Bauer, H. Goebel (éds.), *Parallela*, IX, Wilhelmsfeld: Gottfried Egert Verlag, p. 149-171
- , 2015: «La política lingüística a Finlàndia», in: AA.VV (éds.) *Diferents exemples de polítiques lingüístiques*, Barcelona: UOC.
- DELL'AQUILA, Vittorio, IANNACCARO Gabriele, 2003: «Investigare la Valle d'Aosta: metodologia di raccolta e analisi dei dati», In: R. Caprini (éd.), *Studi offerti a Michele Contini*, 221-243, Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- , 2008: «Misurare il plurilinguismo: comunità e lingue nelle valli dolomitiche», In: G. Blaikner-Hohenwart, E. Botolotti, R. Franceschini, E. Lörincz, L. Moroder, G. Videsott, P. Videsott (éds.), *Ladinometria. Festschrift für Hans Goebel zum 65. Geburtstag / Miscellanea per Hans Goebel per il 65° compleanno / Pubblicazioni en onour de Hans Goebel en gaujion de si 65 agn*, 229-258, Salzburg-Vich: Universität Salzburg-Freie Universität Bozen-Istitut Cultural Ladin «Majon di fasegn»-Istitut Ladin «Micurà de Rü», p. 229-258.
- , 2009: «Cartographical tools for sociolinguistic analysis. The Survey Latgale», In: S. Lazdiņa, I. Šuplinska (éds.), *Valodas Austrumlatviā: pētūma dati un rezultāti / Languages in Eastern Latvia: Data and Results of Survey*, Rēzekne: Rēzeknes Augstskola, p. 239-272; 327-466.
- , 2012: «Quelques considérations sur la cartographie des données linguistiques», *La Bretagne linguistique* 17, p. 253-286.
- FEHLEN, Fernand, PIROTH Isabelle, 1998: *Le sondage «Baleine»: une étude sociologique sur les trajectoires migratoires, les langues et la vie associative au Luxembourg*, Luxembourg: SESOPI Centre.

- FODOR István, HAGÈGE Claude (éds.), 1989: *Language Reform / La réforme des langues/Sprachreform*, Hamburg: Buske.
- FOUCHER Michel, 1993: *Fragments d'Europe*, Paris: Fayard.
- GARCÍA MOUTON, Pilar, 1994: *Geolingüística. Trabajos europeos*, Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- GOEBL Hans, 1996: «Sprachkarten/Linguistic Maps/Cartes linguistiques », dans Goebel Hans, Nelde Peter H., Starý, Zdeňek (éd.), *Kontaktlinguistik/Contact Linguistics/Linguistique de contact*, tome I, Berlin-New York: de Gruyter, p. 1973-2068
- IANNACCARO Gabriele, 2000: «Per una semantica più puntuale del concetto di 'dato linguistico': un tentativo di sistematizzazione epistemologica», *Quaderni di Semantica*, 41/1, p. 21-49.
- , 2011: «Patterns of language maintenance: a quantitative approach», In: E. Miola, P. Ramat (éds.), *Language Contact and Language Decay*, Pavia: IUSS Press, p. 137-163, 249-283.
- IANNACCARO Gabriele, DELL'AQUILA Vittorio, 1999: «Elementi per lo studio delle frontiere linguistiche in Val di Fassa», *Géolinguistique*, VIII, p. 5-49.
- , 2004: *La pianificazione linguistica: lingue, società e istituzioni*, Roma: Carocci.
- , 2006: *Survey Ladins. Usi linguistici nelle Valli Ladine*. Trento: Regione Autonoma Trentino-Alto Adige.
- , 2007: «Jazyki vostočnoj Latvii: metodologičeskie voprosy», in: I. Šuplinska, S. Lazdiņa (éds.), *Acts of the International Conference «Etniskums Eiropā: sociālpolitiskie un kultūras procesi/Etniskums Eiropā: sociālpolitiskī i kulturys procesi/Ethnicity in Europe: Sociopolitical and Cultural Processes»*, Rēzekne: Rēzeknes Augstskola, p. 5-32.
- , 2008: «Misurare il plurilinguismo: comunità e lingue nelle valli dolomitiche», In: G. Blaikner-Hohenwart, E. Botolotti, R. Franceschini, E. Lörincz, L. Moroder, G. Videsott, P. Videsott (eds), *Ladinometria. Festschrift für Hans Goebel*

- zum 65. Geburtstag / *Miscellanea per Hans Goebel per il 65° compleanno / Pubblicazion en onour de Hans Goebel en gaujion de si 65 agn*, Salzburg-Vich: Universität Salzburg - Freie Universität Bozen - Istitut Cultural Ladin "Majon di fascegn" - Istitut Ladin "Micurà de Rü": 229-258;
- , 2009: «Cartographical tools for sociolinguistic analysis. The Survey Latgale», In: S. Lazdiņa, I. Šuplinska (eds), *Valodas Austrumlatviā: pētūma dati un rezultāti / Languages in Eastern Latvia: Data and Results of Survey*, Rēzekne: Rēzeknes Augstskola (Via Latgalica pielikums 1), pp. 239-272; 327-466.
- , à paraître: «Language demography & geography», In: J. Darquennes, J. Salmons, W. Vandebussche, *Language Contact*, Berlin-New York: de Gruyter
- KLOSS Heinz, 1967: «Abstand Languages and Ausbau Languages», *Anthropological Linguistics*, 9, p. 29-41.
- KLOSS Heinz, MCCONNELL G.D., 1974: *The Linguistic Composition of the Nations of the World*, Québec: Presses de l'Université Laval.
- LÉONARD Jean-Léo, 2012: *Éléments de dialectologie générale*, Paris: Michel Houdiard.
- LLERA RAMO Francisco J., 1998: *Los asturianos y la lengua asturiana. Estudio sociolingüístico para Asturias 1991*, Uviéu/Oviedo: Servicio de publicaciones del Principáu d'Asturias.
- LLERA RAMO Francisco J., SAN MARTÍN ANTUÑA Pablo, 2003: *II estudio sociolingüístico de Asturias*, Uviéu: Academia de la llingua asturiana.
- MACKAY William F., 1988: «Geolinguistics: Its Scope and Principles», In: Colin H. Williams (éd.), *Language in Geographic Context*, Clevedon: Multilingual Matters, p. 20-46.
- MONMONIER Mark, 1996²: *How to Lie With Maps*, Chicago: University of Chicago Press.
- OLA = *Obščeslavjanskij lingvističeskij atlas*, (<http://www.slavatlas.org/publications.html>) ['Atlas linguistique slave']

- POP Sever, 1951: *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, Louvain: Chez
- VAN DER MERWE Izak, 1993: «The Urban Geolinguistic of Cape Town», *Geojournal*, 3, p. 409-417.
- DSA = *Deutscher Sprachatlas*, 1927-1956. Auf Grund des Sprachatlas des deutschen Reichs von Georg Wenker begonnen von Ferdinand Wrede, fortgesetzt von Walther Mitzka und Bernhard Martin, Marburg: Elwert.
- WILLIAMS Colin H. (éd.), 1988: *Language in Geographic Context*, Clevedon: Multilingual Matters.
- , 1996: «Geography and Contact Linguistics», In: H. Goebel P. Nelde, Z. Starý (éds), *Kontaktlinguistik/Contact Linguistics/Linguistique de contact*, tome I, Berlin-New York: de Gruyter, p. 63-75.

Les dialectes suisses de Crimée et la côte nord de la mer Noire: aspects linguistiques et identitaires

Mikhail MARUSENKO, Maria MIRETINA
*Université de Saint-Pétersbourg**

Dès le début de l'année 2016, une équipe scientifique réunissant plusieurs chercheurs de l'université d'Etat de Saint-Pétersbourg et de l'université de Lausanne conduit une recherche sociolinguistique focalisée sur l'histoire et l'état actuel des dialectes des colons suisses qui avaient émigré en Crimée au milieu du XVIII^e siècle.

La présente étude a comme objectif d'établir une typologie des locuteurs des dialectes suisses de Crimée et de la côte Nord de la mer Noire, qui actuellement sont en danger de disparition, et de proposer ensuite une définition quantitative de la vitalité de ces communautés linguistiques d'après la méthode mise au point par l'UNESCO. Enfin, il s'agira d'établir l'index de vitalité d'une langue ('index de danger') qui correspond aux degrés dans la classification internationale d'après l'échelle de l'UNESCO et permettra d'évaluer les perspectives de conservation des communautés italophones, germanophones et francophones et, indépendamment de cela, de déterminer s'il est possible de les conserver, de les faire renaître voire de les documenter.

Le projet vise à attester la présence ou l'absence de communautés linguistiques conservant la mémoire de leur

* Le présent article a été réalisé dans le cadre du projet de coopération internationale du RGNF N° 16-24-4001/ FNS N° IZLRZ1_164069 *History of Swiss colonies in Crimea and Northern Black sea coast: Linguistic and Identity's aspect*.

identité suisse, ainsi qu'à établir une typologie des locuteurs des dialectes suisses de Crimée et de la côte Nord de la mer Noire et enfin à déterminer les rapports de quantité entre les diverses catégories de locuteurs. Définir l'index de vitalité de la langue (ou index de danger), qui correspond à certains degrés de la classification internationale de l'UNESCO, permettra d'évaluer la réalité de l'existence de communautés linguistiques s'identifiant à la Suisse.

Le but ultime de ce projet consiste à tenter de modifier le statut des dialectes italiens notamment; à ce jour, d'après la classification élaborée en 1989 par le Conseil de l'Europe, ceux-ci sont classés parmi la catégorie six «langues en voie de disparition». Du point de vue théorique, il serait souhaitable que leur statut passe à la catégorie cinq, soit celle des «langues se trouvant en grand danger», ce qui est possible si les diasporas suisses et italiennes (si celles-ci se sont conservées jusqu'à nos jours) reçoivent une reconnaissance juridique. D'après l'Echelle élargie des violations de la transmission intergénérationnelle des langues (tableau 3), ces dialectes se situent le plus probablement aux niveaux 8a/8b-9 (agonisant).

C'est au sein du département de philologie romane de l'université de Saint-Petersbourg que se développa une riche tradition d'étude de la diaspora italophone résidant sur la côte Nord de la mer Noire. Cette tradition fut fondée par l'académicien V.F. Šišmarëv (1875-1957), qui étudia dans les années 1920 et 1930, les dialectes italiens de Crimée lors de ses expéditions dialectologiques. Les résultats de ces études furent publiés sous le titre *Romanskije poselenija na Juže Rossii* [*Les villages romanophones au sud de la Russie*] après sa mort, en 1975. Cette monographie réunit également quelques matériaux manuscrits. Les autres communautés de Crimée, et notamment les communautés suisses et allemandes, et en particulier leurs langues, furent beaucoup moins étudiées.

HISTOIRE DE LA COLONISATION

Les villages romanophones sur la côte Nord de la mer Noire ont une longue histoire. Les Romains apparaissent pour la première fois sur la péninsule de Crimée à Chersonèse (aujourd'hui Sébastopol) en l'an 62 de notre ère, lorsque l'empereur Néron y conduit les légions dans le but de défendre ces territoires contre les Scythes. Ainsi, la Crimée fit partie de l'Empire romain. La deuxième vague de romanisation est liée à l'établissement de colonies italiennes au Moyen Age: on y trouve au XII^e siècle les Vénitiens, suivis au XIII^e siècle par les Génois, qui y fondent leur Etat. La troisième vague de colons en provenance d'Italie, qui tombe au XVIII^e siècle, est liée à l'invitation du gouvernement russe, qui désirait peupler les terres de la Nouvelle-Russie, en invitant des agriculteurs et des marins. La quatrième vague de colons en provenance d'Italie a lieu dans les années 1860, où des colons parviennent des Pouilles. En tout, on compte alors sur la côte Nord de la mer Noire plus de soixante villages dont les plus importantes sont Odessa (Ginestra), Feodossia (Caffa), Kertch (Panticapea), Sudak (Soldaia), Balaklava (Cembalo), Taganrog (Porto Pisano), Sébastopol (Chersonèse), Simferopol (Napoli Scita), Novyj Svet (Paradiso), Yalta (Callita), Alouchta (Lusta), ainsi que Marioupol et à Novorossiysk.

Après 1917, on assiste à un processus de dénationalisation qui se renforce encore dans les années 1930. Nombre de colons sont rapatriés ou fusillés sur accusation d'espionnage en faveur de l'Italie fasciste.

Durant l'hiver 1942-1943, les Italiens de Crimée sont déportés au Kazakhstan septentrional, comme soutiens du fascisme. Nombre d'entre eux périssent durant le périple, aux travaux forcés ou dans les camps. Les survivants refusent de parler l'italien par peur de répressions.

Ce n'est qu'après 1953 qu'ils peuvent revenir en Crimée.

A l'heure actuelle, la plus grande diaspora italienne se trouve dans la ville de Kertch, elle a une représentation officielle, l'Association des Italiens de Crimée. Cette

association lutte pour faire reconnaître la déportation des Italiens et pour qu'on leur octroie le statut de «peuple réprimé». Elle met sur pied des cours d'italien et prend des mesures visant la sauvegarde de l'héritage culturel, historique et linguistique des Italiens.

L'émigration des Suisses allemands vers la Crimée commence à la fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle et se fait sur initiative de l'impératrice Catherine II, après que la Crimée eut fait partie de l'Empire russe. Catherine II édite son «Manifeste sur la permission des étrangers de s'établir en Russie et sur le retour libre des Russes s'étant enfui à l'étranger»¹ du 4 décembre 1762, ainsi qu'un autre manifeste intitulé «Manifeste de l'impératrice Catherine II sur la permission à tous les étrangers arrivant en Russie de s'établir dans les gouvernorats de leur choix, sur leurs droits et leurs privilèges»² du 22 juillet 1763. Elle signa la loi «Sur les colons» en vertu de laquelle les colons bénéficiaient des facilités suivantes: 1) liberté de confession; 2) exonération des taxes et des obligations pour trente ans; 3) exemption du service militaire; 4) les colons sont libérés du cantonnement chez l'habitant, sauf si des détachements militaires traversent le village; 5) liberté de quitter la Russie au selon leur souhait; 6) droit de fonder des fabriques, de ?? exercer des métiers, de commencer, de vendre leurs produits partout dans l'empire.

Paul I, qui succède à Catherine II, conduit une politique opposée à celle de Catherine, mais, dans les questions de colonisation, il entreprit toute une série de mesures visant à renforcer le système d'immigration des étrangers. Parmi les différents prétendants à l'immigration il donne la préférence aux Allemands mennonites (qui ont la réputation d'être bons travailleurs, honnêtes et respectant l'ordre), qui reçoivent des faveurs de la part de l'empereur. Alexandre I poursuit la politique de colonisation indispensable pour développer les terres inexploitées de la Nouvelle-Russie. C'est d'ailleurs sous

¹ V. Manifest imperatricy, 1762.

² V. Manifest imperatricy, 1763.

son règne qu'est fondée la plus grande quantité de colonies dans les territoires méridionaux de l'Empire russe.

Les premiers germanophones arrivent en Crimée en 1787, alors que les premières colonies sont enregistrées en 1805, dont trois sont situées dans le district de Simferopol et quatre dans celui de Feodossia.

Les Allemands ethniques se transfèrent en Crimée en provenance de différents territoires, ainsi que de Suisse et d'Autriche.

L'émigration organisée des Suisses débute en 1804, sous le règne d'Alexandre I^{er}, qui invite en Crimée cinquante familles en provenance de Suisse alémanique, principalement du canton de Zurich. C'étaient d'ordinaire des paysans et des artisans appauvris ayant souffert de la crise économique touchant l'Europe et qui ne désiraient pas combattre dans l'armée de Napoléon. A remarquer que, sous le règne de Catherine II, c'étaient des ingénieurs, des mathématiciens, des commerçants et des gouverneurs suisses, mais aussi des missionnaires et des officiers, des fromagers et des horlogers. Deux colonies agricoles suisses sont fondées au sud de la Russie, à savoir: des vigneron protestants en provenance du canton de Vaud fondent la colonie de Chabo en Bessarabie, alors que des colons en provenance du canton de Zurich fondent le village de Zürichthal en Crimée³.

En 1865, on trouve des colons germanophones dans 45 villages, alors que, d'après le recensement de la population de 1897, leur nombre s'élevait à 31'590 personnes. En 1941, les germanophones comptaient 53'000 individus.

En août 1941, 62'000 Allemands (parmi lesquels également des Suisses possédant des noms et des prénoms allemands, puisque les documents d'identité soviétiques ne reflétaient pas leur provenance suisse) et leurs familles ayant une origine ethnique différente, furent déportés.

En 1944, les «Allemands de Crimée» subirent une nouvelle fois la déportation, ce qui conduisit au déclin de la colonie suisse de Crimée. Tous les noms de villages ont

³ Jusqu'en 1945, le village porta le nom de Zürichthal, le nom en tatar de Crimée était Caylav Saray.

changé de nom, le village de Zurichthal reçut le nom de Zolotoe pole qu'il porte encore aujourd'hui. Dans les années 1990, époque de l'émigration de masse des Allemands d'URSS, certains individus témoignaient de l'origine suisse de leurs noms de famille.

En 2004, la Crimée comptait près de 2'500 Allemands, soit 0,1% de la population de la péninsule.

L'assimilation se couple de la perte des dialectes, ainsi que celle de l'identité ethnique. Jusqu'à la Seconde guerre mondiale, les résidants des colonies suisses, alors citoyens soviétiques, se souvenaient encore de leur origine suisse. Ainsi, lorsqu'en 1914, l'Empire russe décrète l'expropriation des terres appartenant aux Allemands, les résidents de Zurichthal, questionnés au sujet de leur origine, répondaient qu'ils étaient citoyens de l'Empire russe, de foi luthérienne et que leurs ancêtres provenaient de Suisse.

Comme l'a démontré notre recherche de terrain, actuellement, aucun descendant des colons suisses ne réside plus à Zolotoe pole.

En ce qui concerne les colons suisses francophones, ils provenaient essentiellement du canton de Vaud, qui à l'époque était un canton pauvre⁴. L'empereur Alexandre I^{er}, sous l'influence de son précepteur Frédéric César de la Harpe, signa l'ukase permettant de fonder des colonies aux étrangers désirant se destiner à la viticulture sur les territoires pris aux Turcs. En 1820, Louis-Vincent Tardent, de Vevey, reçut l'autorisation de fonder une colonie dans le village d'Acha-Abag («Jardins d'en bas» en turc), que les colons nommèrent Chabag, ou, à la manière française, Chabo. De nos jours, Chabo est un village dans la région de Belgorod-Dniestrovskij de la région d'Odessa, en Ukraine. En suivant l'appel de Tardent, deux dizaines de familles de vigneron du canton de Vaud, accompagnés de nombreux enfants, se mettent en route à travers la Suisse, la Bavière, l'Autriche et la Pologne. Le 10 novembre 1822, date de l'arrivée des colons, est considéré

⁴ Voir article de Meuwly.

comme la date officielle de la fondation de la colonie de Chabag.

Les toutes premières listes des colons composées par Tardent et conservées dans les archives de la région d'Orlov, mentionnent, en 1823, 17 foyers; en 1828, 29 familles et 94 colons (48 hommes et 46 femmes), alors qu'en 1852, on compte 53 foyers et 269 colons (y compris les colons germanophones et autres étrangers).

Jusqu'à l'époque soviétique, il n'y avait presque pas de mariages mixtes entre les colons suisses et la population locale. Durant l'époque soviétique, il y a eu quelques cas de mariages de raison conclus dans le but de changer de nom de famille afin de cacher son origine ethnique et sauver sa vie. A l'instar des autres colons, les familles de vigneron suisses ont souffert des répressions staliniennes.

TYPOLOGIE DES LOCUTEURS DES LANGUES EN DISPARITION

Le besoin de dresser une typologie des locuteurs des langues en disparition peut ne pas paraître évident pour les locuteurs des langues dominantes, qui sont nés, ont grandi, ont reçu une instruction et qui travaillent au sein de leur langue maternelle qui les entoure 24 heures sur 24, autant dans leur vie privée que publique, et qui est une langue fixée dans les dictionnaires, dans les grammaires et dans des œuvres littéraires. Dans ce cas, ces individus emploient leurs langues dans un milieu langagier composé de locuteurs de ces mêmes langues, qui les ont apprises dans des établissements scolaires et sont persuadés que ces langues et eux-mêmes se trouvent hors de tout danger.

Il en est autrement des locuteurs de langues viables mais insuffisamment documentées. Ceux-ci se heurtent constamment au problème de la variation linguistique et de l'absence de norme standard; si le locuteur comprenant une de ces langues se décide de la parler il sera inévitablement confronté à la nécessité de choisir parmi un grand nombre de ses compatriotes qui doit être pris comme modèle à suivre.

Lorsqu'un individu se retrouve dans une situation où il a affaire à une langue en danger d'extinction, possédant un nombre très faible de locuteurs, il se pose la question de savoir avec qui il peut communiquer dans cette langue. Il doit alors tenir compte de tout un ensemble de relations entre les locuteurs et les non locuteurs envers cette langue, à tous les niveaux, à commencer par les individus et allant jusqu'aux communautés linguistiques, souvent à un niveau régional ou national (Marousenko 2015).

Des tentatives d'élaborer une typologie des locuteurs des langues en danger furent entreprises dans les années 1980 et ont démontré l'insuffisance des connaissances sur ce sujet (Dorian 1981). Une telle typologie devrait tenir compte de nombreuses variables, comme par exemple le fait d'avoir appris une langue dès l'enfance, quelles langues les locuteurs ont utilisées auparavant et utilisent à présent, le comportement langagier, la perte de la langue par les locuteurs adultes, la possibilité de revenir à l'utilisation de la langue, etc.

À l'heure actuelle, une typologie complète des locuteurs en danger reste encore à élaborer. Toutefois, quatre types principaux de locuteurs furent dégagés (Grinevald 2012: 12-15):

1) Les locuteurs parlant une langue couramment dès la naissance (*native fluent speakers*), il s'agit d'individus monolingues dans leur langue ethnique, ainsi que de locuteurs «jeunes» bilingues mais qui parlent librement leur langue ethnique qui est leur première langue. La différence entre ces types de locuteurs consiste dans le fait que les locuteurs âgés emploient une variante traditionnelle de la langue, alors que les jeunes y apportent des modifications dues à leur bilinguisme. Néanmoins, les individus âgés ne considèrent pas ces modifications comme inacceptables et reconnaissent que les jeunes maîtrisent bien la langue.

2) Les semi-locuteurs (*semi-speakers*), dont la langue dominante n'est pas leur langue ethnique, bien qu'ils la maîtrisent presque couramment. En même temps, ils apportent des modifications touchant à la structure de cette langue, qui sont rejetées par les locuteurs âgés comme étant inacceptables.

Cette catégorie de locuteurs n'emploie pas la langue de manière régulière et naturelle, car ils n'ont pas d'interlocuteurs réguliers; ils sont capables de saluer dans leur langue ethnique, de répondre à une question standard, chanter une chanson ou réagir à une blague. Les semi-locuteurs sont une catégorie essentielle pour une langue en danger, puisque d'une part, ils constituent le groupe le plus nombreux de locuteurs et d'autre part, c'est au sein de ce groupe que se trouvent souvent des militants qui s'engagent dans la lutte pour la sauvegarde de la langue, sa conservation et sa renaissance.

3) Locuteurs «en phase terminale» (*terminal speakers*). Ce terme n'est pas plus adéquat que celui de semi-locuteur, mais il est couramment employé dans les recherches contemporaines. Ce terme provient de la métaphore de «la mort de la langue» et désigne non pas les locuteurs mourants, mais les compétences langagières fortement réduites de certains membres de la communauté langagière. Ils sont des locuteurs de la langue dominante, mais peuvent connaître quelques phrases ou quelques mots dans leur langue ethnique.

4) Les conservateurs de la mémoire (*remembers*). Il s'agit de personnes qui, auparavant, connaissaient la langue mais ont perdu leurs connaissances suite à différentes raisons. Il peut s'agir de locuteurs qui avaient dû refuser d'employer leur langue suite à des événements tragiques, ou de ceux qui n'ont jamais été des locuteurs actifs ou encore de ceux qui ont perdu leur bilinguisme passif. Si la situation langagière changeait radicalement, ils pourraient rétablir partiellement leurs connaissances.

La vitalité de la langue, tout comme le *danger* auquel elle est soumise, sont calculables. L'UNESCO a dressé un répertoire de neuf paramètres principaux permettant d'évaluer le degré de vitalité ou de danger que subit la langue, par rapport aux langues minoritaires⁵:

1. Transmission transgénérationnelle de la langue (d'une génération à l'autre).
2. Le nombre absolu de locuteurs.

⁵ V. Language vitality..., 2003.

3. Pourcentage des locuteurs vis-à-vis de la population globale.
4. Modification des sphères d'emploi de la langue.
5. Réaction aux nouvelles sphères d'emploi et dans les mass-médias.
6. Accessibilité des matériaux pour apprendre la langue et maîtriser sa grammaire.
7. Attitude du gouvernement et des institutions, y compris face à son statut officiel et son emploi.
8. Attitude des membres de la communauté envers leur langue maternelle.
9. Type et qualité de la documentation disponible.

Les paramètres énumérés ci-dessus sont rangés en fonction de leur importance, ce qui signifie que le premier paramètre cité (Transmission transgénérationnelle) est considéré par l'UNESCO comme étant la caractéristique la plus saillante et beaucoup plus importante que le paramètre neuf (Type et qualité de la documentation). Ce sont les six premiers paramètres qui sont considérés comme étant les plus importants. L'état d'une langue est évalué sur une échelle de six (0 – langue mourante, 5 – langue viable et aucunement menacée). Les échelles d'évaluation d'une langue en fonction des six premiers paramètres sont citées dans les tableaux ci-dessous⁶.

Ces neuf paramètres permettent d'évaluer la situation d'une langue parlée par une communauté et de déterminer quel soutien est nécessaire afin de la sauvegarder, de la faire renaître, voire de la documenter. Les membres des communautés linguistiques pourront eux aussi les analyser afin de décider des mesures à entreprendre en premier lieu.

Les paramètres énumérés permettent de calculer l'*index de vitalité d'une langue*, appelé aussi *index de danger linguistique*, qui reflète le niveau de vitalité ou, au contraire, celui de danger. Ainsi, les résultats des investigations ayant porté en 2007 sur le ladin et le franco-provençal, et celles ayant porté en 2005 sur le gallois et le maori, permettent de

⁶ V. Vitalité et disparition..., 2013.

calculer l'index de danger qu'elles encourent en fonction des neuf paramètres.

En 1989, les représentants de 21 pays se sont réunis au Conseil de l'Europe pour discuter de la viabilité des langues minoritaires et mis au point une classification particulière pour elles. Cette classification permet de déterminer les priorités de la politique linguistique et de prendre des mesures pour sauvegarder les langues en danger, s'il est encore possible:

1. *Langues protégées.* Ce sont les langues qui ont le statut de langue officielle dans leur pays et les frontières linguistiques perméables. En Europe, celles-ci comprennent le norvégien, le suédois, l'islandais, le danois, le finnois, le suédois des îles d'Åland (en Finlande), le slovaque, le slovène, le hongrois, etc.

2. *Langues quasi protégées.* Ce groupe comprend les langues ayant une reconnaissance régionale ou ayant un statut juridique, avec au moins au million de locuteurs. Il comprend le catalan en Catalogne, le français au Québec, l'espagnol à Puerto Rico, le créole à Haïti etc.

3. *Langues en danger limité.* Ce groupe comprend les langues avec un nombre limité de locuteurs (moins d'un million), mais avec un bon statut, ainsi que les langues minoritaires avec une bonne situation géographique: le groenlandais au Groenland, le basque au Pays Basque, le frison aux Pays-Bas, le français dans l'ancienne province française de l'Acadie (Canada), l'anglais au Québec, etc.

4. *Langues en danger.* Ce sont les langues avec un nombre important de locuteurs, mais avec un statut faible ou inexistant: le sarde et le frioulan en Italie, l'occitan et le breton en France, le gallois au Pays de Galles (Royaume-Uni), l'espagnol aux États-Unis, etc.

5. *Langues en grand danger.* Ces langues, en dépit d'une reconnaissance juridique formelle, ont très peu de locuteurs: l'irlandais en Irlande, le romanche en Suisse, le français au Manitoba (Canada), etc. Cela inclut la plupart des langues des nations minoritaires, ayant le statut de républiques autonomes de la Fédération de Russie: l'ossète, l'adygué, le tcherkesse, le kabarde, le tchéchène, l'ingouche, etc.

6. *Langues en voie de disparition.* Ces langues ont très peu de locuteurs et aucun statut officiel: le lapon dans les pays scandinaves, l'écossais et l'irlandais au Royaume-Uni, le français dans quelques provinces anglophones du Canada, etc.

Plusieurs nations minoritaires ne sont pas prêtes à attendre passivement la mort de leur langue maternelle et protègent leur langue et leur culture. Il y a des facteurs qui prolongent l'existence des langues et leur permettent d'exister pendant un certain temps dans une phase de coma, avant de subir une action déstabilisatrice:

J. Fishman a identifié quatre types de changement social qui déterminent l'utilisation des langues: des facteurs démographiques, des raisons économiques, des identifiants sociaux et des mass-médias. Il a également mis au point une échelle de huit niveaux (tableau 1) reflétant les différents degrés de violation de la transmission transgénérationnelle (de génération en génération) de la langue - *Graded Intergenerational Disruption Scale – GIDS* (Fishman 1991):

<i>Tableau 1.</i>	
L'échelle successive des violations de transmission transgénérationnelle de la langue (lecture de bas en haut)	
Degré 1	Utilisée dans le domaine public et dans l'enseignement supérieur
Degré 2	Utilisée par l'administration et les médias locaux au sein de la communauté
Degré 3	Utilisée dans les entreprises locales et par les employés peu qualifiés dans le cadre du travail
Degré 4	Utilisée à l'école primaire
Degré 5	La langue se sent en sécurité et est utilisée au sein de la communauté
Degré 6	La transmission de la langue s'effectue de génération en génération
Degré 7	Seuls les jeunes adultes parlent la langue donnée
Degré 8	Seul un petit nombre de personnes âgées parlent la langue donnée

L'Institut Linguistique d'Eté *SIL International*, propriétaire du site *Ethnologue*, évalue la viabilité des langues sur une échelle de cinq étapes, où une plus grande importance est accordée au nombre de locuteurs de la première langue qu'à d'autres facteurs (tableau. 2). En combinaison avec

d'autres données contenues dans *Ethnologue*, cela permet une évaluation plus complète de l'état de chaque langue⁷.

Catégorie	Description
Langue vivante	Il existe une grande population de locuteurs de la langue première
Uniquement la langue seconde	Utilisée uniquement comme seconde langue; pas de locuteurs de première langue, mais de nouveaux locuteurs peuvent apparaître
Langue en voie de disparition	Il en moins de 50 locuteurs ou une très petite partie de la population ethnique qui continuer à diminuer
Langue endormie	Pas de locuteurs, mais la population relie son identité ethnique avec la langue
Langue éteinte	Il n'existe aucun locuteur ni de population reliant son identité ethnique avec la langue.

D'après cette échelle, la diversité des langues standard ayant une forme écrite et utilisées dans l'éducation, dans la production et dans le domaine public, est dans la même catégorie de langues vivantes. Précédemment *Ethnologue* utilisait uniquement la catégorie *Uniquement seconde langue* pour les langues dont se sert une communauté, mais qui ne sont pas étudiées comme première langue. Cette catégorie comprenait les langues liturgiques ou des langues spécifiques (les argots professionnels, certains pidgins, etc.), mais dans la 16^e édition de l'*Atlas* cette catégorie a été élargie pour inclure les langues qu'on croyait *éteintes* (aujourd'hui *endormies*), mais qui renaissent et possèdent des groupes de nouveaux locuteurs apprenant leur langue comme langue seconde.

Dans la 16^e édition de l'*Atlas* on a vu apparaître une nouvelle catégorie, *langues endormies*, qui a été introduite suite aux protestations des membres des groupes ethniques contre la reconnaissance de leurs langues éteintes.

Puisque l'échelle de Fishman joue un rôle fondamental et constructif dans le discours sur les langues en voie de disparition, que l'*Atlas de l'UNESCO* a une grande valeur

⁷ *Languages of the world...*, 2012.

pratique et que *Ethnologue* est un catalogue complet des langues menacées dans le monde entier, il était nécessaire d'harmoniser les trois échelles, dont le résultat a été l'apparition de *L'échelle approfondie des violations de la transmission transgénérationnelle des langues* (Tableau. 3).

Niveau	Catégorie	Description	UNESCO
0	Langue internationale	La langue est utilisée comme langue internationale avec l'ensemble complet des fonctions	En sécurité
1	Langue nationale	La langue est utilisée dans l'éducation, la production, les médias et dans l'administration au niveau national	En sécurité
2	Langue régionale	La langue est utilisée dans les médias locaux et régionaux et au sein du gouvernement	En sécurité
3	Langue commerciale	La langue est utilisée dans le secteur industriel local et régional par les membres de la communauté et par des locuteurs étrangers	En sécurité
4	Langue de l'enseignement	L'alphabétisme de la langue est transmise par le système d'enseignement public	En sécurité
5	Langue écrite	La forme orale de la langue est utilisée par tous les membres de la communauté, et la forme écrite, seulement par une partie de la communauté	En sécurité
6a	Langue forte	La forme orale de la langue est utilisée par toutes les générations; la langue est étudiée par les enfants comme langue première	En sécurité
6b	Langue en danger	La forme orale est utilisée par toutes les générations, mais seulement quelques adultes en âge de procréer transmettent la langue à leurs enfants	Vulnérable
7	Le changement des langues	Les adultes en âge de procréer connaissent la langue, mais l'utilisent peu pour communiquer et ne la transmettent pas à leurs enfants	En danger
8a	Langue moribonde	Les derniers locuteurs actifs appartient à une génération de grands-parents	En grand danger
8b	Langue presque	Les derniers locuteurs actifs	En danger

	morte	appartiennent à une génération de grands-parents ou même plus âgés, et ont peu d'occasions de parler leur langue	critique
9	Langue endormie	La langue sert de rappel de l'identité génétique de la communauté ethnique. Personne ne le possède plus qu'au niveau symbolique	Langue éteinte
10	Langue éteinte	Personne ne sent la relation, même symbolique, entre l'identité ethnique et la langue	Langue éteinte

Une autre façon de rationaliser l'ensemble des langues en voie de disparition est d'utiliser des critères linguistiques, en tenant compte dans quelles fonctions la langue est utilisée et quels sont les changements structurels qu'elle subit.

Les langues moribondes sont de moins en moins utilisées dans la communauté linguistique, et quelques-unes des fonctions dans lesquelles elles ont été utilisées, soit disparaissent, soit sont progressivement remplacées par d'autres langues. Ces langues sont moins utilisées que dans le domaine de l'éducation, la politique et d'autres situations publiques, car ces fonctions sont assurées par la langue dominante (l'anglais, l'espagnol, le russe, etc.), ou par une *lingua franca*. La sphère de l'utilisation d'une langue mourante peut être réduite à un seul domaine: par exemple, *le guèze (ou ge'ez)*, une ancienne langue sémitique utilisée en Ethiopie, a été conservé seulement comme langue liturgique de l'Eglise orthodoxe éthiopienne.

L'atlas interactif de l'UNESCO nous permet de voir dans quels endroits de la planète sont concentrées des langues qui sont en danger, mais aussi d'obtenir des statistiques sur ces langues⁸. Ainsi, selon l'échelle à 5 degrés de S. Wurm, dans le monde, il n'y a que 2'474 langues menacées, dont 601 langues sont potentiellement menacées, 648 langues sont en danger, 526 langues sont en grand danger, 576 langues sont dans un état d'agonie, et 231 langues sont déjà mortes. En Europe, sept langues ont plus de 3 millions de locuteurs. Parmi celles-ci il y a le biélorusse, le bas-saxon, le sicilien qui sont

⁸ V. *UNESCO Atlas*, 2016.

potentiellement menacés, et le lombard, le yiddish et la langue gitane (le romani) qui sont en danger.

CONCLUSION

L'application des critères utilisés par les organisations internationales pour mesurer l'état des dialectes suisses en Crimée et sur le littoral Nord la mer Noire aurait dû théoriquement permettre de déterminer les mesures nécessaires soit pour le soutien, ou pour la fixation, soit pour la muséification des langues. Cependant, les résultats de la recherche sur le terrain de l'habitat historique des colons suisses en Crimée ont montré qu'en raison des changements socio-politiques, géopolitiques et démographiques de la région, il n'existe plus de communautés organisées de locuteurs des dialectes suisses, et même pas de descendants isolés. Dans ces conditions, les dialectes suisses en Crimée devraient être mis dans la catégorie des langues disparues/éteintes. La seule mesure politique linguistique qui leur est applicable peut être la muséification qui, en l'absence de communautés ethniques, doit être effectuée par des linguistes, des chercheurs et des professionnels des musées.

© Mikhail Marusenko, Maria Miretina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Manifest imperatricy Ekateriny II o pozvolenii inostrancam selit'sja v Rossii i svobodnom vozvraščenii russkix ljudej, bežavšix za granicu*, <http://wolgadeutsche.ru/history/manifest-1762.htm> (consulté le: 22.03.2016) ['Manifeste de l'impératrice Catherine II sur la permission aux étrangers de prendre domicile librement en Russie et sur le retour des Russes ayant fui à l'étranger']
- Manifest imperatricy Ekateriny II o dozvolenii vsem inostrancam, vježžajuščim v Rossiju, selit'sja v raznyx gubernijax po ix vyboru, ix pravax i l'gotax*, 1763, URL: <http://wolgadeutsche.ru/history/manifest.htm> (consulté le 22.03.2016). ['Manifeste de l'impératrice Catherine II sur la permission à tous les étrangers entrant en Russie de prendre domicile dans différents gouvernorats de Russie selon leur choix, sur leurs droits et leurs privilèges']
- DORIAN Nancy C., 1981: *Language Death: The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*, Philadelphia: The University of Pennsylvania Press.
- FISHMAN Joshua, 1991: *Reversing Language Shift: theoretical and empirical foundations of assistance to threatened languages*, Clevedon: Multilingual Matters, p. 88-109.
- GRINEVALD Colette, 2003: "Speakers and Documentation of Endangered Languages", in: P. Austin (ed.), *Language Documentation and Description*, vol 1, London: SOAS, p. 52-72, [//www.hrelp.org/events/workshops/eldp2008_6/resources/grinevald.pdf](http://www.hrelp.org/events/workshops/eldp2008_6/resources/grinevald.pdf) (consulté le 04.05.2017).
- Languages of the world*, 16th edition / M.P. Lewis (Ed). Dallas: SIL International, 2009, [//www.ethnologue.com](http://www.ethnologue.com) (consulté le 16.02.2012).
- Language Vitality and Endangerment. UNESCO Ad Hoc Expert Group on Endangered Languages*, Paris, 10–12 March 2003,

- http://www.unesco.org/new/fileadmin/MULTIMEDIA/HQ/CLT/pdf/Language_vitality_and_endangerment_EN.pdf (consulté le 18.03.2017).
- MARUSENKO Mikhaïl, 2015: *Evoljucija mirovoj sistemy jazykov v èpoxu postmoderna: jazykovye posledstvija globalizacii*, Moskva: Izdatel'stvo VKN, p. 235-243. [‘Evolution di système mondial des langues à l’époque postmoderne: conséquences linguistiques de la globalisation’]
- Vitalité et disparition des langues/ Groupe d’experts spécial de l’UNESCO sur les langues en danger*. URL: <http://www.unesco.org/culture/heritage/intangible/> (consulté le 18.03.2017), p. 9-17.
- UNESCO *Atlas of the World’s Languages in Danger*, <http://www.unesco.org/languages-atlas> (consulté le 16.03.2017)

Etudes des dialectes des colonies italiennes en Russie à l'université de Saint-Pétersbourg

Svetlana KOKOSHKINA
*Université de Saint-Pétersbourg**

INTRODUCTION

Cette contribution s'intéresse à l'histoire des études linguistiques ayant porté sur les dialectes des Italiens établis au Sud de la Russie. Elle se focalisera sur les recherches en dialectologie des colonies situées sur les côtes septentrionales de la mer Noire, ainsi qu'en Crimée, conduites dans les années 1930 et 1960 par les chercheurs rattachés au département de philologie romane de l'université de Saint-Pétersbourg. Il s'agit de recherches inspirées par le même courant d'idées que celles de Borodina qui ont porté sur le parler des Suisses de Chabag, d'où l'intérêt qu'elles présentent pour le projet de recherche commun.

Un rôle de tout premier plan dans ce domaine revient à l'académicien Vladimir Šišmarëv (1875-1957), qui peut à juste titre être considéré comme le fondateur de la romanistique russe. Elève d'Aleksandr Veselovskij (1838-1906), il effectua une partie de ses études en France et en

* Le présent article a été réalisé dans le cadre du projet de coopération internationale du RGNF N° 16-24-4001/ FNS N° IZLRZ1_164069 *History of Swiss colonies in Crimea and Northern Black sea coast: Linguistic and Identity's aspect.*

Italie, auprès de Gaston Paris¹, André Thomas², Pio Rajna³, Alfred Morel-Fatió⁴, Camille Chabaneau⁵ et Adolphe-Henri Guesnon⁶. Šišmarëv laissa à la postérité un riche patrimoine scientifique, aussi bien dans le domaine de l'histoire et la théorie de la littérature que dans la linguistique. Il composa des ouvrages portant sur des études de textes, des bibliographies et aussi sur la traduction et la théorie de la musique. Šišmarëv connaissait les langues et les littératures slaves, romanes, classiques, germaniques, scandinaves, caucasiennes. Il se passionna avant tout pour l'étude des échanges et des contacts réciproques entre les Russes et les peuples romanophones dans le domaine linguistique et littéraire.

Šišmarëv développa des activités didactiques et méthodologiques et dirigea le département de philologie romano-germanique (plus tard, romane) de l'université de Saint-Pétersbourg. Il mit sur place le cursus de spécialisation en langue et littérature italiennes, le département porte encore son nom.

1. LE FONDS ŠIŠMARËV

Les archives personnelles de Šišmarëv se trouvent dans le fonds à son nom conservé dans les Archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg. Les matériaux en question furent étudiés, décrits et classés, avant d'être en partie

¹ Gaston Paris (1839-1903) était un médiéviste et linguiste, spécialiste de philologie romane et de littérature médiévale.

² André Thomas (1857-1935) était un archiviste, médiéviste et philologue français, spécialiste de poésie provençale.

³ Pio Rajna (1847-1930) était un philologue italien.

⁴ Alfred Paul Victor Morel-Fatio (1850-1924), professeur au Collège de France, était un philologue, romaniste et hispaniste français.

⁵ Camille Chabaneau (1831-1908) était un philologue français, spécialiste des langues romanes.

⁶ Adolphe-Henri Guesnon (1824-1917) était un historien spécialiste du Moyen Age.

publiés par ses disciples Melitina Borodina (1918-1994) et Boris Mal'kevič. Le volume édité par leurs soins, paru aux éditions de l'Académie en 1964, s'intitulait *Rukopisnoe nasledie V.F. Šišmarëva v Arxive Akademii nauk SSSR Opisanie i publikacii* ['L'héritage manuscrit de V.F. Šišmarëv dans les archives de l'Académie des sciences de l'URSS. Description et publications'].

Dans la partie de ce fonds consacrée à la langue italienne, parmi les nombreux documents, on trouve quelques matériaux consacrés aux dialectes des colonies italiennes. Le matériau se présente sous forme de notes manuscrites, notes dactylographiées, fiches et notes bibliographiques se rapportant aux dialectes des villes de Trani et de Bisceglie (région des Pouilles). Les colons italiens s'étaient établis en Crimée dans les années 1860.

Les résultats des enquêtes ayant porté sur ces colonies sont résumés dans un manuscrit, existant dans 3 versions, et intitulé *Les populations romanophones de l'URSS [1927-57]*, qui constitue la contribution majeure de Šišmarëv à la dialectologie romane. Une des versions de ce texte fut publiée en 1975 par Borodina et Mal'kevič en collaboration avec Nikolaj Suxačëv (=Suhaciov) sous le titre *Romanskie poselenija na Juge Rossii: naučnoe nasledie* ['Colonies romanophones au Sud de la Russie: patrimoine scientifique'].

Sur les pages de cette monographie, issue d'une recherche longue de trente ans, on découvre la profondeur et l'étendue des intérêts scientifiques de Šišmarëv, historien et ethnographe. Il porte un intérêt particulier à l'étude des structures linguistiques dans leur variation temporelle et spatiale. On découvre également sa méthode de prédilection, acquise probablement durant ses études à Paris, et consistant à récolter le matériau linguistique «sur le terrain» (V. Borodina, Mal'kevič 1965: 16).

Šišmarëv revient sur l'histoire, la culture et la langue des peuples romanophones concernés. Il suit les relations entre les Russes et les peuples romanophones «non pas dans leurs relations officielles (au niveau des gouvernements), mais réelles, quotidiennes et linguistiques» (Borodina, Mal'kevič

1965: 17). Il aborde enfin en passant la destinée des populations germanophones, mais aussi françaises et turques, grecques, bulgares, etc., sur le territoire de l'Union soviétique.

L'ouvrage comporte trois parties qui regroupent des matériaux au sujet de plusieurs peuples romanophones, intitulées respectivement «Les Valaques», «Les Français» (y compris également les Suisses) et «Les Italiens».

La troisième partie est consacrée aux Italiens qui se sont établis au Sud de la Russie et dans le Caucase à partir du XVIII^e siècle, sous le règne de Catherine II. Il évoque ainsi les vestiges des villages italiens, les migrations des années 1782-1783 et la vie quotidienne des colons (1784-1785). Le chapitre consacré à l'émigration italienne du XIX^e siècle comporte des paragraphes portant sur les organisations des colonies au nord de la mer Noire, les colonies de la région de Kertch et les colonies italiennes dans le Caucase (Šišmarëv 1975: 145-171).

Parmi toutes les colonies mentionnées ci-dessus, une attention particulière est dédiée aux colonies italiennes situées au bord de la mer Noire, en Crimée, aux alentours de la ville de Kertch, et dont les habitants provenaient des villes de Trani et de Bisceglie. Le point culminant de l'émigration italienne vers la Russie se situe dans les années 1860, ce qui correspond à l'époque marquée par l'unification de l'Italie, événement qui offrit aux Italiens la liberté de voyager, tout en engendrant cependant des difficultés économiques qui poussèrent une quantité considérable de la population à émigrer.

Šišmarëv chercha à mieux connaître l'histoire, la langue et la culture des émigrés italiens en s'adonnant aux études «de terrain» (dialectologie de terrain). Il retranscrivit minutieusement ses entretiens et ses échanges avec les représentants de diverses générations. Il utilisa les données des archives et des musées locaux, mais aussi la correspondance privée, des traités scientifiques, des toponymes et autres données à caractère scientifique et linguistique. Parmi ses sources théoriques, il est important de mentionner les travaux

de Giovanni Papanti⁷ (1875), Carlo Battisti⁸ (1921) et l'*AIS* de Karl Jaberg (1877-1958) et Jakob Jud (1928- 1940)⁹.

2. LES ITALIENS DE CRIMÉE

C'est dans ses études du dialecte tranois parlé en Crimée que Šišmarëv obtint les résultats les plus spectaculaires. Les bilans de ses enquêtes furent publiés en 1940 sous la forme d'une étude intitulée «*Odin iz južnoital'janskix govorov v Krymu*» ['Un dialecte¹⁰ italien méridional en Crimée'] (Šišmarëv 1940). L'étude abonde en observations de type sociologique et sociolinguistique. Ainsi, cite-t-il le fait que la plupart des Tranois et des Biscegleois se sont établis dans la région de Kertch, dans une zone qui par la suite deviendra un quartier de cette ville. Les premiers se dédiaient surtout aux métiers liés à la mer: ils étaient matelots, travailleurs de port, capitaines. On sait que certains d'entre eux devinrent entrepreneurs, armateurs, propriétaires de petites embarcations à voile et navigateurs sur la mer Noire et la mer d'Azov, d'autres s'adonnèrent à l'agriculture. A noter que les Biscegleois, plus nombreux à avoir émigré, s'adonnaient presque exclusivement à l'agriculture. Or, Šišmarëv conclut que ce sont les agriculteurs qui conservent le mieux leur langue maternelle.

Ce sont les relations entre les deux communautés, et notamment le contact de leurs deux dialectes, qui intéressent Šišmarëv. Ainsi, il remarque que l'influence du dialecte de Bisceglie sur le dialecte tranois ne fut pas très importante, ce qui pourrait dériver du fait que les contacts entre les deux

⁷ Giovanni Papanti (1830-1893) était un bibliographe et dialectologue italien.

⁸ Carlo Battisti (1882-1977) était un dialectologue et bibliographe italien.

⁹ *Atlante italo-svizzero / Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz, Atlas linguistique d'Italie et de Suisse*, 1928.

¹⁰ Dans ce texte de Šišmarëv, ainsi que dans ses autres écrits, nous avons opté pour la traduction du terme russe «govor» par «dialecte» puisque, dans la variante manuscrite de son texte rédigé en italien que nous avons pu consulter dans les Archives de l'Académie des Sciences de Russie (v. bibliographie), l'auteur emploie le terme «dialetto».

communautés sont toujours restés assez limités (Šišmarëv 1940: 315).

2.1. UNE APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE AVANT L'HEURE

Šišmarëv attire l'attention de ses lecteurs sur l'intérêt tout particulier que représente l'étude du dialecte tranois de Kertch pour la linguistique. Il s'agit d'un exemple d'îlot linguistique, c'est-à-dire d'une zone où le dialecte est parlé au sein d'un territoire où on parle une autre langue, ici le russe. Une autre particularité de ce dialecte consiste dans son contact avec un dialecte voisin mais différent, à savoir celui de Bisceglie. Cette situation sociolinguistique fort particulière induit nombre de transformations que le dialecte tranois subit autant sous l'influence du dialecte de Bisceglie voisin, que de la langue russe (Šišmarëv 1940: 316).

Šišmarëv mentionne le fait que tous les Tranois maîtrisaient le russe, mais à des degrés divers. Il divise ses informateurs en trois groupes en fonction de leur génération. La vieille génération est composée d'individus dont certains étaient nés en Italie ou y avaient vécu durant une période prolongée. Ces individus ont parfaitement conservé leur dialecte maternel en plus de l'italien standard, quoique pas toujours bien maîtrisé. A l'inverse, leur russe laissait à désirer. La génération du milieu maîtrisait beaucoup mieux le russe, et conservait une bonne maîtrise de son dialecte maternel. Enfin, les plus jeunes préféraient le russe et maîtrisaient mal l'italien standard.

En règle générale, la génération du milieu et les jeunes lisaient uniquement en russe. «A distance de trois générations, dans les conditions du bilinguisme, on observe un processus de perte graduelle, presque totale, de la maîtrise de l'idiome maternel», écrit Šišmarëv (Šišmarëv 1940: 315).

Plusieurs chapitres de cette étude abordent en détail le système des voyelles, celui des consonnes, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire du dialecte de Trani et, surtout, les modifications qu'il a subies sous l'influence de ses conditions de fonctionnement.

2.2. LE LEXIQUE COMME MIROIR DES CHANGEMENTS SOCIAUX

La partie consacrée au lexique offre une classification sémantique des emprunts au russe qui sont entrés dans l'usage langagier des Tranois et des Biscegleois. Il s'agit de noms de choses et de concepts absents du lexique dialectal ainsi que de synonymes russes qui prennent la place des mots dialectaux. Il cite ainsi les mots: *bavozka* 'charrette' (vs. russe 'povozka'), les soviétismes (*kolkhoz* vs. russe 'kolxoz', etc.), et parmi les seconds, *truba* 'cheminée' (vs. russe 'truba'), *sussedka* 'voisine' (vs. russe 'sosedka'), etc.

Le système soviétique qui modifia profondément et complètement les conditions matérielles et morales de la vie, système sans analogue dans les pays européens, dut enrichir naturellement le vocabulaire traditionnel en y faisant entrer un grand nombre de nouveaux éléments lexicaux. Il s'agit dans la plupart des cas de termes russes empruntés dans leur forme d'origine, parfois légèrement italianisés ou traduits (rarement). Ces éléments qui constituent la seconde couche de russismes, bien plus riche que la première, sont en augmentation constante, dans la mesure où l'influence du nouveau système pénètre actuellement plus en profondeur dans la vie des paysans. Je citerai en guise d'exemples: *u*¹¹ *selsovet* 'conseil du village' (rus. 'selsovet'), *u finotdel* 'direction locale des finances' (rus. 'finotdel') *u kolkoz* 'économie collective' (rus. 'kolxoz') *u kulak* (rus. 'kulak') *u profsojus* 'confédération professionnelle' (rus. 'profsojuz'). (Šišmarëv 1929: 155, traduit de l'italien par nous)

¹¹ Ce «u» est l'article défini dans le dialecte de Trani.

Parmi les documents se trouvant dans les archives on trouve plusieurs versions de cet article qui comportent nombre d'observations pertinentes quant à la théorie des contacts et du mélange des langues. On citera ainsi la version en italien, rédigée en 1929 et intitulée «Il dialetto tranese a Kertch», préparée pour la publication mais jamais publiée (V. Borodina, Mal'kevič 1965: 52, note 86).

Mais écoutons ce que dit Šišmarëv sur les changements survenus dans le lexique du dialecte de Trani à Kertch:

En plus des termes cités ci-dessus, on possède un groupe particulier de mots qui ne peuvent pas être considérés comme des emprunts 'nécessaires', selon l'expression d'E. Trappolet¹². Il s'agit de termes qui expriment des réalités locales, sinon des synonymes tirés de la langue étrangère qui s'accumulent nécessairement dans le vocabulaire des bilingues. Ce sont: *la vodk* – 'eau-de-vie', *u dvawr* 'la cour', *u bazar* 'le marché', *ukrop* 'fenouil', *u kabak* 'une courge en forme de concombre', cultivée en Crimée; *la gaddzett* 'journal'.

Une autre série de vocables dont chacun possède un équivalent italien: *u rabi* 'rastrello', *u saragg* – 'la grange' 'saraj', *u kuck d fi* 'botte/tas de foin', *u stal(ä)r* 'charpentier', *la sussedk* 'la voisine', *la truba(ä)* 'la cheminée', *la skatulk* 'la boîte', *u kalba(ä)ss* 'le salami'. (Šišmarëv 1929: 155-156, traduit de l'italien par nous, S.K.)

C'est également dans la syntaxe que Šišmarëv trouve des exemples d'interférences de structures syntaxiques qui s'expliquent par le contact de langues au sein de la communauté des Tranois:

La situation bilingue d'une communauté se manifeste avant tout autre chose dans les termes de la langue, les schémas syntaxiques des propositions conditionnelles citées ci-dessus qui font penser

¹² Šišmarëv se réfère ici à E. Trappolet, collaborateur au *Glossaire des patois de la Suisse romande*, ainsi qu'aux *Tableaux phonétiques des patois suisses* (1925). L'œuvre qu'il cite est *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, Basel, 1913.

à ceux de la langue russe: dans une proposition russe du type 'esli' ['si...'] il suffirait de lier la forme verbale avec le *by* et la conjonction *esli* (=si) afin d'obtenir une formule analogue à celle de Kertch. (*Ibid.*: 157)

D'après les indications de l'auteur, un autre article, mentionné dans plusieurs documents (Borodina, Mal'kevič 1965: 20) mais jamais retrouvé, était consacré au dialecte de Bisceglie. En outre, l'édition des matériaux d'archives comporte un certain nombre de pages consacrées au dialecte biscegleois. Ainsi, y trouve-t-on une quarantaine de proverbes en biscegleois, mais aussi une nouvelle de Boccace narrée par un Biscegleois de Kertch, ainsi que des contes populaires en ce dialecte et une série de chansons (Borodina, Mal'kevič 1965: 145-152).

La publication partielle de ces textes en dialecte de Bisceglie s'accompagne de commentaires rédigés par un élève de Šišmarëv, A.A. Kasatkin (1919-1983), président du département de philologie romane de l'université de Leningrad.

3. SUR LES TRACES DE ŠIŠMARËV

En 1964, la linguiste M.P. Akimova-Corsi revint sur les traces de Šišmarëv et put compléter certaines études de celui-ci par de nouveaux matériaux plus récents. Elle réussit également à recueillir des documents sonores de la parole dialectale. Elle interviewa entre autres certains habitants d'origine biscegleoise qui maîtrisaient encore leur dialecte, parmi lesquels les sœurs Graziella Domenikovna Colangelo et Marietta Domenikovna Parcelli, Natalia Petrovna Casanelli et l'«oncle Paolo» (i.e. Paolo Colangelo), âgé de 70 ans.

Ce dernier raconta ses souvenirs: il se rappelait les années où Šišmarëv, descendu dans un hôtel de Kertch, recevait des Italiens avec qui il conversait en italien et qui chantaient des chansons que celui-ci notait méticuleusement. Šišmarëv rendait également visite aux familles italiennes dans le but de noter des chants et des proverbes. Parmi ses

informateurs, il cite le marin Angelo Fabiano, 78 ans, né à Bisceglie, ainsi que Marianna Scalarino qui avait elle-même appris des chants en dialecte par l'intermédiaire de sa mère, Giovanna Scalarino. Grâce à la collaboration de ces locuteurs, Akimova-Corsi put enregistrer presque tous les chants que Šišmarëv avait transcrits.

Kasatkin et Akimova-Corsi étudièrent les proverbes dialectaux en les confrontant aux proverbes analogues employés en italien. Ils les enrichirent d'observations fines portant sur leur contenu, leur origine et leur genre. Il s'agit pour la plupart de chants lyriques, chansons d'amour, mais aussi épiques, patriotiques, religieuses et enfin comiques. Certains sont originaires du sud d'Italie, en partie ce sont des variantes des poésies du poète Salvatore di Giacomo (1860-1934), mais d'autres sont «nés» en Crimée. Les linguistes les notèrent tantôt en dialecte, tantôt en italien standard et souvent dans les deux variantes existantes.

Dans la partie finale de son ouvrage *Les populations romanophones de l'URSS* et dans sa préface, Šišmarëv exprima le souhait que sa recherche puisse être poursuivie «sur place» (V. Borodina, Mal'kevič 1965: 23). Or ce souhait fut réalisé par ses disciples et collègues, lorsque ceux-ci complétèrent l'édition de son ouvrage par leurs propres études. Il s'agit des études de R.J. Udler «Sovremennoe sostojanie ostrovnyx govorov moldavskix poselenij v SSSR» ['L'état actuel des dialectes insulaires des villages moldaves de l'URSS'] et celui de M.A. Borodina «O francuzskoj kolonii v Šabo» ['La colonie française à Chabo']. En outre, le thème des dialectes italiens est développé dans l'étude d'Akimova-Corsi «Sovremennoe sostojanie bišel'jezskogo govora v Krymu» ['La situation actuelle du dialecte de Bisceglie en Crimée'].

CONCLUSION

Les témoignages des liens linguistiques de longue durée reliant le Sud de l'Italie à la Russie méridionale constituent un précieux patrimoine interculturel, même si beaucoup de matériaux furent perdus durant la Seconde guerre mondiale.

Sur le fond du grand intérêt pour l'étude des langues et des dialectes évoluant en vase clos et détachés de leur territoire originel, la contribution de Šišmarëv, qui fit découvrir aux dialectologues l'aire insulaire de Crimée, en reliant une étude linguistique à la recherche historique dans le domaine de l'émigration italienne, n'est pas à sous-estimer.

© Svetlana Kokoshkina

Traduit de l'italien par Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKIMOVA-CORSI M.P., 1975 : «Sovremennoe sostojanie bišel'jezskogo govora v Krymu», In: V.F. Šišmarëv, *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad, p. 192-201. [‘La situation actuelle du dialecte de Bisceglie en Crimée’]
- BATTISTI Carlo, 1921: *Testi dialettali italiani*, Beiheft N° 56 zur *Zeitschrift für Romanische Philologie*.
- BORODINA Melitina A., MAL'KEVIC Boris A. (éds.) (1965): *Rukopisnoe nasledie V.F. Šišmarëva v Arxive Akademii nauk SSSR. Opisanie i publikacii, Trudy Arxiva*, fasc. 21, Moskva-Leningrad: Nauka. [‘L'héritage manuscrit de V.F. Šišmarëv dans les archives de l'Académie des sciences de l'URSS. Description et publications’]
- , 1975: «O francuzskoj kolonii v Šabo», In: *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad, p. 184-192. [‘La colonie française à Chabo’]
- JABERG Karl, JUD Jakob, 1928-1940: *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen.
- PAPANTI Giovanni, 1985: *I parlari italiani in Certaldo*, Livorno.
- ŠIŠMARËV Vladimir F., 1929: *Il dialetto tranese a Kerc*, manuscrit, Sankt-Peterburgoe otdelenie Arxiva Akademii Nauk Rossii, Fond 896, opis' 1, doc. 338 «Materialy o južnoital'janskix govorax v Krymu».

- , 1940: «Odin iz južnoital'janskix govorov v Krymu», In: *Učënye zapiski LGU*, N° 58, p. 315-366. ['Un dialecte italien méridional en Crimée']
- , 1927-1957: «Popolazioni romanze nell'URSS [1927-1957]» (Manuscrit).
- , 1972: «Očerk istorii ital'janskogo jazyka», In: V.F. Šišmarëv, *Izbrannye stat'ji. Istorija ital'janskoj literatury i ital'janskogo jazyka* (éd. A.A. Kasatkin), Leningrad: Nauka, p. 36-181. ['Précis d'histoire de la langue italienne']
- UDLER R.J., 1975: «Sovremennoe sostojanie ostrovnix govorov moldavskix poselenij v SSSR», In: V.F. Šišmarëv, *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad, p. 172-182. ['L'état actuel des dialectes insulaires des villages moldaves de l'URSS']

Chabag, colonie suisse de la mer Noire

Olivier GRIVAT

Pully

Ils s'appelaient Tardent, Chevalley, Dogny, Buxcel, Laurent, Thévenaz, Margot, Gander ou Campiche. Partis de Vevey en juillet 1822, ils ont bâti une colonie viticole et agricole au bord de la mer Noire, non loin d'Odessa. Une saga unique dans l'histoire suisse et qui reste méconnue.

C'est en 1822 que démarre l'odyssée de la cité qui aurait dû s'appeler Helvetianopolis, comme le souhaitait son fondateur, le botaniste et pédagogue Louis-Vincent Tardent. Originaire des Ormonts, dans les Alpes vaudoises, il avait été envoyé en éclaireur, l'année auparavant, sur les conseils du grand homme politique vaudois Frédéric-César de la Harpe, l'ex-précepteur du Tsar Alexandre de Russie.

Les terres prises aux Turcs, – et concédées aux colons suisses par un ukase impérial, – avaient une surface de 50 km². Le lieu s'appelait Achabag, du turc signifiant «jardins d'en bas». Il était situé au bord de l'embouchure du fleuve Dniestr sur la mer Noire, formant un lac intérieur qui, – heureux présage, – s'appelait en russe «Liman».

Par monts et par vaux, traînant derrière eux un convoi de chars à pont et à bancs, une petite troupe de Vaudois prenait au départ de Vevey, le 21 juillet 1822, la route de la Bessarabie. Parti de Lausanne le lendemain, Louis-Vincent Tardent (1787-1836), 35 ans, rejoignait à Avenches sa femme et sept de ses huit enfants, âgés de 15 ans à 18 mois. L'accompagnent aussi à bord d'autres charrettes à chevaux, Jacob-Samuel Chevalley,

de Rivaz, sa femme et six enfants, Henri Berguer, un jeune pharmacien d'Avenches, Jean-Louis Guerry, de La Tour-de-Peilz, le Lausannois François Noir, 16 ans à peine, et un valet de ferme nommé Henri Zwicki. En tout, une trentaine de personnes réparties sur huit chars tirés chacun par trois ou quatre chevaux et transportant meubles, biens personnels, vivres et tous les outils de la remise. Chaque ménage emportait également une Bible et une carabine. En homme cultivé, Tardent, fils du régent de Vevey, emmène avec lui une bibliothèque de 400 volumes.

TROIS MOIS DE VOYAGE À CHEVAL ET À PIED

Les chevaux couvrent de 25 à 50 km par jour: Zurich, Saint-Gall, Munich, puis l'Autriche. L'équipée gagne Brno, traverse la Pologne et parvient à Chisinau, capitale de la Bessarabie. Ce n'est que le 29 octobre 1822 que la caravane touche au but, après trois mois de voyage. Le premier hiver s'annonce difficile. Mais le gouverneur du Tsar a ordonné aux citoyens de la ville voisine d'Akkerman, – aujourd'hui Belgorod-Dnestrovskij, – de donner le gîte aux colons suisses. Les années suivantes, la colonie s'agrandit. En tout, plusieurs dizaines de familles vont prendre souche. Ou s'éteindre rapidement. La mortalité est importante en raison de la peste, apportée par les armées russes après la guerre de 1828-1829 contre les Turcs. Au pire moment, il ne reste que trois hommes valides pour inhumer les morts. Orphelins, des enfants rentrent en Suisse par leurs propres moyens! En 1831, une moitié de la colonie est composée de veufs et d'orphelins, et l'autre de tuteurs.

Pourtant, pendant 120 ans, les Chabiens¹ croissent et se multiplient, élisant leurs autorités et leur syndic au sein de la colonie, où les délibérations se font en français. Charles Tardent, fils du fondateur, publie aussi un livre *Viticulture et vinification*, qui fera autorité en Russie et sera réédité plusieurs fois à Odessa.

¹ Nom donné aux habitants de Chabag.



Image 1. La cave de Jean Thévenaz, à Chabag. Collection privée.



Image 2. La vue sur l'église de Chabag. Collection privée.

VILLAGE VAUDOIS OCCUPÉ PAR L'ARMÉE ROUGE

Entre les deux guerres mondiales du siècle dernier, la colonie est englobée dans le royaume de Roumanie. Le Roi Carol I^{er} de Roumanie visite la cave de Jean Thévenaz et les colons se mettent au roumain. En juin 1941, l'Armée rouge fait son entrée dans le village, chassant les colons vers la Roumanie, l'Allemagne ou la Suisse. D'autres choisissent de rester. De juin 41 à août 44, la colonie assiste au flux et au reflux des Soviétiques devant les Nazis. Certains vont être enrôlés dans l'Armée allemande, jusque dans les rangs des SS. D'autres optent pour l'Armée rouge. Les frères ennemis bataillent dans les deux camps. Le syndic Daniel Besson et sa famille n'ont pas cette chance. Le père de famille est embarqué par la force, en même temps que des millions de déportés. Interdite aux étrangers jusqu'à l'ère Gorbatchev en raison d'un camp militaire installé au milieu du village, Chabag deviendra Shabo et passera en terres ukrainiennes à la naissance de la République soviétique.

Autre signe du changement de régime, l'église protestante construite par le pasteur François-Louis Bugnion (Meyer 1989), – venu de Belmont-sur-Lausanne en 1847, – va en faire les frais. Son clocher sera rasé par les Soviétiques et servira de maison du soldat pour les militaires de l'armée ukrainienne installée au cœur du village.

Derniers vestiges des vigneron vaudois de la mer Noire, on peut visiter aujourd'hui quelques caves emplies de grands tonneaux de chêne qui ont survécu à l'ère soviétique, y compris le carnotzet de Jean Thévenaz.

QUAND DES COLONS SUISSES DÉBARQUAIENT EN AUSTRALIE

Un demi-siècle après la fondation de la colonie suisse, une branche de la famille du fondateur va émigrer dans le Queensland. Une branche des Tardent va partir en bateau à vapeur du port d'Odessa, via le canal de Suez, pour arriver à Brisbane, à fin 1887.

«Débarqué le gousset bien léger, mais les cœurs joyeux et riches d'espérance» comme le raconte Henri-Alexis Tardent dans ses écrits de voyage, le petit groupe de vigneronns avait quitté Chabag et la mer Noire le 12 octobre 1887. Après deux mois de bateau à vapeur à bord du *Russia*, ils franchissent le Bosphore, le canal de Suez ouvert au trafic maritime 18 ans avant, puis l'océan Indien, avant de débarquer à Brisbane, le 13 décembre de la même année. En poche, quelques économies sous la forme de mille roubles reçus comme avance sur héritage, l'équivalent de 4'000 francs d'alors. La famille Tardent s'installe à 500 km à l'intérieur des terres, à Roma.

Mais qu'est-ce qui a donc poussé à l'exil à l'autre bout du monde ces vigneronns vaudois? Pendant plusieurs décennies, la concession accordée par le Tsar de Russie grâce à l'entremise de son ancien précepteur Frédéric-César de la Harpe exemptait les colons du service militaire. Mais en 1874, roulez tambours! Une nouvelle loi tsariste instaure le service obligatoire pour tous dans l'empire. Peu encline à guerroyer sur le front asiatique, une centaine de colons va opter pour l'émigration, une moitié vers l'Amérique du Nord, une autre en deux vagues, vers la prometteuse Océanie.

DES ADIEUX DÉCHIRANTS

Comme en juillet 1822 où une demi-douzaine de familles vaudoises avait quitté Vevey en chariots tirés par des chevaux, la scène des adieux à Chabag est déchirante: «Tu m'emmènes ma fille bien loin, mais j'ai confiance en toi!», s'exclame en pleurs Samuel Tardent, le fils du fondateur de Chabag Louis-Vincent Tardent, à l'issue du service divin où le chœur a chanté: «L'heure a sonné, il faut partir»².

Le chef de cette nouvelle expédition est un Tardent prénommé Henri-Alexis. C'est le fils d'un bûcheron et buraliste du Sépey, dans les Alpes vaudoises. Parti comme précepteur en Pologne, il avait prolongé par hasard son voyage jusqu'à Chabag et découvert toute une tribu de cousins

² Voir Tardent 1982.

Tardent qui le reçoit à bras ouverts, le jour où la colonie fête ses 50 ans: «Il y avait là un essaim de jeunes cousines qui faisait bondir mon cœur de 20 ans comme un chamois sur les Alpes. C'était délicieux» (*Ibid.*). Il tombe amoureux de sa cousine Hortense, la petite-fille du fondateur de Chabag, et l'épouse.

C'est vers l'Australie qu'il décide de refaire sa vie, «habitée par une race libre et forte, en pleine prospérité, avec un sol fertile et bon marché», et surtout le meilleur climat du monde: «Je me sentais encouragé par l'exemple du grand-père de ma femme» (Tardent 1982), le botaniste Louis-Vincent Tardent parti pour Chabag en 1822.

Muni de lettres de recommandation du Conseil d'Etat vaudois et même du président de la Confédération, le Neuchâtelois Numa Droz, Henri-Alexis Tardent va créer à Roma une coopérative viticole, baptisé Tardent Winemaker. Les affaires prospèrent, il est élu municipal et fonde dans la foulée une société d'agriculture. L'ancien gardien de chèvres du Sépey introduit le blé et inaugure une laiterie pour le beurre et le fromage qu'il baptise Les Ormonts: «J'eus alors mille occasions d'apprécier les exemples de mon père et du rude apprentissage de la vie sur les scieries et dans les forêts de la Grande-Eau de l'Hongrin». Pionnier dans un pays tout neuf, il se lance aussi dans la politique comme candidat travailliste au Parlement du Queensland. Il parcourt le pays à pied, à cheval et en charrette dans une circonscription vaste comme la Suisse:

Me souvenant de la Fête des Vignerons de Vevey, j'organisai une procession monstre aux flambeaux: un dompteur de chevaux ouvrait la marche, puis venaient des fanfares, des cavaliers de la brousse, un corps d'amazones de la démocratie. (*Ibid.*)

L'EXEMPLE DE LA CONSTITUTION SUISSE

Battu de justesse, il gagne l'amitié d'Andrew Fischer, le tout premier Premier ministre travailliste d'Australie. Fier d'appartenir à la plus ancienne confédération du monde, il

présente plusieurs aspects de la Constitution suisse aux politiciens chargés de rédiger celle de la Fédération australienne, en 1901.

Lors de la guerre de 1914-1918, il perd l'un de ses douze enfants, son fils cadet de 18 ans, dans les tranchées d'Ypres, en France, défendues par des bataillons «aussies». Deux autres fils reviendront de Gallipoli et des Flandres, la poitrine décorée de médailles françaises. Parmi eux, Jules Tardent va passer sa retraite à peaufiner la biographie de la famille Tardent, éparpillée en Suisse, en France, en URSS, aux USA et en Australie. Il existe trois Tardent Street en Australie, dont une dans la capitale fédérale. Il créera aussi un journal local, *The Toowoomba Democrat and Downs Agriculturist*, sera un correspondant occasionnel de *La Gazette de Lausanne* et le fondateur de l'Alliance française de Brisbane. Plusieurs dizaines de membres de la famille Tardent vivent aujourd'hui en Australie, où un Henry Tardent est né le 12 décembre 1987, un siècle jour pour jour après l'arrivée du clan en Océanie!

LA COLONIE DE NEW HELVETIA

Dix ans avant l'arrivée des Tardent à Roma, en 1878, une amorce de colonie suisse a été créée au nord de Rockhampton, non loin de la Grande Barrière de Corail. Elle devait s'appeler New Helvetia, fondée à l'instigation de Marc-François Bugnion, le frère de pasteur de Chabag. C'est au bord de la rivière Fitzroy sur la commune de Nicholson que devaient s'installer 700 familles du monde entier: «Venez avec vos fils robustes et avec vos filles. Il y a de la place pour vous et des millions d'autres», écrit le pasteur de Chabag, François-Louis Bugnion, connu sous le pseudonyme de l'«évêque Bugnon»³ en priant d'insérer une annonce dans le journal d'Odessa. A sa mort en 1880, son frère Marc-François relève le défi. Selon la pierre tombale de Marc-François du Bugnyon⁴, il est décédé

³ Evêque de la Nouvelle-Eglise du Seigneur, une secte d'origine scandinave.

⁴ Il a ajouté une particule et changé l'orthographe de son patronyme.

en 1898 à l'âge de 70 ans sans avoir pu réaliser son rêve. Sa femme Eliza, née Jaccard, retourna dans son village de Sainte-Croix. Selon les témoignages, cette femme excentrique portait une longue jupe et laissait entrer les animaux et les poules dans la maison. Très religieux, son mari se recueillait sur la colline pour prier plus près de Dieu, après avoir posé la Bible sur une pierre.

RACHETÉES PAR UN GÉORGIEN

Retour à Chabag, en Ukraine russophone... Rachetées en 2010 par un Géorgien, les caves de la colonie des vigneronns de Chabag sont aujourd'hui rattachées à une importante entreprise vinicole. Elles exportent en Russie le «Vin des vigneronns suisses du Tsar»: «Nous sommes devenus en 2010 l'une des plus importantes maisons de vin d'Ukraine, la Compagnie industrielle et commerciale de Shabo, basée à Odessa. Pour conserver la mémoire des anciens colons, nous avons créé un musée et produit un film consacré à l'histoire de la colonie suisse», confie l'homme d'affaires géorgien Vazha Ioukouridzé. En 2010, il a racheté les caves qui ont vu passer les récoltes des vigneronns vaudois, puis des Soviétiques à l'ère des sovkhozes. De simple carnotzet, on est passé aux salles vitrées de dégustation ultra-modernes et aux tonneaux refaits à l'ancienne. Un restaurant gastronomique a été créé. Le vin nouveau de Shabo est tiré, maintenant il faut le boire! Mais la brouille entre Russes et Ukrainiens freine les exportations au pays de Poutine et la situation économique des caves s'en ressent cruellement.

RETOUR À LA CAVE-DÉPART

La renaissance de l'ancienne colonie suisse avait pourtant tout pour réussir: «Bienvenue à Shabo! La maison et les caves vous sont ouvertes!» Venue du cœur, l'invitation avait coulé comme le vin doux dans le gosier de la délégation invitée en 2012 par le consul honoraire de Russie à Lausanne Frederik Paulsen.

C'était un beau dimanche de début septembre, quelques jours après la vendange. Une trentaine de visiteurs suisses avait été conviée au bord de la mer Noire aux frais de l'Etat ukrainien, du consul honoraire de Russie Frederik Paulsen et du nouveau propriétaire des caves, Vazha Ioukouridzé.

Cet homme d'affaires géorgien a repris en 2003 l'ancien sovkhose dressé par les Soviétiques au lendemain de la guerre. Le repreneur y a installé un équipement ultramoderne de vinification, tout en replantant 1'100 ha de vignobles, soit davantage que les terrasses de Lavaux qui couvrent 920 ha. Il a formé un collectif de spécialistes professionnels et établi des standards de production de qualité. Il a rénové les caves de la famille Thévenaz qui ont reçu la visite du roi Carol II de Roumanie, le père du roi Michel⁵. Il a aussi dressé des salles de dégustation imposantes, un restaurant gastronomique et un musée où l'on célèbre aussi bien F.-C. de la Harpe que la mémoire du fondateur Louis-Vincent Tardent. Ce dynamique quinquagénaire vient de Géorgie, un pays qui a exploité la vigne 5 à 6 siècles avant Jésus-Christ. Une salle du nouveau musée du vin Shabo montre comment les Georgiens foulaient les grappes avec leurs pieds, avant de placer le jus de raisin dans des jarres plantées à même le sol. Un restaurant a été aménagé dans les caves de la famille Laurent, soigneusement restaurées. Celles de la famille Thévenaz ont conservé leurs tonneaux d'origine, avec une plaque qui montre toujours la signature du roi Carol II de Roumanie, venu visiter les lieux en 1933.

Au cœur des caves Shabo, qui comprennent des installations dernier cri, une fontaine à jets d'eau a été dressée. C'est la fontaine Dionysos dressée en hommage à Vincent-Louis Tardent, le premier colon venu en Russie de Vevey avec ses outils et les 400 livres de sa bibliothèque. Montant total des investissements: 25 millions de francs, une somme considérable dans un pays où le salaire moyen est de 300 francs et la retraite à moins de 100 francs.

⁵ Entre les deux guerres mondiales, la Bessarabie a été territoire roumain

UKRAINIENS RECONNAISSANTS

«Nous sommes infiniment reconnaissants envers ces vigneron suisses qui nous ont apporté les rudiments de la culture du vin», précise le Géorgien qui possède un très vaste domaine en Géorgie. Pour célébrer les 225 ans de la naissance du fondateur de la colonie, il a mis sur pied de grandes festivités avec inauguration d'une fontaine lumineuse et feux d'artifice.

Des panneaux à croix suisse ont été apposés sur les «Champs-Élysées» de Chabag pour visualiser l'incroyable odyssée de ces vigneron partis sur des chars tirés par des chevaux sur 2'137 km: Vevey 0 km, Berne 90 km, Zurich 175 km, St-Gall, Vienne, Brno et finalement la ville d'Akkerman, située à 60 km d'Odessa. Les armoiries de la colonie y figurent en bonne place avec une combinaison de croix suisse, de grappe de raisin et une tête de taureau pour ces vigneron-agriculteurs. Tout au long du voyage, Uranie Tardent, la femme du fondateur⁶ a noté toutes les péripéties du périple où elle emmenait sept de ses huit enfants: «Adieu Vevey! Adieu mes amies! Arrivée à Moudon, mon courage est prêt à me quitter... », écrit-elle sur son «road-book» retrouvé chez ses descendants en Australie⁷. A ce stade, il lui reste plus de 2'100 km à parcourir sur des routes parsemées de brigands et de loups. A l'arrivée, les sept chevaux de Tardent mourront d'épuisement.

UNE MINUTE DE SILENCE

Au cimetière des colons situé en amont du village face au Liman⁸, le nouveau propriétaire a voulu rendre hommage aux colons en restaurant leurs tombes. Mais les caveaux familiaux ont été pillés depuis belle lurette pour tenter de récupérer bijoux et dents en or. Un stèle à l'étoile rouge rend hommage aux soldats russes tombés contre les Allemands, tandis qu'une

⁶ Une Neuchâteloise née Grandjean.

⁷ Voir Tardent 1982.

⁸ L'estuaire du Dniestr s'appelait ainsi avant l'arrivée des Vaudois.

autre stèle, toute récente, rend hommage en français et en russe aux «fondateurs de la colonie suisse de Chabag et leurs descendants inhumés en ces lieux de 1822 à 1940». Elle est en marbre noir, la précédente gravée sur une plaque de cuivre dans les années 90 avait aussi suscité la convoitise des voleurs.

Sous la conduite de la conseillère d'Etat vaudoise Jacqueline de Quattro, les descendants des «Vaudois du tsar» déposent des fleurs au pied de la stèle qui honore la mémoire des colons.

Partis en catastrophe quand l'Armée rouge est entrée dans Chabag, la plupart des Suisses avaient regagné leur mère-patrie durant la Seconde guerre mondiale. Les derniers Chabiens encore en vie sont comme les derniers des Mohicans. C'est le cas de Trudi Forney-Zwicki, présente à la cérémonie. Elle avait 8 ans quand elle a quitté le village de son ancêtre Henri Zwicki, le domestique glaronais de Tardent, un ancien soldat de l'armée napoléonienne rescapé de la Berezina. Du même voyage, Claudette Beauverd-Tardent est une descendante en ligne directe du fondateur. Avec son mari, ancien cadre de Nestlé, elle vient retrouver sa cousine Nathalie Mayer-Laurent, l'institutrice de l'époque soviétique et l'une des rares descendantes des colons suisses restés en URSS. Le dernier maire de Chabag, David Besson, avait été déporté en Sibérie, croyait-on jusqu'à une époque récente. Il y serait mort en 1942, raconte sa petite-fille Violette, qui vit à Lausanne et qui est venue revoir la maison de sa mère, Alice. En fait, le dernier syndic élu de la colonie⁹ a été déporté dans l'Oural. L'ouverture récente des archives du KGB à Kiev a permis d'en savoir un peu plus sur sa destinée tragique. Selon les documents dénichés en Ukraine, il est décédé le 13 janvier 1942 à Ivdel', ville russe dans l'Oural, où nombre d'Allemands de Bessarabie ont été déportés. Il avait été arrêté le 13 juin 1941, non seulement parce qu'il était le dernier «syndic» de Chabag, mais aussi un sergent de l'armée roumaine. L'ancêtre de David Besson était arrivé à Chabag en 1824. Tanneur de son état à Treytorrens-près-Payerne, Daniel

⁹ De 1939 jusqu'à l'arrivée de l'Armée rouge, le 28 juin 1940.

Besson avait parcouru les 2'500 km tout seul (!) et à pied de la Broye vaudoise, deux ans après la création de la colonie. La fille du dernier maire de Chabag, Alice Besson-Descombaz, est restée bloquée derrière le rideau de fer jusqu'à ce qu'elle récupère son passeport suisse en 1993 et puisse venir visiter le pays de ses ancêtres.

UN CAMP MILITAIRE AU MILIEU DU VILLAGE

«Mais où peut bien se trouver la maison de mes parents Gander?» Plan du village des années 30 en mains Walter Gander – un éminent professeur de l'École polytechnique fédérale de Zurich à la retraite – tient à voir la maison de ses ancêtres. Sa femme Heidi connaît bien le sujet. Elle a autrefois rédigé sa thèse sur la colonie suisse à l'Université de Zurich. Les rues de la Harpe ou Helvetia sont facilement identifiables, mais la maison Gander est apparemment nulle part. «Eureka!», finit par s'exclamer Walter Gander. La maison n'existe plus, elle a été rasée pour faire place au camp militaire de l'Armée rouge et à ses tanks. Elle n'est pas la seule. L'école des petits Vaudois a aussi servi de casernement pour l'armée soviétique, puis pour l'armée ukrainienne et a été rasée depuis lors: «C'est la troisième fois que je viens à Chabag et je comprends enfin pourquoi ma maison n'est plus identifiable,» admet le professeur zurichois.

A l'heure du dîner qui réunit Suisses et Ukrainiens et des nombreux toasts portés à la santé des Chabiens, Vazha G. Ioukouridzé rend un ultime hommage aux colons suisses et invite déjà ses hôtes à revenir pour l'inauguration de l'église placée au cœur du village, à deux pas de ses caves. A cette heure du dîner, le consul de Russie, Frederik Paulsen, qui a affrété l'avion pour le vol Genève-Odessa, lève à son tour son verre: «Je donne 100'000 francs pour la reconstruction du temple».

Au moment de repartir vers d'autres cieux, le consul honoraire de Russie de préciser:

Bien qu'aujourd'hui en Ukraine, Chabag fasse partie de l'héritage russe, cette relation directe entre l'ancienne Russie et le canton de Vaud est tout à fait extraordinaire. C'est pour moi un énorme plaisir de pouvoir aider à conserver cet héritage.

LE DERNIER DES MOHICANS

Parmi les absents aux cérémonies, sans doute oublié de la liste des invités concoctée en Suisse, on relève le nom d'un authentique Vaudois: Paul Thévenaz est retourné vivre à Chabag à l'âge de la retraite. Il a épousé une Ukrainienne et vit avec sa rente de retraite suisse dans son petit pavillon de Chabag: «Ici, je suis connu comme le loup blanc», commente l'unique et dernier Suisse de la colonie helvétique. Venu à Chabag avec ses quatre garçons, son ancêtre Georges Thévenaz, horloger de son état, était parti de sa commune d'origine de Bullet, dans le Jura vaudois. Sept ans après l'arrivée des premiers colons, Georges Thévenaz avait débarqué en pleine épidémie de peste, un mal qui va décimer la colonie. Cette année-là, il ne reste plus que trois hommes valides pour assurer le travail du croque-mort: «On ne pleurait plus les morts; chaque maison était en deuil. Jean Besson, Samuel Gander et Georges Thévenaz fabriquaient les cercueils, creusaient les tombes et y déposaient silencieusement les corps qu'aucun convoi ne suivait, rapporte *l'Historique de la colonie de Chabag* publié en 1908 (Gander 1908). La mairie était occupée à nommer des tuteurs. Une moitié de la commune n'était composée que de veuves et d'orphelins!»

Dans sa maison entourée d'un petit jardin, Paul Thévenaz n'a pas vraiment connu l'époque de la colonie suisse. Il n'avait qu'un an quand ses parents ont dû fuir l'arrivée des troupes soviétiques, le 22 août 1944, venue de l'autre côté du Liman, ce lac constitué par le fleuve Dniestr: «Avec moi bébé, mes parents ont mis près de quatre ans pour rentrer en Suisse, traversant toute l'Europe en guerre, se souvient Paul Thévenaz. Nous sommes restés un temps en

Autriche, avant de parvenir en Suisse, à Rheinfelden. Puis, on nous a logés au Mont-Pèlerin, dans un établissement qui accueille aujourd'hui un home pour personnes âgées. Par la suite, mon père a trouvé du travail aux Ateliers mécaniques de Vevey, une fabrique où j'ai aussi travaillé plus tard».

Paul Thévenaz, qui a quitté trop jeune la Russie méridionale pour conserver des traces d'accent russe, a aussi travaillé à la poste de Montreux jusqu'en 1989. Cette année-là, il prend la décision de quitter les bords du Léman pour rejoindre le Liman et y épouser Svetlana Dakouza. Paul Thévenaz ne regrette pas son choix: «Ici, il ne me manque rien, à part peut-être de la lecture française et une chaîne TV suisse. Je devrais régler l'antenne satellite pour capter TV5 Monde et m'abonner à *Science et Vie*», confie le retraité qui touche sa rente de retraite suisse en solides francs suisses sur son compte bancaire. Si Paul et Svetlana n'ont pas de soucis de fins de mois, le Vaudois déplore quand même le laisser-aller des Ukrainiens «qui jettent tout n'importe comment et dont les autorités manquent de fermeté».



Image 3. Le musée à Chabo. © Olivier Grivat

RÉNOVER LE TEMPLE PROTESTANT

Vazha Ioukouridze, le propriétaire des caves de Shabo, joue avec l'image des colons vaudois en apposant la date de la fondation de la colonie sur ses bouteilles. C'est de bonne guerre. Qui peut se vanter de produire du vin depuis 1822 en Russie méridionale? Reconnaisant, il ne veut pas laisser l'image de l'ancienne colonie se dégrader: «Je comprends bien que le temple des colons vaudois représente un symbole pour leurs descendants. Nous allons le restaurer et reconstruire son clocher à l'identique. Ensuite, nous allons aussi restaurer le château Anselme, qui a été habité par un descendant par alliance du fondateur Louis-Vincent Tardent. Puis retrouver et restaurer la tombe du fondateur dont on connaît à peu près l'emplacement dans le jardin de sa maison d'alors. C'est ma façon à moi de remercier les Vaudois pour avoir travaillé ces vignes et développé la viticulture en Ukraine»¹⁰.

© Olivier Grivat

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- GANDER Louis, 1908: *Notice historique sur la fondation de la colonie vaudoise de Chabag, Bessarabie*, Lausanne, Imprimerie Lucien Vincent.
- GRIVAT Olivier, 1993: *Les Vignerons suisses du Tsar* (= Collection Lire son pays), Chapelle-sur-Moudon: Ketty & Alexandre.
- MAYER Jean-François, 1989: *L'évêque Bugnion*, Lausanne: Editions 24 Heures.
- TARDENT Jules L., 1982: *The Swiss-Australian Tardent Family an Genealogy*, Southport.

¹⁰ Propos recueillis par l'auteur.

Le parler de Chabag

Elena SIMONATO
*Université de Lausanne**

Stat Rosa pristina nomine, nomina nuda tenemus¹.
(Umberto Eco, *Le nom de la rose*, 1980)

En paraphrasant cette célèbre citation d'Umberto Eco, je pourrais dire qu'aujourd'hui, de la colonie de Chabo/Chabag, de sa culture, de son parler, il ne nous reste que le nom.

C'est grâce à des documents méconnus sur Chabag conservés dans les archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg que je me propose de reconstruire ce que fut autrefois son parler.

En effet, les rares publications ayant porté sur Chabag ont relevé essentiellement des faits d'ordre culturel et de précieux renseignements historiques. Au contraire, l'aspect linguistique a été quelque peu passé sous silence, à quelques exceptions près. Dans le domaine des études ethnolinguistiques, nous disposons d'un nombre restreint de recherches publiées, ainsi que de matériaux manuscrits conservés dans les archives en Russie. Cette étude se fonde donc sur trois écrits de la plume d'un historien et de deux

* Le présent article a été réalisé dans le cadre du projet de coopération internationale du FNS N° IZLRZ1_164069 *History of Swiss colonies in Crimea and Northern Black sea coast: Linguistic and Identity's aspect*.

¹ Trad. en fr. «Alors que la rose n'existe plus que par son nom, Il ne nous reste que son nom seul», voir [https://fr.wikiquote.org/wiki/Le_Nom_de_la_rose_\(film\)](https://fr.wikiquote.org/wiki/Le_Nom_de_la_rose_(film))

linguistes, qui ont visité la colonie entre la fin des années 1920 et le début des années 1960.

1. BILAN DU CENTENAIRE DE LA COLONIE: 1822-1922

La première recherche comportant quelques paragraphes consacrés à la langue des colons est de la plume d'André Anselme². Il s'agit de l'ouvrage *La colonie suisse de Chabag (Bessarabie). Notice historique, 1822-1922*, paru à Cetatea-Alba (aujourd'hui Belgorod-Dnestrovskij) en 1925.

Nous reviendrons donc dans un premier temps sur les observations laissées par Anselme pour passer ensuite à l'étude du linguiste Vasile Dulamangiu publiée en 1939 et enfin à celle de Melitina Borodina³ publiée dans les années 1960.

L'ouvrage d'Anselme, tiré à 300 exemplaires, est aussitôt devenu une rareté bibliographique. Son importance historiographique n'est pas à sous-estimer: d'après le témoignage de la linguiste Melitina Borodina, Anselme a utilisé des matériaux d'archives conservés dans la colonie et brûlés durant la Seconde guerre mondiale (Borodina 1975: 184). L'ouvrage fut édité à l'occasion du centenaire de la colonie, célébré le 10 novembre 1922⁴.

Le premier constat auquel arrive Anselme concerne le processus progressif de la perte de la langue maternelle au sein de la colonie. Voici la citation qui en rend compte:

² Nous ne disposons malheureusement pas d'informations précises sur cet auteur.

³ Melitina Borodina (1918-1994) fut, après Vladimir Šišmarëv (1874-1957), la seconde linguiste de l'université d'Etat de Leningrad à visiter, entre 1959 et 1960, la colonie de Chabag et y conduire une recherche sur le parler de la colonie.

⁴ Les historiens tiennent ainsi la date de 1822 comme celle de la fondation de la colonie. Cette date est corroborée par plusieurs sources secondaires. Borodina fait remarquer que la grande masse de colons est arrivée à Chabag durant l'automne 1822, mais que Louis-Vincent Tardent s'y était installé quelque temps auparavant. On sait ainsi que Pouchkine lui avait rendu visite durant l'année 1821.

Ensuite la langue maternelle fut de plus en plus négligée. Aujourd'hui la plupart des colons la connaissent très imparfaitement et leurs conversations, commencées en français ou en allemand, se terminent généralement en russe. (Anselme 1925: 76)

1.1. UNE COMMUNAUTÉ MIXTE

Pour rappel, la position géographique de la colonie de Chabag explique la situation sociolinguistique dans laquelle elle se trouve. Cette région très hétérogène comprend diverses communautés parlant une dizaine de langues. Au XIX^e siècle, elle est constituée de poches homogènes compactes (localités ou villages entièrement moldaves, grecs, roumains...).

Cette mixité est relevée par nombre de chercheurs ayant voyagé dans cette région. Comme l'atteste Dulamangiu, un certain St. Ciobanu, professeur à Chisinau, connaisseur des documents de Bessarabie, répète suite à Anselme: «Chabag était un village moldave⁵ dépeuplé, qui était colonisé par des Français⁶» (Dulamangiu 1939: 12).

Très tôt après la fondation de la colonie, vers 1840, le gouvernement russe fait venir à Chabag vingt familles suisse-allemandes pour atteindre le nombre minimal de 60 familles, nécessaire pour la colonisation.

La population du village de Chabag est formée de Français, d'Allemands et de Russes. La partie russe du village quoiqu'elle soit le prolongement de celui-ci, en est strictement séparée et les habitants connaissent même la démarcation. A une dizaine de kilomètres de distance, il y a des villages grecs et russes. (Dulamangiu 1939: 12)⁷

⁵ A cette époque, la Moldavie appartenait à la Roumanie.

⁶ Il est important de préciser que les sources ne font pas la différence entre les Suisse romands et les Français. Ainsi, la première phrase de l'article de Dulamangiu mentionne «la colonie qui s'appelle 'Chabag', l'unique colonie française de Roumanie» (Dulamangiu 1939: 127).

⁷ Nous avons gardé tel quel le texte français de Dulamangiu.

Bien accueillis par la population autochtone, les colons ont assez rapidement pris leurs repères dans ce pays étranger, ils en ont appris la langue, acquis la culture locale. Peu de temps après, ils s'y sont sentis comme chez eux. Un des descendants de Tardent écrivit ainsi: «Ça fait vingt ans que je quittai la Suisse, mon pays natal, et m'installai sur tes terres, oh le sud de la Russie bénie. Tu m'as accueilli comme une personne de ta famille, tu m'as offert tout ce dont jouissent tes propres enfants, enfants de la terre russe, grande et glorieuse». (Tardent 1984 [1854]: 5, traduit par moi, E.S.)

C'est près du village d'Achabag, prononcé «Chabag», que devaient s'installer les nouveaux colons. Comme témoignage sur [sic] l'existence d'une population moldave antérieure à l'arrivée des Français nous sert même la correspondance de Tardent, fondateur de la colonie⁸: «Nos intentions seront toujours de vivre en paix avec tout le monde et particulièrement avec ceux que le sort nous a donnés comme voisins: en effet qui ne serait pas l'ami de ces paysans moldaves, gens du monde, et auxquels il ne manque que l'instruction et plus d'activité au travail». (Tardent 1854, cité d'après Dulamangiu 1939: 12)

Ce témoignage contredit celui de l'historien L. Gander, antérieur de vingt ans:

Les colons eurent à lutter contre les propriétaires indigènes, ce qui contribuait à entretenir des sentiments hostiles entre les deux parties. Cette hostilité menaça les émigrants jusqu'au moment où le nombre de colons s'accrut au point de ne plus craindre les ennemis ostensibles. (Gander 1908a: 151)

Anselme trouve donc, au centenaire de la colonie, une colonie mixte.

Šišmarëv visite la colonie à la fin des années 1920⁹. Il rend compte de la situation telle qu'il la conçoit et sur la base des documents historiques. Rappelons qu'en 1918 la

⁸ V. l'article de Grivat dans ce même volume.

⁹ L'ouvrage de Šišmarëv était prêt pour la publication en 1932, mais subit par la suite une refonte, après quoi la guerre retarda une fois de plus sa parution jusqu'en 1975, quand ses disciples purent l'éditer.

Bessarabie est incorporée à la Roumanie. A l'époque, la colonie compte 211 familles et mille individus dont 30 sont citoyens suisses (Šišmarëv 1975b: 139).

Dans les années 1920, atteste Šišmarëv, la colonie revivait une «réaction» linguistique qui toucha en grande partie la population germanophone. Si le français était quelque peu en perte de vitesse, en 1920 une association culturelle des colons francophones est créée. Toutefois, d'après le témoignage de Šišmarëv, «du point de vue organisationnel, les Français sont plus faibles que leurs voisins allemands» (*Ibid.*: 143). C'est sur l'initiative d'Anselme que fut créé un cercle culturel qui se fixe pour tâche de propager la culture française. Les colons s'abonnent aux journaux de langue française.

Il faut remarquer qu'il n'en va pas uniquement de la langue. Une existence dans un milieu russophone, longue de plus d'un siècle, laissa une empreinte profonde sur les mœurs et sur le psychisme des colons. Cela constitua un frein pour la diffusion de l'influence roumaine aussi bien au sein de la colonie qu'en Bessarabie en général. (Šišmarëv 1975b: 143)

1.2. «LEURS MŒURS ET LEUR CARACTÈRE SE MODIFIÈRENT»

Ce sont une fois de plus des paragraphes contenus dans la correspondance de Tardent qui renseignent Dulamangiu sur ce qu'il appelle le «caractère ethnique» des colons de Chabag (Dulamangiu 1939: 13). De juge impartial, il se transforme en partisan de la thèse d'un mélange de caractères néfaste pour les Suisses.

On apprend dans l'ouvrage d'Anselme que parmi les indigènes du pays, s'étaient établis beaucoup de vagabonds, au passé plus ou moins criminel. Les vols étaient très fréquents à Chabag, surtout des vols réitérés de chevaux, qui exaspéraient beaucoup les colons (Anselme 1925: 35). Dulamangiu atteste:

Il faut reconnaître quand même que ce n'est pas le caractère des habitants d'aujourd'hui. Sous toutes sortes d'influence, aussi bien que sous l'influence d'un nouveau milieu, leur caractère s'est modifié, dans une certaine mesure. (*Ibid.*)

De même, semble-t-il partager la conviction d'Anselme, qu'il rapporte également:

Sous ce rapport, Mr. Anselme s'exprime dans son étude d'une manière fort catégorique lorsqu'il affirme que «Ce furent en premier lieu les Russes qui trouvèrent le plus facilement accès dans la colonie: le laisser-aller et l'indolence slaves, qui se résumant dans le mot 'nitschewo' (laisser faire, ne pas réagir contre les événements) furent vite appropriés. Tout cela vint atténuer la force et la ténacité si caractéristique des Suisses» (Tardent 1984 [1854]: 75, in: Dulamangiu 1939: 14)

Tardent a laissé des remarques concernant, d'une part, les relations avec les villages voisins et, d'autre part, celles avec les autorités locales. Par exemple, on apprend que les échanges avec les autorités locales ne se passaient pas sans heurts. On lit dans une supplique des passages comme celui-ci: «La police d'Akkerman à qui nous sommes forcés à chaque instant d'avoir recours, le plus souvent se moque de nous et ne nous rend aucune satisfaction»¹⁰.

Voici la situation telle que la trouve Dulamangiu en 1939. La première caractéristique d'ordre ethnographique qui lui saute aux yeux, ce sont les vêtements des colons, comme en témoigne la citation suivante: «Il est curieux de constater que les vêtements des habitants de Chabag n'ont aujourd'hui rien de particulier» (Dulamangiu 1939: 15). Au contraire, au commencement ils s'habillaient à la manière suisse, affirme-t-il.

Il est curieux de constater qu'Anselme dans son étude de 1925, avait prêté une attention particulière à l'aspect de leurs vêtements:

Les femmes n'avaient aucune idée des élégantes toilettes d'aujourd'hui. Toutes portaient, avec des robes très simples, la jupe blanche fortement empressée, des bas blancs, des bottines en cuir ou en lustrine, sans talon ni bouton. L'élégance se manifestait seulement dans les châles. Les hommes portaient des jabots et des manchettes. (Anselme 1925: 68, cité d'après Dulamangiu 1939: 15)

¹⁰ Cité d'après Dulamangiu 1939, p. 15.

Dulamangiu rajoute un long paragraphe allant dans le même sens:

Leurs mœurs et leur caractère se modifièrent, comme nous l'avons déjà dit, sous l'influence russe et les Suisses d'autrefois se sont modifiés à ne les plus reconnaître. L'influence de la ville changea aussi leur vie primitive et rustique. Leur occupation principale est la viticulture. Les vins de Chabag sont renommés. Leur religion est le protestantisme. L'aspect de leur village prouve qu'ils sont bien disciplinés et ordonnés. Les maisons et les étables sont propres et spacieuses; devant les maisons il y a des plantations d'arbres et de la verdure. Les rues de Chabag sont bordées de murs blanchis à la chaux. Les trottoirs sont plantés d'arbres. Le village possède une organisation culturelle. On joue des pièces de théâtre en français, en russe, en allemand et même en roumain. Le «pique-nique», qui a lieu chaque année à la Pentecôte, dans un steppe [*sic*], où l'on fait rôtir des agneaux à la broche, fait partie de la tradition. Le «cachonet»¹¹, jeu de boule, est leur jeu national. (Dulamangiu 1939: 15)

2. UNE COLONIE, CINQ LANGUES

2.1. CONTACT ET MÉLANGE DE LANGUES

L'article de Dulamangiu se fixe pour but «d'apprendre l'origine [des colons qu'il appelle «Français», E.S.] et d'étudier leur langage» (Dulamangiu 1939: 15). Un des paragraphes les plus longs est intitulé «Conditions linguistiques».

Il atteste que durant les premières années d'existence de la colonie, les Suisses ont vécu isolément, il n'y avait pas de mariages mixtes, et, dès lors, les traditions linguistiques se sont bien maintenues (*Ibid.*). Borodina atteste qu'une école paroissiale fut fondée à Chabag en 1829, puis un gymnase. Dans un premier temps, c'étaient les colons eux-mêmes qui enseignaient le français à leurs enfants, et par la suite ils invitèrent des instituteurs de Suisse (Borodina 1975: 188).

¹¹ On trouve chez Borodina une orthographe différente: «cochonnet».

Durant longtemps, l'administration de la colonie est conduite en français (comme par exemple les actes de naissance). Ce n'est que dès l'époque d'Alexandre II que la colonie est subordonnée aux lois générales de l'administration de l'Empire russe. Dès 1861, sous Alexandre II, les colons introduisent un enseignement en russe dans les écoles (Anselme 1925: 282)¹². Or, à cette époque-là, la colonie compte également des Russes, des Ukrainiens, des Moldaves, ce qui conduit *de facto* à un emploi de 5 langues à la fois.

En parallèle à cela, les mariages mixtes conduisent à une perte des traditions langagières, aussi bien françaises qu'allemandes. Au centenaire de la colonie, en 1922, la plupart des colons maîtrise mal le français et une conversation entamée en français ou en allemand, se termine systématiquement en russe. (Dulamangiu 1939: 16)

2.2. UNE «RUSSIFICATION» EN COURS

Destinés à vivre sous le régime russe, les habitants de Chabag en subirent les conséquences. La correspondance officielle se faisait au commencement en deux langues, mais plus tard, vers 1870, le français disparut complètement.

Deux facteurs se sont avérés néfastes pour le maintien du français, à savoir le passage à la correspondance en russe et l'introduction du service militaire. C'est en effet en 1874 qu'on impose aux colons le service militaire qui, à côté de l'enseignement du russe, eut des conséquences du point de vue linguistique.

Jusqu'en 1870, la colonie était «française» d'après l'expression de Borodina, c'est-à-dire peuplée uniquement par des Suisses romands, quoiqu'elle comportât un certain nombre d'Allemands (de Suisse-allemands, E.S.). A chaque fois où les colons recevaient de la correspondance officielle en russe ou en allemand, ils répondaient comme suit: «Ces papiers en allemand que vous nous envoyez, nous ne les comprenons

¹² Selon Borodina, les colons acceptèrent avec bienveillance cette décision du gouvernement (Borodina 1975: 189).

pas» (Borodina 1975: 189). Par la suite, les documents étaient rédigés en français et en russe, et dès 1871, uniquement en russe. D'après Borodina, cette circonstance était liée moins à la perte des traditions langagières qu'à la réforme officielle conduite par le tsar Alexandre II, qui fit subordonner les colonies aux lois générales de l'administration de l'Empire russe (*Ibid.*).

Un troisième facteur néfaste pour le maintien des traditions langagières est évidemment le mélange de populations. Après 1871, la colonie accueille quelques Russes et Moldaves. Les mariages mixtes favorisent l'emploi de deux langues au foyer, le français et le russe ou l'allemand et le russe.

2.3. MESURES POUR MAINTENIR LE FRANÇAIS

On apprend qu'à un certain moment des pasteurs arrivés de Suisse ont cherché à lutter pour la conservation de la langue française par des prêches faits en français. Dulamangiu mentionne ainsi les efforts d'un certain pasteur Jung. Des instituteurs comme Louis Amen, Henri Chanson etc., ont enseigné à Chabag la langue française. «C'est ainsi que le français a remplacé le *dialecte* originaire, d'origine vaudoise, dont à peine quelques expressions ont survécu», conclut l'auteur.

A la suite de la Première guerre mondiale, la Bessarabie se réunit à sa mère-patrie et les colons de Chabag commencent une nouvelle vie sous le rapport politique. Leurs relations avec la Suisse deviennent plus étroites. On leur envoie des instituteurs de Suisse qui instruisent les enfants en français. Le roumain leur est enseigné à titre de langue d'Etat. Ils reçoivent des livres français à caractère instructif. Il y a, à Chabag, même, une filiale de «la Société de l'Alliance Française», de Chisinau. Le ministre de Suisse à Bucarest, aussi bien que le consul français de Galatz, s'intéressent à la bonne marche de la colonie. Grâce à eux on envoie aux colons des journaux suisses. Un comité de dames a fondé une école enfantine, où l'instruction se fait en français. Mr. Anselme, auteur d'une étude commémorative sur Chabag, a pris l'initiative d'un cercle de lecture qui a comme but de

diffuser le français. Les membres du cercle se réunissent chaque samedi pour se divertir et pour avoir l'occasion de *parler correctement le français* (souligné par moi, E.S.). (Dulamangiu 1939: 16)

Comme expliqué au début du présent article, ces mesures ont certes ralenti le processus de l'oubli du français et du patois, mais n'ont pas réussi à le stopper.

2.4. QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DU PARLER DE CHABAG

Dulamangiu énumère trois caractéristiques saillantes du parler de Chabag avant de se consacrer à une analyse détaillée de quelques faits concrets. Voici ces caractéristiques.

1. « A l'origine le langage de Chabag était un patois vaudois.
2. La langue russe qui fut imposée aux colons, d'une part et le contact avec la population russe, d'autre part, ont influencé le parler des colons.
3. Aujourd'hui on y parle un français qui n'est pas tout à fait littéraire, mais qui est du français quand même. »

Comme preuve du premier de ces faits, Dulamangiu invoque ce qu'il ressent comme «de vieilles expressions vaudoises». Il ajoute cependant qu'«Elles sont si peu usitées, qu'on n'y reconnaît guère le patois vaudois» (Dulamangiu 1939: 17).

Dulamangiu entreprend une tentative de classer les expressions du point de vue de leur origine géographique. Il trouve que quelques-unes sont attestées dans le *Glossaire des patois de la Suisse-romande* et dans l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron¹³. Pour certaines, il note «sans origine connue». Dans sa liste présentée dans l'ordre alphabétique, les

¹³ Le *Glossaire* en question voit le jour en 1899 et on peut supposer que Dulamangiu avait consulté uniquement les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* publiés en 1925 à Neuchâtel. L'*Atlas Linguistique de la France* fut réalisé entre 1897 et 1900 par Jules Gilliéron et Edmond Edmont et publié entre 1902 et 1910.

expressions sont munies de commentaires sur leur origine. Nous en avons sélectionné quelques-unes¹⁴.

adi = adieu ; A.L.F. [ãdyũ] 958 ; 968 ; 1750. F. 35; Glossaire des patois de la Suisse, adyu, p. 119, F.2

afôti = affaibli par la faim, privé du nécessaire, Glossaire des patois de la Suisse F.IV. Borodina rajoute à la main : *afo :ti* :

akamakie, *s'...* = s'embrouiller (au mauvais sens), avec le commentaire de Borodina «Cécile ne se rappelle pas»,

guverne le bétail = soigner le bétail,

le bue = garçon ; ALF *le buēb*, c. 624, F. 14,

kote (la porte) = fermer la porte

krue = mauvais (homme)

Ces expressions et ces mots qu'on n'emploie aujourd'hui que très rarement prouvent suffisamment que le patois est en voie de disparition. Elles prouvent aussi qu'à l'origine la langue des Chabiens était vaudoise, écrit Dulamangiu (1939: 19). Dulamangiu cherche une explication historique aux faits linguistiques qu'il décrit. Sa conclusion est la suivante:

Les faits linguistiques confirment donc les dates historiques concernant l'origine des colons de Chabag. Il nous reste maintenant à établir quelles sont les modifications qui ont eu lieu dans ce langage depuis l'arrivée de ces colons et jusqu'à nos jours. Ici nous avons à considérer les modifications dues à l'influence du français littéraire et les modifications dues à l'influence des langues environnantes. Comme nous l'avons signalé, les expressions vaudoises sont très rarement usitées et les colons de Chabag parlent le français d'une manière plus ou moins correcte. (Dulamangiu 1939: 20)

¹⁴ Nous avons maintenu telle quelle la notation des mots cités par Dulamangiu.

2.5. DE QUOI EN PERDRE SON PARLER...

Dans sa tentative de trouver des explications à l'oubli par les colons de leur langue maternelle, Dulamangiu va plus loin que les historiens. Il est à la recherche d'explications d'ordre linguistique à proprement parler.

D'abord on leur enseignait le français, les papiers officiels étaient toujours établis en français. Mais voilà qu'on leur interdit l'enseignement du français, en le remplaçant par le russe. Et c'est à partir de ce moment-là que commence l'influence russe. On peut trouver chez les habitants de Chabag des propositions entières déformées du point de vue de la syntaxe.

Dulamangiu relève le rôle du facteur générationnel dans la perte de la langue maternelle. «Sans contredire Hirt¹⁵, qui affirme qu'on apprend une langue étrangère, en pensant à la langue qu'on parle, il faut constater dans le langage de Chabag, un phénomène en quelque sorte inverse», écrit-il. «Les écoliers rentrant chez eux, lisent probablement des livres russes à leurs parents et les leur traduisent en français. De là, les modifications du style et de la syntaxe. C'est ainsi que s'expliquent des adjectifs placés avant les noms, tout comme en russe» (Dulamangiu 1939: 20).

On dit à Chabag: *poste ça au grenier à une propre place*. L'ordre syntactique des mots est celui du russe: *otnesi na čerdak na čistoe mesto*.

De même avec la proposition suivante: *Donnez-moi le noir habit*, au lieu de *habit noir*.

Il y en a encore, comme par exemple: *Quelles pommes de terre il faut prendre, les nôtres ou les achetées?* C'est une phrase traduite aussi du russe. Il aurait fallu dire correctement: *Faut-il prendre nos pommes de terre, ou celles que nous avons achetées?* (Dulamangiu 1939: 20)

¹⁵ Il s'agit de Hermann Alfred Hirt (1865-1936), indo-européaniste allemand.

Dulamangiu admet dans ces cas l'influence du parler de la population russe avec laquelle les Suisses romands sont en contact quotidiennement. C'est toujours par cette influence qu'il suggère d'expliquer les mots nouvellement formés et même ceux introduits entièrement dans le langage de Chabag.

Ainsi pour «aubergine» on dit encore *tomate bleue*. C'est un nom composé, traduit du russe¹⁶.

Les mots *djadja* au sens de monsieur et d'oncle et *tjotja* au sens de tante, ou même de madame sont venus du russe.

Des noms de chiens *Juks*, de chevaux *Masa*, *Marusja* (tous les deux proviennent de Marie) sont d'origine russe.

Il y a aussi des mots formés par la confusion comme le verbe *se ramasser* au sens de *se réunir*. Les deux verbes russes *sobrat'* = ramasser et *sobrat'sja* = se réunir, se sont confondus dans l'esprit des colons et ont déterminé ainsi le phénomène en question. (Dulamangiu 1939: 21)

Dulamangiu trouve curieux de ne trouver aucune influence moldave. Seul le mot *rara niagra* qui indiquerait une espèce de vignoble et l'expression *rouler tambour* [*'a bate toba'*] pourraient être expliqués par l'existence d'une population moldave antérieure à l'arrivée des Suisse romands. L'expression *avoir chique*, qui signifie «être grisé», quoiqu'elle ait l'air d'origine moldave, car le mot *sik* en moldave signifie quelque chose de clinquant, reste plutôt d'origine française. L'influence roumaine proprement dite est récente.

Quels sont les résultats d'une pareille élaboration de la langue? C'est un langage dont l'aspect est celui d'un patois français. Mais on cherche de plus en plus à Chabag à parler correctement le français ce qui permet aux colons de dire qu'ils ont conservé leur langue, qui était à l'origine, comme nous l'avons démontré un patois. On peut aussi admettre que les premiers colons venus à Chabag parlaient déjà le français et que même parmi eux le patois était en voie de disparition. A cela rien de curieux, vu que

¹⁶ Il s'agit de la traduction du terme régional pour désigner l'aubergine en russe, «sinen'kij» à la place du «baklažan».

tous les patois français semblent aujourd'hui plus ou moins en voie de disparition. (*Ibid.*)

Ainsi, il prête attention au facteur qui avait échappé à l'attention des autres chercheurs, à savoir la concurrence français/patois. Mais écoutons Dulamangiu: «D'après les dates historiques et les conditions linguistiques, il n'est pas difficile de conclure que c'est grâce au français qu'ils ont oublié leur patois» (*Ibid.*).

3. TRENTE ANS APRÈS

On ne fera qu'esquisser les grandes lignes des études linguistiques successives qui ont porté sur le parler de Chabag trente ans après, dans les années 1959-1961. Il s'agit de la recherche de Melitina Borodina, déjà mentionnée plus haut, qui s'est rendue à Chabag dans le but d'explorer et de décrire ce qui reste de son parler. C'est pour suivre en premier lieu l'évolution de ce parler depuis la fin des années 1920, où il a été décrit par Šišmarëv. En plus d'une série d'articles de longueur et de teneur diverses, nous avons trouvé dans les Archives de l'Académie des sciences de Russie à Saint-Petersbourg les notes de ses expéditions à Chabag¹⁷.

3.1. LE POINT DE VUE D'UNE LINGUISTE

Il est important de rappeler ici que Borodina était une romaniste de formation et spécialiste du romanche. Elle participa à des enquêtes dialectologiques ayant porté sur les langues romanes sur le territoire de l'Union soviétique. Dans la linguistique, elle poursuivit la tradition d'étude des dialectes qui s'inspirait des atlas linguistiques. Elle insiste d'emblée dans son essai sur l'importance que revêt pour tout dialectologue l'étude des villages comme Chabag.

Ces quelques mots concernant l'histoire de la colonie en question démontrent déjà que ce groupe de colons est resté plus d'un

¹⁷ V. bibliographie.

siècle isolé du développement général de la langue française; disons de plus qu'au XX^e siècle, et peut-être avant, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues — le russe, le français, l'allemand et le roumain — quelques-uns y adjoignaient encore la connaissance de l'ukrainien et du moldave. On sait quel intérêt présente pour le linguiste, et le dialectologue surtout, l'étude des îlots, isolés de l'ensemble du développement d'une langue. (Borodina 1963: 470)¹⁸

Arrivée à Chabag en septembre 1959, Borodina y trouve relativement peu de vestiges de l'ancienne colonie. Suite à l'invasion allemande, la plupart des colons quittèrent le village en direction de différents pays. Néanmoins elle trouve encore quelques restes qu'elle cite: des vestiges architecturaux sous forme d'un certain type de constructions fort différentes de celles de la population autochtone de Chabo-Posad, à savoir des bâtisses hautes et longues souvent fabriquées en briques rouges. La plupart furent détruites durant la guerre. Elle trouve dans certaines maisons toutes sortes d'objets relatifs à la viticulture et à la fabrication du vin, qui diffèrent de ceux utilisés par la population locale, autant par leur nom que par leur forme.

En ce qui concerne le parler des Chabiens, le premier constat de Borodina est le suivant:

La plupart des colons se sont complètement assimilés à la population autochtone et soit ne connaît pas du tout la langue française, soit ne se rappelle que quelques mots isolés. Seuls les membres de la famille Dogny¹⁹ ont recours au quotidien à leur langue maternelle, qui a ceci d'intéressant qu'elle conserve quelques spécificités lexicales et phonétiques de la parole dialectale et régionale du canton de Vaud. (*Ibid.*: 283)

¹⁸ Dans les articles de Borodina rédigés en français que nous citons ici et plus bas, nous avons préféré garder le texte original, y compris en ce qui concerne les termes qu'elle emploie, comme par exemple le «parler» et le «patois».

¹⁹ Borodina mentionne le fait qu'elle a réalisé des enregistrements d'Alfred Dogny, mais malheureusement, jusqu'à présent, nous n'en avons pas trouvé la trace dans ses archives.

Une note manuscrite contenue dans des archives sert de preuve à cette affirmation. Avant la guerre, écrit Borodina, les villageois fréquentaient une école en français, chez l'instituteur Annen. Ils se souviennent des témoignages de cet instituteur d'après qui ses propres enfants, rentrés en Suisse, ne comprenaient pas le français standard, tellement leur parler maternel, celui de Chabag, était différent²⁰.

3.2. L'ÉVOLUTION DU PARLER D'UNE FAMILLE CHABIENNE

Le fonds Borodina comporte en outre un exemplaire dactylographié de l'article de Dulamangiu avec les notes manuscrites de Borodina. Ces remarques nous renseignent sur l'évolution du parler de Chabag²¹ en trente ans.

Borodina reprend la liste des lexèmes et phrases relevés par Dulamangiu, 49 en tout, pour vérifier la reconnaissance de ces unités par les colons. Le résultat de la confrontation est le suivant: une partie de ces lexèmes est encore en usage, alors qu'une autre partie est inconnue des colons. Et à l'inverse, certaines parmi les spécificités de la langue que décrit Borodina sont absentes dans les matériaux présentés par Dulamangiu, notamment en ce qui concerne le vocabulaire relatif à la viticulture.

C'est cette enquête qui a attiré notre attention. Ses résultats ont été publiés dans l'article «Les termes de viticulture et de vinification dans le parler de Chabo» paru en russe dans une revue scientifique moldave en 1963 (Borodina 1963).

Les informateurs furent deux personnes, deux «Suisse-français» [*šveicarcy-francuzy*'], Alfred Dogny, 52 ans, et son épouse Cécile Dogny, 51 ans. Le père d'Alfred était un Suisse romand et sa mère, une Allemande. Les deux parents de Cécile étaient des Suisses romands. Les deux avaient terminé 4 classes d'école, obligatoire à Chabo à leur époque. Les deux

²⁰ V. Fonds Borodina, p. 3 verso.

²¹ Borodina tient à préciser que le terme «parler des Chabiens» renvoie au parler qu'elle a entendu parler à Chabag durant ses expéditions.

parlaient, écrivaient et lisaient en français, en russe, en allemand, en ukrainien et en moldave, racontèrent-ils à Borodina. Alfred était employé du sovkhoze viticole, Cécile était femme au foyer.

Pour mener à bien son enquête, Borodina a utilisé un questionnaire élaboré pour l'enquête en question et intitulé «La vigne. Le vin», comportant en tout 38 questions²². Elle témoigne:

Notre enquête comportait nombre de difficultés. La famille Dogny vit depuis longtemps, depuis 1940, en dehors du milieu langagier natal. Et, quoique Cécile et Alfred se parlent parfois en français, ils oublient progressivement leur langue, et plus exactement, leur français se russifie [*'obrusevaet'*], y afflue un nombre toujours croissant de russismes (occasionnels et constants). La difficulté principale pour étudier les spécificités dialectales du langage des Dogny découle du fait que cela fait voici près de 140 ans que les colons ont quitté le canton de Vaud, dont, de surcroît, le parler s'est en grande partie dissous dans la langue française standard. (Borodina 1963: 35)

Nicolas Dogny parle en français ordinaire [*'obyčnyj'*], affirme Borodina. Seule l'intonation porte l'empreinte de l'intonation russe, «à la manière d'un étudiant qui aurait appris le français»²³.

²² Borodina 1963b: 33. Elle cite sa propre *Phonétique historique du français*.

²³ Il s'agit des notes du 7 octobre 1959, V. Fonds Borodina, p. 4 verso.

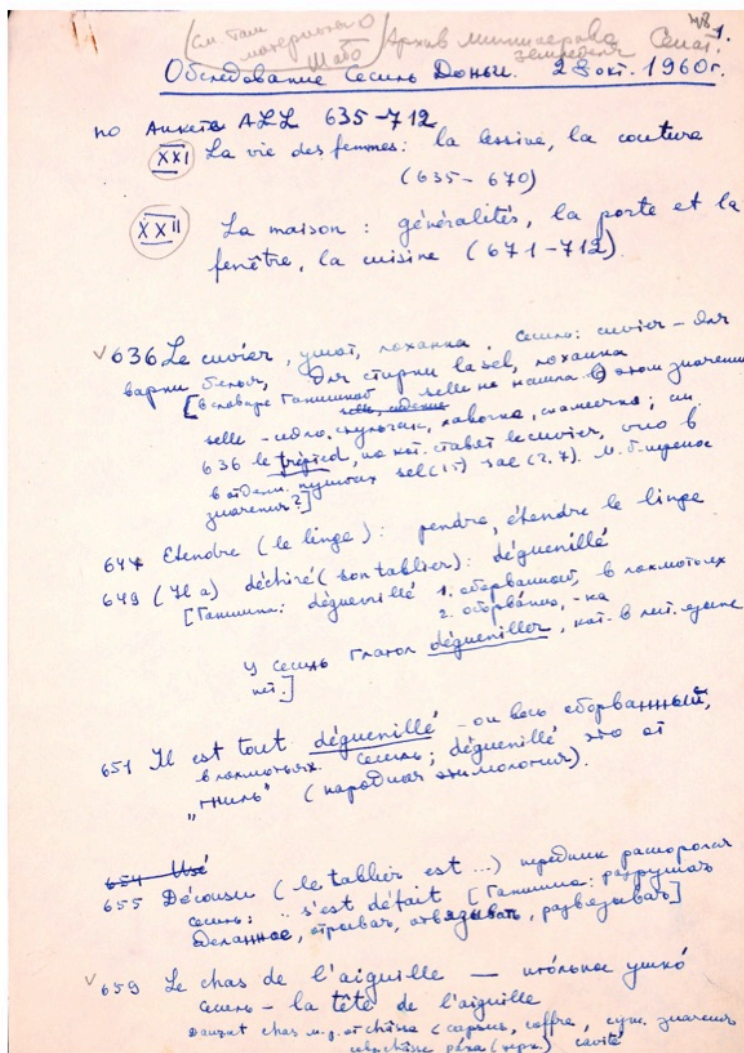


Image 1. Une page des notes manuscrites de Borodina au sujet de la famille Dogny. La page représente les notes prises lors de l'entretien avec Cécile Dogny, le 28 octobre 1960. V. Fonds Borodina, p. 48 recto.

Les mots sur lesquels portait le questionnaire étaient demandés en russe. Parfois, la linguiste et les Chabiens allaient dans la vigne afin de pouvoir montrer directement les objets, vu que c'était durant les vendanges. D'autres fois, il fallait

qu'elle montre les dessins des objets correspondants sur les illustrations de l'*Atlas Linguistique du Lyonnais*. L'enquête a été réalisée en 1959 à deux reprises à quelques jours d'intervalle. Le sens et l'emploi de certains mots relevés ont pu être précisés par la suite durant des échanges spontanés. Enfin, de dernières précisions furent apportées en 1960-1961.

Quel est le bilan de cette enquête et que nous apprend-elle aujourd'hui? Commençons par citer les conclusions tirées par Borodina.

1. Malgré le fait que, dans cette famille, le français se maintienne mieux auprès des femmes (Cécile et sa fille Alice), Alfred a cité plus de termes que Cécile.
2. Dans sept cas, ils emploient le mot standard: *sarment, tonneau, bouteille, pressoir, presser, vendanger, vendangeur*.
3. Dans deux cas, les «Français» ont recours à un terme régional, alors que les autres colons emploient le mot de la langue standard.
4. Dans les réponses à un grand nombre de questions, on releva des mots régionaux coïncidant avec les termes relevés par l'ALL²⁴ (chapon, bouter, débouter, il balance).
5. Les Chabiens empruntent nombre de lexèmes à d'autres langues: au russe – *vedro* ['un seau, pour la vendange'] et au moldave – *dekalitr*.
6. Le changement de l'objet entraîne le changement du lexique.
7. Un mot peut acquérir un nouveau sens suite au changement du processus de production²⁵.

3.3. DYNAMIQUES IDENTITAIRES

Les conclusions de Borodina ne nous renseignent pas uniquement sur la langue pour déboucher sur des thèmes tels que le bilinguisme et les identités.

²⁴ *Atlas Linguistique du Lyonnais*.

²⁵ Borodina 1963, p. 39-40.

Les Français (sic!), écrit-elle, devenaient progressivement bilingues, ils manifestaient une préférence pour le russe, langue qu'ils parlaient de plus en plus et en laquelle ils préféreraient étudier. L'école fit reculer l'emploi de leur dialecte qui à l'origine était parlé par tous les colons et qui par la suite n'était employé que par les personnes âgées. Leurs enfants, l'ayant oublié, et ayant appris à l'école le bon français sans pour autant assimilé suffisamment la culture française, ont cédé à l'influence de la langue russe et de la culture russe²⁶.

On peut rajouter un élément de comparaison entre l'évolution langagière et ethnique des colonies «soviétiques» et «roumaines», c'est-à-dire des colonies francophones voisines de Chabag mais se trouvant sur l'autre bord du Dniestr et donc incorporées à la Russie soviétique en 1918.

Les colons provenant de l'ancienne colonie Chabag mais établis dans les colonies voisines, qui sont restés dans les mêmes conditions culturelles, ont suivi la même voie qu'avant la Première guerre mondiale. Ils ont complètement oublié leur dialecte (à Osnova, un seul vieillard le parlait encore dans les années 1920). Le français comme langue de communication quotidienne ne se conserve que dans un nombre fort restreint de familles, surtout chez les individus de la vieille génération. Les personnes âgées entre trente et quarante-cinq ans parlent habituellement en russe, mais maîtrisent le français à différents degrés. Leurs enfants ne le parlent pas ni ne le comprennent le plus souvent. La génération du milieu avait la chance de combler ses lacunes dans sa connaissance du français soit à l'école soit au moyen de cours privés. La plus jeune génération n'a plus eu cette chance. Les cours à l'école se donnaient en russe et, par conséquent, les enfants ne parlaient entre eux que le russe. Les familles où les enfants peuvent encore entendre parler cette langue sont plutôt des exceptions.

Il n'a jamais existé de bibliothèque française dans les colonies de cette rive du Dniestr. Les rares livres en français, achetés avant 1914, se trouvaient dans les bibliothèques

²⁶ Voir chez Šišmarëv (1975b: 143), qui cite à l'appui de ses thèses les témoignages de Bugnion (1846: 60).

privées. Au début des années 1930, les colons ne lisaient que des journaux en russe et en ukrainien. Il n'est pas étonnant que le français, comme à Funduklu²⁷, disparaisse complètement pour céder la place au russe, comme attesté par Šišmarëv.

On constate à partir de ces deux exemples que les situations politiques déterminent parfois les destinées des langues. Mais cela pourrait faire l'objet d'un nouvel article.

CONCLUSION

Pour en revenir au nom de la colonie, nous reproduisons ci-contre une des pages de notes de Borodina où elle reproduit tous les noms de la colonie qu'elle a entendus: Chabag, Chabo (en orthographe russe), Schabo. Elle a également entendu prononcer Chábo et même Sabo (la personne qui prononçait ainsi était persuadée que le nom remonte au mot français *sabot*). Elle atteste que dans leurs lettres adressées en Suisse, les colons écrivaient «Chabeau» ou Schabeau. Ces différences de prononciation et d'orthographe reflètent non pas des fluctuations d'emploi, mais doivent être analysées comme différentes étapes dans la voie vers la russification de ce nom.

Chabag représente un cas typique de lieu frontière entre les mondes russophone et francophone, parcouru par des courants et des dynamiques de nature variée, qui dérivent du contact entre le russe, le français et l'allemand, mais aussi avec les autres langues voisines comme l'ukrainien et le moldave. N'oublions pas aussi, et ceci est plein de conséquences, l'oubli de leur patois vaudois suite aux interactions des langues à l'intérieur de la communauté chabienne.

Nous espérons par cette étude avoir montré le rôle de la langue comme partie de l'identité, sur l'exemple d'une communauté suisse.

© Elena Simonato

²⁷ Le nom actuel du village est Nižnie Orešniki, il fut fondé en 1910 et se situe près de Simferopol, en Crimée.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Archives Borodina, dans Archives de l'Académie des sciences de Russie, Saint-Pétersbourg, Universitetskaja nab. 1, Fonds 947, opis' 01, document 16, «O kolonii Šabo. Vypiski iz arxivnyx istočnikov, foto i dr., 1959-1961, 60 pp.» [‘Au sujet de la colonie de Chabo. Notes des archives, photos, etc.’]
- (ANONYME), 1892: «Chabag: colonie suisse en Bessarabie: développement de la colonie. – La langue. – Aspect du village de Chabag. – Le climat», *Le conteur vaudois: journal de Suisse romande*, 30/4, p. 1-2; 30/5, p. 2-3.
- ANSELME André, 1925: *La colonie Suisse de Chabag (Bessarabie). Notice historique, 1822-1922*, Cetetea-Alba (Akkerman).
- BORODINA Melitina, 1961: *Istoričeskaja fonetika francuzskogo jazyka*, Leningrad: Učpedgiz. [‘Phonétique historique du français’]
- , 1963: «Le parler de Chabag», *Revue des langues romanes*, XXVII, N° 107-108, p. 470-480.
- , 1963b: «Terminy vinogradarstva i vinodelija v govore Šabo», *Лимба ши литература молдовеняскэ*, p. 33-40. [‘Termes de viticulture et de vinification dans le parler de Chabo’]
- , 1964: «Kolonija v Šabo», *Francuzskij ežegodnik 1963*, p. 279-282. [‘La colonie à Chabo’]
- , 1975: «O francuzskoj kolonii v Šabo», In: *Romanske poselenija na Juge Rossii*, Leningrad, p. 184-192. [‘Au sujet de la colonie française à Chabo’]
- BUGNION François-Louis, 1846: *La Bessarabie ancienne et moderne*, Lausanne-Odessa.
- DULAMANGIU Vasile, 1939 : «La population et le langage de Chabag», *Arhiva*, Jaši, N° 1-2, p. 127-138; copie dans les archives de M.A. Borodina, Archives de l'Académie des sciences de Russie, Saint-Pétersbourg, Universitetskaja nab. 1, Fonds 947, opis' 01, document 16, M.A. Borodina «O kolonii Šabo. Vypiski iz arxivnyx istočnikov, foto i dr.,

- 1959-1961, 60 pp.» [‘Au sujet de la colonie de Chabo. Notes des archives, photos, etc.’], p. 10-23.
- GANDER Louis, 1908a: «Histoire de la colonie de Chabag», *Revue historique vaudoise*, vol. 16, p. 115-125, 149-154.
- , 1908b: *Notice historique sur la fondation de la colonie vaudoise de Chabag, Bessarabie*, Lausanne: Imprimerie Lucien Vincent, 1908
- <http://paysdevaud.hautetfort.com/files/chabag-histoire-1.pdf>
- ŠIŠMARĚV Vladimir 1940: «Odin iz južnoitalianskix govorov v Krymu», *Učěnye zapiski LGU*, serija filologičeskix nauk, vol. 5/58, p. 315-366. [‘Un parler italien méridional en Crimée’]
- , 1975a: *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad : Nauka. [‘Les villages romanophones au sud de la Russie’]
- , 1975b: «Šveicarskoe poselenie v Šabo», In: *Romanskije poselenija na Juge Rossii*, Leningrad, p. 136-146. [‘Le village suisse de Chabo’]
- TARDENT Charles (=Karl Ivanovič), 1984 [1854]: *Vinogradarstvo i vinodelie*, 2^e éd., Odessa. [‘Viticulture et vinification’]

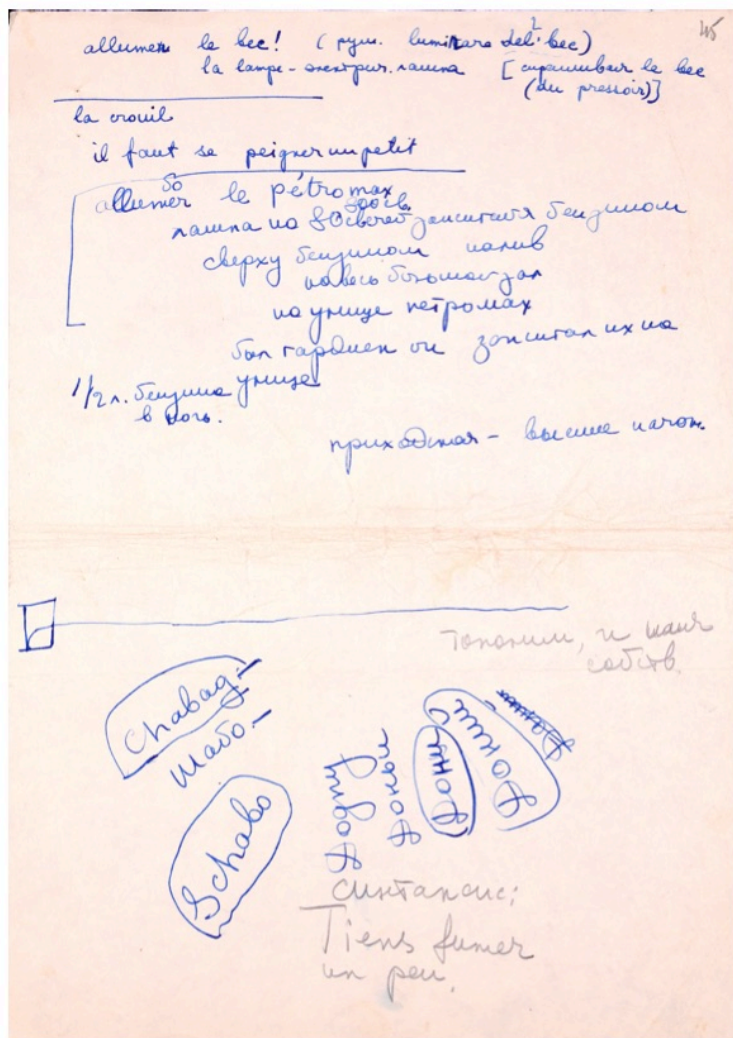


Image 2. Une page des notes de M. Borodina sur Chabag²⁸.

²⁸ Fonds Borodina, p. 45 recto.

La population et le langage de Chabag

Vasile DULAMANGIUⁱ
1939

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

A une distance de sept kilomètres d'Akkerman (Cetatea-Albă) ville de Bessarabie (Roumanie), se trouve une colonie qui s'appelle «Chabag», l'unique colonie française de Roumanie.

Le village de Chabag est situé au bord d'un lac qui s'appelle «Liman» et qui est formé par l'embouchure du Dniestr, frontière orientale de la Roumanie. Par ce charmant lac, le Dniestr envoie ses eaux dans la Mer Noire, qui se trouve à douze km de Chabag.

Au-delà du Dniestr s'aperçoit la ville russe de Vidiopol dont les lumières étincellent pendant la nuit d'une manière pittoresque. La population du village de Chabag est formée de Français, d'Allemands et de Russes. La partie russe du village, quoiqu'elle soit le prolongement de celui-ci, en est strictement séparée et les habitants connaissent même la démarcation. A une dizaine de km de distance, il y a des villages moldaves et russes.

ⁱ Nous reproduisons ici, dans sa forme originale, le texte de l'étude de Vasile Dulamangiu publiée en français en 1939 dans la revue roumaine *Archiva*.

DATES HISTORIQUES

Comme je me suis occupé des Français et que le but de mes recherches était d'apprendre leur origine et d'étudier leur langage, c'est sur eux que je m'étendrai davantage. Les Français de Chabag sont venus de Suisse et leur patrie est le canton de Vaud. Curieux destin! Une poignée de gens, car il n'y en a même pas aujourd'hui plus de cinq cents, à une distance de plus de 2'500 km de leur patrie. Ce sont les circonstances historiques qui expliquent ces caprices du destin.

A la suite de plusieurs guerres entre les Russes et les Turcs, le littoral de la Mer Noire passe aux mains des premiers. La population de cet endroit était formée de Moldaves, car ce pays faisait autre fois partie de la Moldavie. Ces Moldaves se sont réfugiés de là, pour échapper aux persécutions russes.

Ensuite en 1812, toute la Bessarabie fut cédée aux Russes, par le traité de Bucarest. Comme la population du Sud de la Bessarabie était rare, l'Impératrice Catherine eut l'idée de coloniser cette partie à l'aide d'étrangers. Le but du tsar était de rendre fertiles les lieux abandonnés. Il avait donc besoin d'agriculteurs et surtout de vigneron, vu la nature du sol de cet endroit. Son ancien précepteur Frédéric de la Harpe, suisse d'origine, qui resta même après son mariage son principal conseiller, pensa à ses concitoyens. «Citoyens suisses» du canton de Vaud, il adressa un appel aux citoyens de Vaud, en vue de venir coloniser le district d'Akkerman.

Un homme énergique, Louis Tardent, qui est considéré comme le fondateur de la colonie, se charge de trouver le nombre nécessaire de Suisses.

La nouvelle colonie devait s'installer près de la localité d'Achabag, «qui avait une des plus agréables situations», dit M. Anselme, dans son étude historique sur la colonie de Chabag. [Qu'il me soit permis de faire une petite parenthèse sur le mot Achabag. Il serait raisonnable de traduire ce mot par «vigne d'en bas» en non pas par «jardin d'en bas», car on y cultivait, depuis l'antiquité, les vignobles les plus renommés et

le mot turc est composé de deux parties «acha», qui veut dire «en bas» et «bag», qui signifie «jardin», mais aussi «vigne».*]

Le village turc d'Archabag était habité par des paysans moldaves.

«Le village turc existant était composé de cabanes insignifiantes et peu nombreuses construites la plupart en roseau enduit de terre glaise où les habitants du pays, principalement des paysans moldaves, logeaient dans des conditions tout à fait primitives». (*La colonie suisse de Chabag* par Anselme, p. 17)

Mr. St. Ciobanu, professeur à la Faculté de Chişinău, grand explorateur des documents de Bessarabie, se rencontre avec Anselme: «Chabag, dit-il, était un village moldave dépeuplé, qui était colonisé par des Français».

Bugnion F., ancien pasteur de Chabag, dans son étude sur la Bessarabie ancienne et moderne, témoigne dans le même sens.

Un nom de famille «Dragoch» témoigne aujourd'hui encore de cette origine moldave. C'est près du village d'Archabag, prononcé «Chabag», que devaient s'installer les nouveaux colons. Comme témoignage sur l'existence d'une population moldave antérieure à l'arrivée des Français nous sert même la correspondance de Tardent, fondateur de la colonie: «Nos intentions seront toujours de vivre en paix avec tout le monde et particulièrement avec ceux que le sort nous a donnés comme voisins: en effet qui ne serait pas l'ami de ces paysans moldaves, gens du monde, et auxquels il ne manque que l'instruction et plus d'activité au travail».

En 1822, arrivent de Suisse cinq familles avec Tardent en tête, qui raconte lui-même l'arrivée des Français en Bessarabie: «Notre voyage qui a duré quatre mois a été des plus heureux: aucun malheur ne nous est arrivé; nous étions une trentaine tant grands que petits. La perte de mes six chevaux m'a porté un coup en arrivant, mais l'espérance dans l'avenir m'a consolé. En entrant en Bessarabie du côté de la Bucovine, nous avons été très bien reçus: le gouvernement

* Dans l'étude de Mr. Anselme, ce mot est traduit par «jardin d'en bas».

avait donné des ordres pour qu'on nous accordât tous les secours dont nous pouvons avoir besoin... Les commissaires ont fait le plan de nos belles terres et nous en ont mis en possession selon les formes. Notre village auquel nous voudrions donner le nom d'Helvetianopolis est agréablement situé au bord du lac Léman. Il y a une charmante église près de laquelle se trouve ma modeste maison».

En 1823 arrivent encore deux familles. En 1826 y arrivent encore dix et en 1829 un nouveau transport. Les colons se constituent en commune, avec un conseil et un maire à sa tête.

En 1830 y arrivent encore seize familles. En 1836 meurt Tardent, fondateur de la colonie. En 1838 la colonie avait 43 familles qui occupaient 39 maisons. En 1840, le gouvernement russe fit venir à Chabag 80 familles allemandes pour compléter les 60 familles, qui étaient nécessaires pour la colonisation. Aujourd'hui, à la suite de la réunion de la Bessarabie à la Roumanie, ils sont devenus citoyens roumains. Notre pays leur accorde toutes les libertés spirituelles et religieuses. Fidèles à notre pays, ils gardent une profonde impression sur la visite du roi Ferdinand, et de la généreuse reine Marie. Sa majesté le roi Carol II a bien voulu s'arrêter dans leur colonie en 1937, date historique pour cette colonie, dont les habitants, vigneron, ont ressenti l'intérêt royal pour leur occupation aussi bien qu'un encouragement suprême.

LE CARACTÈRE ETHNIQUE ET LES CONDITIONS DE VIE

C'est toujours la correspondance de Tardent qui nous renseigne sur le caractère ethnique des colons de Chabag. A propos d'un colon, Zwiki, qui a quitté la colonie pour entrer au service du gouvernement de Kichinau, comme jardinier, Tardent écrit: «Ce jeune homme entend bien son état. Son caractère se ressent du pays où il a pris naissance; il est âpre comme nos montagnes, tenace dans ses idées, honnête, religieux, réfléchi et d'une fidélité à toute épreuve».

Il faut reconnaître quand même que ce n'est pas le caractère des habitants d'aujourd'hui. Sous toutes sortes

d'influences, aussi bien sous l'influence d'un nouveau milieu, leur caractère s'est modifié, dans une certaine mesure.

Sous ce rapport, Mr. Anselme s'exprime dans son étude d'une manière catégorique: «Ce furent en premier lieu les Russes, qui trouvèrent le plus facilement accès dans la colonie: le laisser aller et l'indolence slaves, qui se résument dans le mot 'nitshevo' (laisser faire, ne pas réagir contre les événements) furent vite appropriés. Tout cela vint atténuer la force et la ténacité si caractéristique des Suisses» (p. 75). Je me réserve le droit de terminer la citation dans la deuxième partie de cette étude. Au commencement, leur vie était assez dure. On trouve dans les archives de la commune des documents qui attestent les conditions de leur vie. Dans une supplique on lit des choses comme celles-ci: «La police d'Akkerman à qui nous sommes forcés à chaque instant d'avoir recours, le plus souvent se moque de nous et ne nous rend aucune satisfaction». Les seigneurs russes ont cherché à attirer les membres de la colonie à leur service. On leur demande non seulement des vigneron mais même des femmes de ménage. Tardent répondit en plaisantant: «Actuellement nous sommes si pauvres en femmes qu'il nous est impossible d'en lâcher aucune. Si nos confrères qui viennent de Suisse n'en amènent pas, nous serons même dans le cas de faire à l'exemple des premiers Romains une fête, nous inviterons toutes les dames du pays, pour enlever les plus belles et les mieux faites».

Et cependant, grâce à leur caractère tenace, ils ne se décourageaient pas.

«Ora et labora» était leur devise. Dans une lettre de Tardent on trouve des phrases qui rendent d'une manière suggestive la persévérance au travail des colons suisses: «Imaginez que mon domestique, mon fils et moi, avons déchaussé et taillé 40 poses de vigne. Nous n'avions jamais cru pouvoir travailler autant de vigne et nous sommes aujourd'hui tout glorieux de voir la beauté du raisin». Il est curieux de constater que les vêtements des habitants de Chabag n'ont aujourd'hui rien de particulier. Au commencement ils s'habillaient à la manière suisse.

Mr. Anselme dans son étude, décrit très bien leurs vêtements: «Les femmes n'avaient aucune idée des élégantes toilettes d'aujourd'hui. Toutes portaient, avec des robes très simples, la jupe blanche fortement empressée, des bas blancs, des bottines en cuire ou en lustrine, sans talon ni bouton. L'élégance se manifestait seulement dans les châles. Les hommes portaient des jabots et des manchettes. Les pantalons étaient à 'grands ponts'».

Leurs mœurs et leur caractère se modifièrent, comme nous l'avons déjà dit, sous l'influence russe et les Suisses d'autrefois se sont modifiés à ne les plus reconnaître. L'influence de la ville changea aussi leur vie primitive et rustique. Leur occupation principale est la viticulture. Les vins de Chabag sont renommés. Leur religion est le protestantisme. L'aspect de leur village prouve qu'ils sont bien disciplinés et ordonnés. Les maisons et les étables sont propres et spacieuses; devant les maisons il y a des plantations d'arbres et de la verdure. Les rues de Chabag sont bordées de murs blanchis à la chaux. Les trottoirs sont plantés d'arbres. Le village possède une organisation culturelle. On joue des pièces de théâtre en français, en russe, en allemand et même en roumain. Le «pique-nique», qui a lieu chaque année à la Pentecôte, dans un steppe, où l'on fait rôtir des agneaux à la broche, fait partie de la tradition. Le «cachonet», jeu de boule, est leur jeu national. Ce jeu est très répandu en France, surtout dans le midi. Grâce à son rapprochement des stations balnéaires, de Bougaz et de Boudaki, Chabag est considéré comme une halte pour les voyageurs qui passent par là.

CONDITIONS LINGUISTIQUES

Destinés à vivre sous le régime russe, les habitants de Chabag en subirent les conséquences. En 1861, la langue russe s'est introduite obligatoirement dans l'école de la colonie et, à partir de ce moment, commence la russification de Chabag. La correspondance officielle se faisait au commencement en deux langues, mais plus tard, vers 1870, le français disparut complètement.

Le français fut définitivement remplacé par le russe.

En 1874, on imposa aux colons le service militaire qui, à côté de l'enseignement en russe, eut des conséquences du point de vue linguistique.

A la suite de la grande guerre, la Bessarabie se réunit à sa mère-patrie et les colons de Chabag commencent une nouvelle vie sous le rapport politique. Leurs relations avec la Suisse deviennent plus étroites. On leur envoie des instituteurs de Suisse qui instruisent les enfants en français. Le roumain leur est enseigné à titre de langue d'Etat. Ils reçoivent des livres français à caractère instructif. Il y a, à Chabag, une filiale de la Société de l'Alliance Française, de Kichinău. Le ministre de Suisse à Bucarest, aussi bien que le consul français de Galatz, s'intéressent à la bonne marche de la colonie. Grâce à eux on envoie aux colons des journaux suisses. Un comité de dames a fondé une école enfantine, où l'instruction se fait en français. Mr. Anselme, auteur d'une étude commémorative sur Chabag, a pris l'initiative d'un cercle de lecture qui a comme but de diffuser le français. Les membres de ce cercle se réunissent chaque samedi pour se divertir et pour avoir l'occasion de parler correctement le français.

L'école primaire d'autrefois est devenue aujourd'hui un gymnase mixte.

Les pasteurs arrivés de Suisse ont cherché à leur tour à lutter pour la conservation de la langue française par des prêches faits en français. Les efforts du pasteur Jung sont particulièrement dignes d'être signalés. Des instituteurs français comme Louis Amen, Henri Chanson etc., ont enseigné à Chabag la langue française. C'est ainsi que le français a remplacé le dialecte originaire, d'origine vaudoise, dont à peine quelques expressions ont survécu.

II.

En ce qui concerne le langage de Chabag nous avons constaté trois traits principaux.

1. A l'origine le langage de Chabag était un patois vaudois.
2. La langue russe qui fut imposée aux colons d'une part et le contact avec la population russe d'autre part, ont influencé le parler des colons.

3. Aujourd'hui on y parle un français qui n'est pas tout-à-fait littéraire, mais qui est du français quand même.

Comme preuve du premier de ces faits, nous invoquerons de vieilles expressions vaudoises. Elles sont si peu usitées, qu'on n'y reconnaît guère le patois vaudois.

Quelques-unes sont attestées dans le *Glossaire des patois de la Suisse romande* et dans l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron. D'autres sont sans origine connue. Nous les présenterons dans l'ordre alphabétiqueⁱⁱ.

adi = adieu ; A.L.F. [ãdyũ] 958; 968; 1750. F. 35; *Glossaire des patois de la Suisse*, *adyu*, p. 119, F.2

afóti = affaibli par la faim, privé du nécessaire, *Gl. des patois de la Suisse* F. IV.

akamakie, *s'...* = s'embrouiller (au mauvais sens)

britze = cailler le lait, A.L.F. *lese pri* 74, c. 195, F.5

guverne le betaj = soigner le bétail

le bue = garçon; ALF *le bũéb*, c. 624, F. 14

barzake = babiller, bavarder

kote (la porte) = fermer la porte

krue = mauvais (homme) A.L.F. *krũyè* 51, o. 826, F. 18

koer = le cœur ; A.L.F. 63, c. 306, F. 7

la kuzin = la cuisine A.L.F. c. 366. F. 8

la kuzin = la cousine. A.L.F. *kũzĩ* 61; *kuzẽ* 62 c. 339. F. 8

ⁱⁱ e= e aigu; ε = e grave; u = ou (lu = loup); y = u (yn: une); ø = eu aigu (dø: deux); oe = eu grave (ceux: soe); ə = e muet (səvoe; cheveux); ã = a nasal; ā, ā = a nasal; j semi-voyelle (pje: pied); y (dix-huit: dizyit); w (mwa; moi) k (sak: chaque): s = Š; ž = ž, n' = n; nous n'avons pas fait distinction entre l'o, l'a grave et l'o, l'a aigu.

kome = crinière A.L.F. kom 64, c. 357, F. 8

degyjle = faire tomber, démolir

depatanal'e = mal vêtu (vêtu négligemment)

emode = commencer. A.L.F. ěkmāsě = commençait 72, c ; 312.
F. 7

ažarne = tacher d'obtenir, persister

fil' = fille ; A.L.F. 70, fil' 60. C. 570. F. 13

gãdez = choses peu vraisemblables

dir de gãdez = dire des choses peu vraisemblables

grã = grain A.L.F. c. 666. F. 15

lese = nourriture pour le bétail

done la lese = donner nourriture aux bœufs

nonant = quatre vingt-dix A.L.F. nōnante; c. 1114. F. 24

oktant = quatre vingts; A.L.F. watante c. 1113. F. 24

la pate d'ezj = torchon de cuisine

premije = le premier A.L.F. c. 1088. F. 24

rakle = volée

done on racle = donner des coups à quelqu'un

le portze = petit cochon.

pue, - t = laid, - de A.L.F. pwoě 50. c. 743. F. 16

la pot = la mine

fer la pot = faire la mine

povr = mendiant. A.L.F. pōvre 62, c. 833 F. 18

pal' = paille; A.L.F. c. 963. F. 211

pal'ton = l'habit. A.L.F. palto c. 6676. F. 15

puvrō = piment ; A.L.F. pūvrō 972 c. 1876. F. 95

septant = soixante-dix ; A.L.F. sēptanà 979, 989, 988 ; 975; c. 1240. F. 27

la tin = la cuve ; A.L.F. tina 40 c. 375 F. 8

tatipotz = bête, sot

on tavan = un taon. A.L.F. tăva, c. 1278 F. 28; *Glossaire des patois* s. ofôti com on tavan page 163

trion'e = tirailler, tirer

la tablare = planchette, étagère

prãdr on tiol' = se griser

smen = la semaine. A.L.F. lă smën c. 1214, F. 26

la tupin = un grand pot de terre

tal'oer = tailler. A.L.F. c. 1056. F. 28

la wartz = la boue

on vë lus = un vin trouble.

Ces expressions et ces mots qu'on n'emploie aujourd'hui que très rarement prouvent suffisamment que le patois est en voie de disparition. Elles prouvent aussi qu'à l'origine la langue des Chabiens était vaudoise.

Les faits linguistiques confirment donc les dates historiques concernant l'origine des colons de Chabag. Il nous

reste maintenant à établir quelles sont les modifications, qui ont eu lieu dans ce langage depuis l'arrivée des colons et jusqu'à nos jours. Ici nous avons à considérer les modifications dues à l'influence du français littéraire et les modifications dues à l'influence des langues environnantes. Comme nous l'avons signalé, les expressions vaudoises sont très rarement usitées et les colons de Chabag parlent le français d'une manière plus ou moins correcte.

D'après les dates historiques et les conditions linguistiques, il n'est pas difficile de déduire que c'est grâce au français qu'ils ont oublié leur patois.

D'abord on leur enseignait le français, les papiers officiels étaient toujours établis en français. Mais voilà qu'on leur interdit l'enseignement du français, en le remplaçant par le russe. Et c'est à partir de ce moment-là que commence l'influence russe. Aujourd'hui on peut trouver chez les habitants de Chabag des propositions entières déformées du point de vue de la syntaxe. Sans contredire Hirt, qui affirme qu'on apprend une langue étrangère, en pensant à la langue qu'on parle, il faut constater dans le langage de Chabag, un phénomène en quelque sorte inverse. Les écoliers rentrant chez eux, lisent probablement des livres russes à leurs parents et les leur traduisent en français. De là, les modifications du style et de la syntaxe. C'est ainsi que s'expliquent des adjectifs placés avant les noms, tout comme en russe. De là, les modifications du style et de la syntaxe. C'est ainsi que s'expliquent des adjectifs placés avant les noms, tout comme en russe. On dit à Chabag: *poste ça au grenier à une propre place*. L'ordre syntactique des mots est celui du russe: *otnesi na čerdak na čistoe mesto*. De même avec la proposition suivante: *Donnez-moi le noir habit*, au lieu de *habit noir*. Il y en a encore, comme par exemple: *Quelles pommes de terre il faut prendre, les nôtres ou les achetées?* C'est une phrase traduite aussi du russe. Il aurait fallu dire correctement: *Faut-il prendre nos pommes de terre, ou celles que nous avons achetées?* (Thévenaz Al.) Ici l'on peut admettre toujours l'influence du parler de la population russe avec laquelle les Français viennent en contact journallement. C'est toujours par

cette influence qu'il suggère d'expliquer les mots nouvellement formés et même ceux introduits entièrement dans le langage de Chabag. Ainsi pour «aubergine» on dit encore *tomate bleue*. C'est un nom composé, traduit du russe. Les mots *djadja* au sens de monsieur et d'oncle et *tjotja* au sens de tante, ou même de madame sont venus du russe. Des noms de chiens *Jūka*, de chevaux *Masa*, *Marusja* (tous les deux proviennent de Marie) sont d'origine russe. Le mot '*uha*' (une soupe au poisson) est toujours du russe. Il y a aussi des mots formés par la confusion comme le verbe *se ramasser* au sens de *se réunir*. Les deux verbes russes *sobrat'* = ramasser et *sobrat'sja* = se réunir, se sont confondus dans l'esprit des colons et ont déterminé ainsi le phénomène en question.

Il est curieux de ne trouver aucune influence moldave. Seul le mot *rara niagra* qui indiquerait une espèce de vignoble et l'expression *rouler tambour* ('*a bate toba*') pourraient être expliqués par l'existence d'une population moldave antérieure à l'arrivée des Français. L'expression *avoir chique*, qui signifie «être grisé», quoiqu'elle ait l'air d'origine moldave, car le mot *sik* en moldave signifie quelque chose de clinquant, reste plutôt d'origine française. L'influence roumaine proprement dite est trop récente pour que nous puissions nous en occuper. Tels sont les marques de l'influence étrangère, exercée avec le temps sur le langage de Chabag. Quels sont les résultats d'une pareille élaboration de la langue? C'est un langage dont l'aspect est celui d'un patois français. Mais on cherche de plus en plus à Chabag à parler correctement le français ce qui permet aux colons de dire qu'ils ont conservé leur langue, qui était à l'origine, comme nous l'avons démontré un patois. On peut aussi admettre que les premiers colons venus à Chabag parlaient déjà le français et que même parmi eux le patois était en voie de disparition. A cela rien de curieux, vu que tous les patois français semblent aujourd'hui plus ou moins en voie de disparition.

Tel est le langage de Chabag, dont nous nous sommes occupés. Pour terminer cette question nous ajoutons une citation prise toujours de l'étude de Mr. Anselme. «Ensuite la langue maternelle fut de plus en plus négligée. Aujourd'hui la

Le parler de Chabag

Melitina BORODINA
1963¹

Entre 1822 et 1940 il y a eu à Chabag (d'abord Russie, puis Roumanie) une colonie d'émigrés suisses, originaires du canton de Vaud. Le nombre de ces réfugiés atteignait un millier d'hommes. Au début, la colonie ne se composait que de personnes parlant français, mais à partir de la deuxième moitié du XIX^e s., on y trouvait aussi des colons de langue allemande.

Actuellement le village de Chabag est situé en URSS, dans la région d'Odessa, à 7 km au sud de la ville de Bielgorod-Dniestrovsky (anciens noms: Akkermann et Cetatea Alba).

C'était l'empereur russe Alexandre I^{er} qui avait fait appel aux Suisses en leur demandant de développer dans cette région la culture de la vigne. A l'origine de cette idée il y a eu une influence du précepteur du jeune tsar, l'influence de Frédéric-César de la Harpe, originaire lui-même de la ville de Vevey (canton de Vaud). Le village auquel appartenait la colonie avait été, à l'origine, un village turc, d'où l'étymologie turque du toponyme Chabag: *asa* = *abag* «les jardins inférieurs» (par rapport aux jardins de la ville d'Akkermann, situés plus haut)².

¹ Nous reproduisons ici, dans sa forme originale, le texte de l'étude de Melitina Borodina publiée en français en 1963 dans la *Revue des langues romanes*.

² V. l'histoire de cette colonie dans A. Anselme, *Colonie Suisse de Chabag*, Akkermann, 1925; M. Bugnon, *La Bessarabie ancienne et moderne*, Lausanne-Odessa, 1846; L. Gander, *Colonie Vaudoise de*

Ces quelques mots concernant l'histoire de la colonie en question démontrent déjà que ce groupe de colons est resté plus d'un siècle isolé du développement général de la langue française; disons de plus qu'au XX^e siècle, et peut-être avant, beaucoup d'habitants de Chabag parlaient quatre langues – le russe, le français, l'allemand et le roumain – quelques-uns y adjoignaient encore la connaissance de l'ukrainien et du moldave.

On sait quel intérêt présente pour le linguiste, et le dialectologue surtout, l'étude des îlots, isolés de l'ensemble du développement d'une langue.

Ces îlots sont intéressants d'une part parce que leur langue charrie nombre d'archaïsmes et de dialectismes, d'autre part, parce qu'elle est soumise à l'influence de différents «substrats» et «adstrats» qui participent à la formation de parlers et qui pénètrent les différentes formes et mots. Suivant l'expression, très spirituelle, du prof. V.M. Žirmunskij, ces îlots forment comme une sorte de «laboratoire expérimental linguistique». Un tel laboratoire permet d'établir la nature des parlers modernes qui, eux, ne sont nullement dus uniquement au développement de la langue-mère (Stammbaumtheorie). Bien au contraire, ces parlers résultent des influences réciproques de la langue-mère et de l'entourage linguistique, ce processus s'étendant sur des périodes différentes et durant un laps de temps assez long³. Notons en marge que l'application de cette théorie n'est pas réservée uniquement à l'étude des parlers isolés au milieu d'un entourage linguistique étranger, mais que l'on peut s'en inspirer lors de l'étude de tout dialecte ou parler.

Chabag, Lausanne, 1908; I.N. Batjuškov, *Bessarabija, Istoričeskoe opisanie*, Sankt-Peterburg, 1892.

³ V.M. Žirmunskij, «Problemy kolonial'noj dialektologii», *Jazyk i literatury*, tome III, Sbornik v čest' N.Ja. Marra, Leningrad, 1929; idem: *Sprachgeschichte und Siedlungsmundarten, Romanisch-Germanische Monatsschrift*, 1930; idem: «Vostočnye i srednemeckie govory i problema smešenija dialektov», *Jazyk i myšlenie*, N° 1-2, Moskva-Leningrad 1936 et les autres articles du même auteur.

De nos jours, il ne reste à Chabag que quelques personnes provenant de l'ancienne colonie, mais les mariages mixtes ont fait que même ces personnes ont déjà abandonné leurs traditions linguistiques. Il ne reste qu'une seule famille dont les membres parlent quelquefois, entre eux, en français⁴. Les matériaux qui montrent les traits particuliers de leur langue et qui sont exposés ci-dessous ont été recueillis au cours des années 1958-1960. Ces matériaux sont bien minces, toutefois nous ne pensons pas que l'on puisse trouver autre chose, – les matériaux donnés ci-dessous épuisent à peu près les restes qui survivent de nos jours. Il ne nous reste qu'à regretter qu'une étude de ce parler original n'ait été entreprise plus tôt, lors de la résidence de la colonie à Chabag,⁵ car aujourd'hui les anciens colons sont dispersés dans différents pays, et, de ce faire, l'étude de ce parler n'est plus accessible aux dialectologues.

Nous exposerons d'abord les faits lexicaux, puis les faits phonétiques. En étudiant le vocabulaire, nous délimitons les emprunts, les archaïsmes, les dialectismes et les différents traits régionaux.

I) LES EMPRUNTS

La plupart des emprunts ont été faits au russe. En parlant français, les colons ont souvent recours aux mots russes qu'ils semblent employer volontiers. Parmi ces emprunts distinguons les russismes, employés continuellement, et qui présentent de véritables emprunts et d'autres, qui ne sont que des russismes occasionnels, employés lorsque le chabien, ne trouvant pas assez rapidement ou ignorant le mot français, a consciemment recours au mot russe. Citons quelques russismes employés

⁴ C'est la famille Dogny qui se compose de trois personnes adultes et un enfant: Cécile et Alfred Dogny, âgés de 53 et de 54 ans, la fille de Cécile, Alice Besson, âgée de 33 ans et son enfant, la jeune Violette Besson (4 ans).

⁵ Notons, toutefois, un article mi-historique, mi-linguistique de V. Dulamangiu, «La population et le langage de Chabag», *Arhiva*, 1939, N° 1-2, p. 127-138. Ci-dessous nous allons nous référer plusieurs fois à cette étude, que nous citons d'après une copie.

d'une façon constante: *on a changé 'le grafik'*, c'est-à-dire «horaire»; *quand nous étions au 'kino' ...*, c'est-à-dire «cinéma»; *tout de suite je lui ferais 'le kaš'* – le mot russe *kaša* désigne un plat spécifiquement russe; en russe c'est un nom de genre féminin; on peut se demander, pourquoi ce mot a-t-il passé du genre féminin au masculin? *na le thé*; la particule russe *na* équivaut, à peu près, à «tiens!» français; *'hvatit'* travailler; *hvatit* s'emploie au lieu de l'expression française équivalente «assez de + infinitif», *donne-moi 'le vedro'*; le mot russe *vedro* a tout d'abord été emprunté en tant que mesure de capacité: un vèdro (seau) = 12,3 litres. Pour indiquer la capacité d'un tonneau on disait (et on dit encore): *un tonneau de mille vèdros, de 500 vèdros, de 100 vèdros*, etc.

Mes informateurs connaissaient le mot français «seau», mais, d'après Cécile, beaucoup de colons l'auraient ignoré.

Parmi les russismes, employés le plus souvent, citons les termes indiquant la parenté; on dira, par exemple, il y a ici *'moj dedouška'* «mon grand-père»; *voilà notre 'baba' qui vient (baba «grand-mère»)*; peut-être du roumain *babă?*

Dans des cas isolés, on observe qu'en parlant russe, les colons emploient les mots empruntés au français. Ainsi, s'adressant à Violette, sa petite fille âgée de deux ans, Cécile dira en russe *'na tebe oursika'*, c'est-à-dire «prends le petit ours»; *oursik* est l'emprunt du français *ours* avec un suffixe diminutif russe.

Le mot français *fil*s figure également dans la langue russe parlée par les habitants de Chabag sous la forme *Fisja*, nom propre masculin. Les colons prononçaient *fil*s avec un *i* long et *f* et *s* palatalisés. Dans les familles on disait, en parlant de l'aîné, *mon fil*s, d'où était sorti tout d'abord le surnom de *Fis'ka* (avec le suffixe diminutif russe *-k-*), par exemple, *Fis'ka le roux*. Le surnom de *Fis'ka* s'était étendu aux autres fils. Il était ressenti comme un nom propre, d'où la nouvelle formation de «*Fisja*» (*Fisja Mielville*, p.ex.). Même les personnes, parlant bien français, emploient ce mot comme un nom propre et ignorent qu'il remonte à un ancien surnom, formé du mot français *fil*s. Ainsi, p.ex., font les professeurs de français qui enseignent dans les écoles de Chabag et parmi

lesquels beaucoup ont fait leurs études dans les Instituts des Langues Etrangères de l'URSS.

Les personnes dont nous avons observé le parler, introduisent les mots français dans leur langue russe, surtout lorsqu'ils s'adressent à la petite Violette; il se peut qu'ils considèrent cette façon de procéder comme un moyen d'apprendre le français à l'enfant. Violette en a l'habitude et répond de la même façon. Lorsque sa grand-mère lui demande en russe si elle voudrait du pain, Violette dit: «*net* (= non) *pain*».

Certains mots, employés dans le parler français des habitants de Chabag, sont des emprunts faits aux autres langues. Ainsi on a emprunté à l'ukrainien le mot *bodilla* (par l'intermédiaire de la langue russe), prononcé [*bodylja*], qui désigne dans sa langue d'origine les tiges sèches du maïs, de la vigne et d'autres plantes, mais, dans le parler de Chabag, ce mot a subi une restriction de sens et ne désigne que les tiges du maïs. Ce mot est employé depuis très longtemps par les colons. On m'a plusieurs fois cité la phrase, employée, paraît-il, souvent autrefois: «*Va, apporte les bodillas pour chasser les vaches dans les prés*». Les colons savent que *bodilla* n'est pas un mot français, mais quand on leur demande comment dire en français «les tiges de maïs», ils réfléchissent longtemps avant de répondre [*lɔ ti*] ou [*lɔ ti: z*] *de maïs*.

On note de même les emprunts, faits au roumain: ainsi la *battature* «cor au pied» remonte au roumain *bătătură* ayant la même signification; il se peut qu'à l'expression roumaine *ași bate joc* «se moquer de quelqu'un» remonte *nousbarzakō*, ayant le sens de «nous babillons», «nous parlons» (avec la nuance: «nous parlons en plaisantant quelqu'un»); *saper* (*les vignes*) remonte évidemment au roumain *sapa*.

Le terme de [*legerfas*] «grand tonneau» a été sans doute emprunté à l'allemand.

2) LES ARCHAÏSMES

a) Dans la langue parlée on emploie ici les formes *septante* et *nonante*, mais on connaît aussi les formes *soixante-dix* et *quatre-vingt-dix*, ressenties comme formes littéraires. Notons que, d'après les données de l'*ALF* de Gilliéron, cartes 1240 et 1114, les formes *septante* et *nonante* sont employées en Wallonie, en Lorraine et dans les parlers franco-provençaux, tandis que *octante*, en usage dans l'ancien français, est actuellement employé sur un territoire sensiblement plus restreint. Nos colons ne semblent pas avoir employé *octante*. Pour quatre-vingts ils disaient *huitante*, très répandu, même de nos jours, en Suisse romande.

b) *Je suis fatiguée un petit*, où *un petit* = «un peu», d'ailleurs bien connu aussi en Suisse romande, de même qu'aux parlers de l'Ouest.

c) La langue oubliée de lei (lei = d'elle).

3) LES TRAITES RÉGIONAUX ET D'AUTRES TRAITES PARTICULIERS (DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE)

[afo/ti] «fatigué» (cf. *afoti* chez Dulamangiu);

dégueniller «déchirer, rompre»; *il est tout déguenillé – il est en guenilles*.

Notons un cas curieux d'étymologie populaire: les Chabiens font dériver ce mot du mot russe *[gnil]* «pourriture»;

la grillotte «cerise» dans le contexte «*les grillottes sont aigrettes, on en a fait la confiture*». On n'emploie le mot «cerises» que pour désigner les bigarreaux;

le plumon «lit de plumes»;

la potte «la mine, l'air»; *faire la potte* «minauder, faire des manières»;

le pas de porte (NB. – sans article) «le seuil» Cf. *ALLY* 695 «le seuil, le pas de la porte»⁶;

le sel «un baquet, une bassine» Cf. dans *ALLY* 636 «le trépied». Le trépied sur lequel on pose la lessiveuse figure dans certaines localités sous le nom de *sel* (15), *sal* (7,2). Nous avons ici peut-être une déviation de sens.

le souleur «un ivrogne, un soulard» du mot *saoul*, formé, peut-être, par analogie avec le mot *buveur*?

le suçon «un porcelet, goret, cochon de lait». Chez Dulamangiu: *portze*;

le tablar (*pour la vaisselle*): un rayon suspendu au mur. Cf. chez Dulamangiu *la tablare* au sens de «planchette, étagère»;

le tatipotz «le sot, le bêta».

Pour un jardin potager on dit «le jardin»; pour un jardin on dit «la vigne»⁷.

Grâce aux données fournies par Dulamangiu, j'ai pu faire revivre dans le souvenir des colons quelques traits lexicaux dialectaux:

britzé (s'emploie en parlant du lait) «le lait caillé»;

gouverner le bétail «soigner les bêtes»;

koter la porte «fermer la porte»;

la léché «le fourrage»; *donner la léché au bétail*;

la patez «un torchon de cuisine»; chez Dulamangiu: *la pate d'ezj*

prãdr on tjoλ «se griser, se saouler»;

le tavan «le taon» [*tã*] < lat. TABANUS;

⁶ *ALLY*, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, P. Gardette, t. I-III, Lyon, Institut de linguistique romane, 1950-1956.

⁷ Dans la langue russe de Chabag on dit également [*ogorod*] (ce qui signifie «jardin potager») pour dire «la vigne».

la tin «une cuve».

Chez Dulamangiu on trouve encore quelques autres mots que mes informateurs semblent ignorer: [*s'akamale*] «s'embrouiller, *bue* «garçon» (*ALF* 624 *le bueb*, de l'allemand '*der Bube*'), *dépatanallé* «mal vêtu, vêtu négligemment», [*emöder*] «commencer», [*gadez*] «choses peu vraisemblables» (un emprunt fait au russe [*gadost'*?]), [*on vëlus*] «un vin trouble»; *raclée – volée*; *donner on racle* «donner des coups à quelqu'un»; [*la wartz*] «la boue».

L'occupation principale des habitants de la colonie de Chabag étant la viticulture, on pouvait supposer que c'est justement dans les mots se rapportant à la vigne que l'on trouverait le plus d'archaïsmes et de traits dialectaux. Pour relever ces mots j'ai fait circuler un questionnaire, se composant de 38 questions, d'après le questionnaire de l'*ALLY*, t. I, cartes 186-224. On trouvera ci-dessous un aperçu des résultats de cette enquête⁸:

1) Dans la famille dont j'ai étudié la langue, ce sont les femmes qui ont le mieux conservé la tradition de la langue française; pourtant c'est Alfred qui nous a cité le plus de termes spéciaux et ceci ne devrait pas nous étonner, car il a, depuis son enfance, travaillé dans les vignobles.

2) Dans les réponses à nos questions nous avons pu relever beaucoup de mots régionaux, attestés également par les cartes de l'*ALLY*. Ainsi, dans les cartes 188 *chapon* «une bouture de vigne», 189 [*barbwě*], [*barwa*] «un plant raciné», 191 [*bute*] «tasser (la terre autour du plant)», 194 *un rang* «une rangée de ceps», 200 [*debute*] «déchausser (les ceps)», 224 *il balance* – «il titube». *Chapon* et [*barbwé*] se retrouvent passim sur les cartes correspondantes de l'*ALLY*; *bouter* dans le point 7, à côté de *naji*; *rang* dans 70 et 63, *débouter* dans 3 à côté de *amardé*, *il balance* dans 11, 52, 63 et 64.

⁸ V. la documentation complète dans mon article «Les termes de viticulture dans le parler de Chabag», *Limbă și literatură moldovenească*, Kisineu, 1962, N 2.

Dans les réponses à sept questions, on emploie, aussi bien ici qu'en France, les mots de la langue littéraire: *sarment, tonnelet, bouteille, pressoir, presser, vendanger, vendangeur*.

4) Il y a deux cas où les Français emploient les termes régionaux, tandis que les colons ont recours aux mots de la langue littéraire; ainsi, pour les cartes 192 «échalas» et 214 «l'eau-de-vie». Pour la carte 220 «le chantier» on emploie à Chabag le mot *cadastre*, mais le sens de ce mot a subi une modification.

5) Les habitants de Chabag font des emprunts au russe: [*vedro*] «seau», [*tsybug*] «sarment coupé», [*hazman*] «le petit porteur», [*terpi*] («*tarpa*» russe), au sens de «hotte» ou «benon» [*čikma*] «la serpette à tailler la vigne⁹», *cylindre* = un appareil spécial qui ressemble à un grand hache-viande en bois¹⁰. Dans quantité de cas un emprunt a été déterminé par le changement intervenu dans l'emploi d'un objet. Ainsi la «serpette» désigne en français un couteau dont la forme rappelle une faucille à manche droit, tandis que le mot russe [*čikma*] désigne une petite *scie*, dont le manche en bois est courbé pour que la main se fatigue moins en coupant les grappes; [*terpl*] – ce sont des paniers, faits en planches très minces, de bois de pin; la forme de ces paniers rappelle les hottes, qui sont, elles, des paniers tressés en saule; les uns et les autres ont la même capacité qui va jusqu'à 50 kg. De nos jours, ces paniers ne servent plus à transporter du raisin, on y met du céleri et d'autres légumes en saumure. Quant au mot «cylindre», il figure dans la réponse à la question 210 «*fouler (la cuve)*». Cette réponse dit: *fouler le raisin dans les cylindres*. En réalité le mot *fouler* se rapporte à un autre processus de fabrication du vin. Il paraît intéressant à noter que nos témoins semblent avoir oublié le sens fondamental du mot *fouler* = «piétiner».

Passons à un examen des traits phonétiques.

⁹ D'après les données de l'Atlas linguistique moldave (en manuscrit), ce mot se rencontre dans un parler moldave dans le sens de *scie*; il a, d'ailleurs, une étymologie turque.

¹⁰ Voir les dessins et les photos reproduisant quelques-uns de ces objets, entre autres *čikma*, *terpi* et *cylindre*, dans mon article cité ci-dessus.

1. [e] très fermé, souvent légèrement diphtongué. Cet [e] se rencontre dans des cas suivants:

1) *e* fermé < *a* latin, quelquefois à proximité de *j* ou de *n*.

Délimitons trois cas différents :

a) *e* < *a* tonique en syllabe ouverte et au milieu du mot: *père, mère, frère, grand-père, grand-mère*. De même lorsque *e* se trouve à la fin du mot – *dîner, manger, vendanger*; *e* final est alors tellement fermé que l'on entend souvent prononcer *i*: [*dini*], [*mâzi*] pour *dîner, manger*.

b) *e* long et légèrement diphtongué, en syllabe tonique ou atone < *a + j*.

Ainsi, en syllabe tonique: *laisse* < LAXAT, *graisse* < *CRASSIAM, *faire* < FACERE; en syllabe atone: *maison* < MANSIONEM, *laisser* < LAXARE.

c) *ē* < *a + n* : *semaine* < SEPTIMANA, *fontaine* < FONTANA.

Un *e* très fermé de même qu'un *e* diphtongué présentent une des premières étapes du développement du A latin. A propos de *a > e*, v. chez Bourciez¹¹, à propos de *a + j*, v. chez Fouché¹², à propos de *a + n*, chez Bourciez¹³ et chez Fouché¹⁴.

On sait que c'est seulement la 4^e édition du dictionnaire de l'Académie (1762) qui a définitivement admis *e* ouvert dans les mots du type *père, mère*, où on prononçait jusque-là *pére, mére*. Donc, on ne saurait envisager cet *e* fermé prononcé dans ce cas, comme un fait spécifiquement dialectal, mais comme un fait archaïque; d'ailleurs, d'après les données des différents atlas linguistiques français cet *e* persiste jusqu'à nos jours dans les zones périphériques.

Néanmoins, il est possible que la tendance à la diphtongaison, manifestée par [e] pourrait être expliquée également par les tendances vers une nouvelle diphtongaison,

¹¹ E. Bourciez, *Précis de phonétique historique française*. Paris, Klincksieck, 1958, p. 36.

¹² P. Fouché, *Phonétique historique du français*, vol. II. Les voyelles, Paris, Klincksieck, p. 363-364.

¹³ E. Bourciez, *op. cit.*, p. 44.

¹⁴ P. Fouché, *oti.cit.*, p. 375.

tendances manifestées par les dialectes de l'Est. Ainsi, Ch. Bruneau pense qu'en étudiant les parlers modernes de la Champagne, on pourrait reconstruire le processus de diphtongaison dans son ensemble en commençant par les faits qui remontent à la période galloromane¹⁵.

2) *e* fermé provient de *é* [: BESTIAM > **besta* > *bête*, TESTAM > *tête*, FESTAM > *fête*, MET IPSIMUM > *même*, FENESTRAM > *fenêtre*, AD-PRESSUM > *après*, RESTARE > *resta*. De même dans *poussette*, *pelle* et autres mots.

Dans ce groupe de mots, la diphtongaison et la fermeture de *e* sont très nettes et prononcées toujours. Parfois les colons ne comprennent même pas l'interlocuteur qui prononce un mot avec un *e* ouvert. J'ai demandé une fois à mes informateurs: *Vous avez une grande fête demain?* Ils ne comprenaient pas. Alors j'ai dit: *Vous avez une grande faite demain?* – *Ah, oui, une faite* était la réponse.

Je ne pense pas que ce trait devrait être considéré comme un fait archaïque; [*e*] étant passé à [E] depuis la période de l'ancien français, il s'agirait ici, plutôt, d'un dialectisme, propre à cette colonie et à quelques patois français. La documentation réunie par l'*ALF* confirme ce raisonnement¹⁶.

3) [*ě*] dans AD RETRO > *arrière*, *dixième*, etc. Il se peut que le phonème [*e*] très fermé dans ce cas soit un trait archaïque.

II. La conservation de *l* mouillé. A côté du phonème [*e*] fermé, *l* mouillé est un des traits les plus typiques de la langue de nos témoins, ce trait s'étendant à tous les mots sans exception¹⁷. Ainsi dans: *l'oreille*, *l'œil*, *il a sommeil*, *une bouteille*, *cuillère*, *ma fille*, *le travail*, *je travaille*, *travailler*, *ma famille*, *corbeille*, *tranquille* et autres. On sait que le passage de *λ* > *j*, commencé au milieu du XVII^e s., se termine au commencement du XIX^e s. (v. p.ex. Bourciez, *op. cit.*, p. 185).

¹⁵ Ch. Bruneau, «La diphtongaison des voyelles françaises», *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 57, 1937, p. 170-192.

¹⁶ V. Avec plus de détails, M.A. Borodina, *Phonétique historique du français* (avec *Éléments de dialectologie*), Leningrad, 1961, p. 76.

¹⁷ [*λ*] ne manque que rarement même quand on fixe l'attention sur la façon de prononcer.

L mouillé ne survit que dans quelques régions de la Gascogne, à l'Ouest, à l'Est de la France, en Suisse; cette façon de prononcer ne forme que des îlots isolés.

III. Un trait typique est l'ouverture de *o* nasal qui passe à *a* nasal dans les mots *maison*, *chapon*, *bouton*, *bourgeons*, *bouchon*, *cochon*, *bâton*, *on*, *mon*, *ils vont*, *ils ont*, *ils font* et maints autres.

Ce trait se retrouve dans quelques dialectes français – v. chez Fouché (*op. cit.*) et également dans *ALF* dans les cartes suivantes:

90 «quand on a soif»; on voit à la place de *ê* apparaître *ã* dans quelques localités du Sud-Ouest et de l'Est.

93 «quand elles ont»: *ã* ou *a^ô* est diffusé sur une large zone du Sud-Ouest et aussi en Suisse.

166 «bouton»: en Suisse dans les localités 61 et 63 on prononce *a^ô* à la place de *ô*.

80 «une maison»: à la place de *ô* par endroits, on trouve la prononciation *a^ê* dans l'Est, le Sud et l'Ouest; en Suisse *a^ô* dans les localités 969 et 71.

IV. Dans la prononciation, *h* germanique s'est conservé à l'initiale dans *haut*, *hideuse*, *hasard*, *hennir*, *hurler*, *héroïne*, *héroïsme*. On sait que ce *h* ne se prononçait plus au XVI^e s., mais ce phonème se conserve jusqu'à nos jours dans l'Ouest (la Normandie), dans le Sud-Ouest et dans l'Est (la Lorraine); v. *ALF* 685 «haut».

V. VARIA

On notera aussi différents autres faits, par ex. l'assourdissement des consonnes sourdes dans des positions différentes (ce fait est d'ailleurs typique pour la Suisse): «je vais» [*š fe*], «manger» [*mã :se*], «rouge» [*ruš*], «neige»

[nɛ:š]; la réduction de *r* final: [o rəwa] «au revoir», [parti] «partir», [prɛswa] pour «pressoir»; une demi-nasalisation: [alõ] «allons», [grāme:r] «grand-mère»; une délabialisation: [fime] «fumer», [ɛ nasal] «un», [zen] «jeune», etc. Dans les mots *bâtisse*, *bâton*, *baquet* s'entend un *a* très postérieur et très ouvert, dans *rôder* un *a* très postérieur et très ouvert.

Si on considère le parler des colons dans son ensemble, on note une réduction de mots très prononcée, l'influence de l'intonation russe, une intensité d'articulation moindre que dans la langue littéraire, «*a*» moyen russe. Il se peut que la persistance des voyelles diphtonguées et de «*l*» mouillé soit due à l'existence de ces faits dans la langue russe.

En empruntant les mots étrangers, les Chabiens ont également adopté les sons que le système phonématique du français ignore. Ainsi, par exemple, [č] – [čikma] et [y] [tzybug], [bodylja]; le dernier en tant qu'indice du pluriel – les [hazmany].

Pour conclure, nous voulons dire que les immigrants suisses ne semblent pas avoir parlé un dialecte pur; ils ont, probablement, parlé la langue française, légèrement teintée de traits particuliers propres à la Suisse romande, et où les dialectismes et les archaïsmes ne paraissent que rarement. Toutefois, il se peut que tout en parlant habituellement le français plus ou moins littéraire, les premiers colons aient connu également le dialecte de leur pays natal.

Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire. Langues et traditions

Numéro édité par
Elena SIMONATO, Irina IVANOVA et Marco GIOLITTO

D. Dafflon:	<i>Préface</i>	1
P. Collmer:	<i>L'histoire de l'émigration suisse en Russie : Etat de la recherche et perspectives</i>	5
O. Meuwly:	<i>Le contexte vaudois de l'émigration en Russie</i>	27
S. Kaschenko, I. Ivanova, E. Kaschenko:	<i>Les colonies suisses en Russie au premier tiers du XIX^e siècle: Survol des matériaux du Ministère de l'Intérieur de l'Empire russe</i>	45
L. Tomasin:	<i>Les langues romanes sur les côtes de la mer Noire au Moyen Age</i>	69
M. Samarina:	<i>La diaspora italienne de Crimée et de la côte nord de la mer Noire: état actuel</i>	85

G. Iannàcaro, V. Dell'Aquila:	<i>Sur la cartographie des données linguistiques, avec une attention particulière aux pays de la partie européenne de l'ex-Union soviétique.</i>	95
M. Miretina, M. Marousenko:	<i>Les dialectes suisses en Crimée et sur la côte nord de la mer Noire: langues et identités</i>	143
S. Kokoshkina:	<i>Etudes des dialectes des colonies italiennes en Russie à l'université de Saint-Pétersbourg</i>	161
O. Grivat:	<i>Chabag: histoire et mémoire</i>	175
E. Simonato:	<i>Le parler de Chabag</i>	191
ANNEXES :		
V. Dulamangiu:	<i>La population et le langage de Chabag (1939)</i>	215
M. Borodina:	<i>Le parler de Chabag (1963)</i>	229
Table des matières		243